



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

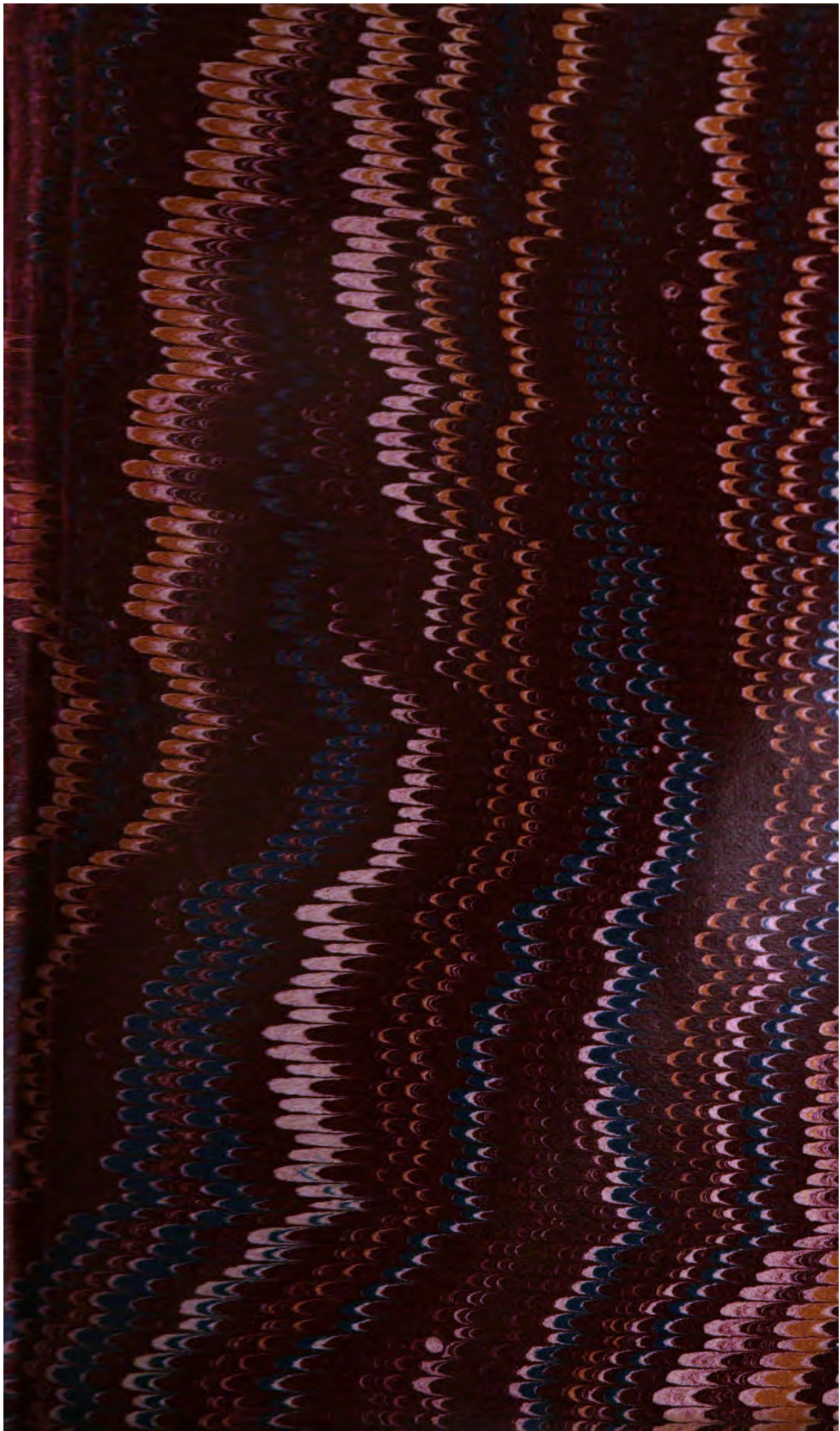


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



19202











18/8/20

1819 — 1833

OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

# Desbordes-Valmore

1819 — 1833

*Idylles. — Élégies.*



PARIS

ALPHONSE LÉMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL 27-31

—  
M DCCC LXXXVI





OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

*Desbordes-Valmore*

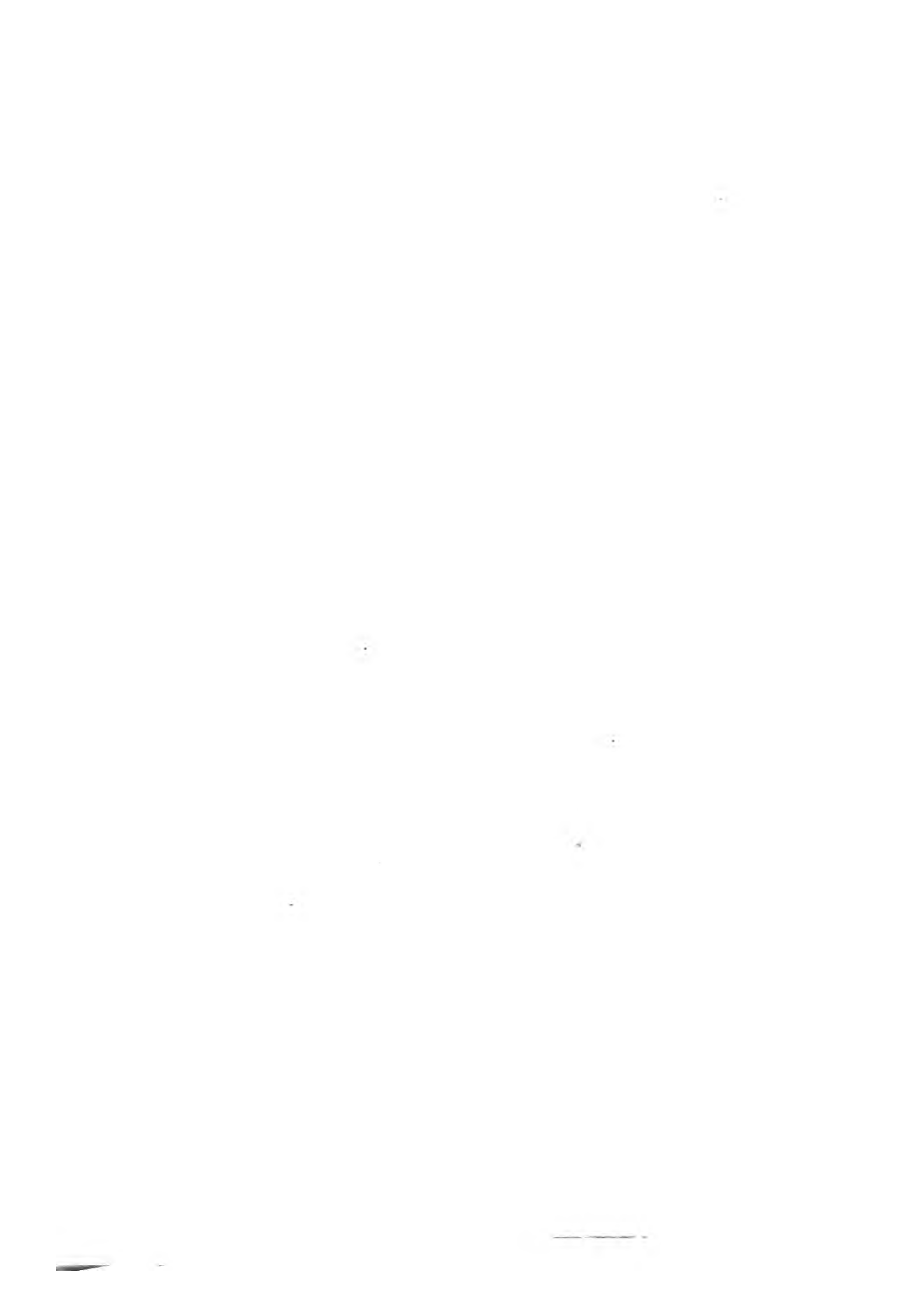
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 exemplaires sur papier de Hollande.

20 — sur papier de Chine.

5 — sur papier Whatman.

*Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.*





*Louis Monzies sculp*



PARIS

WINDSOR COLLEGE 187-32  
WINDSOR COLLEGE



OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

Desbordes-Valmore

1819-1833

*Idylles. — Élégies.*



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVI

1920 2





76

17



## M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE

SA VIE, SES POÉSIES, SA CORRESPONDANCE

**M**ARCELINE-FÉLICITÉ-JOSÉPHE  
DESBORDES *naquit à Douai le  
20 juin 1786, rue Notre-Dame,  
(aujourd'hui rue de Valenciennes), n° 32;  
elle est morte à Paris le 23 juillet 1859, rue de  
Rivoli, n° 73, au coin de la rue du Pont-Neuf, à  
l'âge de 73 ans et un mois. Entre ces deux dates se  
place une existence toute de poésie et toute d'épreuves, —  
une vraie lutte pour la vie, mais une lutte que la poésie  
a soutenue, consolée, ennoblie et sanctifiée. Souffrir et  
chanter fut la double vocation de Marceline Des-  
bordes; elle y a été fidèle jusqu'à sa dernière heure.*

---

*Sa poésie, comme sa vie, est un enseignement : la sincérité en fait la puissance et le charme. Avec elle, on se trouve en présence d'une de ces natures dont Goëthe disait, dans une de ses lettres à Charlotte Stein : « La vérité est toujours nouvelle. S'il nous arrive, par hasard, de voir devant nous un homme tout à fait vrai, nous pensons venir au monde pour la première fois. » La vérité vécue du sentiment et de l'expression qui le traduit est le caractère distinctif de cette femme poète. La vie chez elle est l'unique source de la poésie. Elle n'avait qu'une manière d'aimer ou d'agir : elle y allait de toute son âme. L'imagination, la composition, le talent, l'art proprement dit ne vient chez elle qu'au second plan. Elle ne domine ni ne discipline la poésie ; elle la subit : elle en est une patiente. Elle chante sous le coup de son émotion, ou mieux de sa blessure présente ; de là, ces cris du cœur, ces jets de sang, comme les qualifiait Auguste Barbier. Pour bien comprendre une individualité poétique si particulière, si instinctive, et son action sur le lecteur, il est nécessaire de pénétrer dans son intimité, d'interroger les événements et les traverses de sa vie. Quelques détails biographiques nous semblent ici indispensables. Nous les empruntons à M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore elle-même, et nous les prendrons dans une de*

\* La Revue allemande illustrée de Westermann, dans ses cahiers de mai et de juin 1877, contient, sur la vie et les poésies de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, une étude profondément sympathique due à la plume aimable, exacte et fine de M<sup>me</sup> Amélie Godin.

*ses lettres à Sainte-Beuve. Elle écrivait au grand critique, qui se renseignait près d'elle sur ses origines et faisait directement appel à ses souvenirs :*

« Mon père m'a mise au monde à Douai, son pays natal (20 juin 1786). J'ai été son dernier et son seul enfant blond. J'ai été reçue et baptisée en triomphe, à cause de la couleur de mes cheveux, qu'on adorait dans ma mère. Elle était belle comme une Vierge; on espérait que je lui ressemblerais tout à fait, mais je ne lui ai ressemblé qu'un peu; et si l'on m'a aimée, c'était pour autre chose qu'une grande beauté. Mon père était peintre en armoiries; il peignait des équipages, des ornements d'église. Sa maison tenait au cimetière de l'humble paroisse Notre-Dame, à Douai\*. Je la croyais grande, cette chère maison, l'ayant quittée à sept ans. Depuis, je l'ai revue, et c'est une des plus pauvres de la ville. C'est pourtant ce que j'aime le plus au monde, au fond de ce beau temps pleuré. — Je n'ai vu la paix et le bonheur que là. — Puis, une grande et profonde misère quand mon père n'eut plus à peindre d'équipages ni d'armoiries.

\* Dans une lettre à M. Antoine de Latour (Lyon, 15 octobre 1836), M<sup>me</sup> Valmore revient sur les mêmes détails et les confirme en ces termes : « ... Cette frêle existence, monsieur, s'est glissée comme à regret sur la terre, au son des cloches d'une révolution qui devait la faire tourbillonner avec elle. Née à la porte d'un cimetière, au pied d'une église dont on allait briser les saints, mes premiers amis solitaires ont été ces statues couchées dans l'herbe des tombes... » — Voir la pièce intitulée : *La maison de ma mère*. (T. II, p. 3.)

---

« J'avais quatre ans à l'époque de ce grand trouble en France (la Révolution de 1789). — Les grands-oncles de mon père, exilés autrefois en Hollande à la révocation de l'Édit de Nantes, offrirent à ma famille leur immense succession, si l'on voulait nous rendre à la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires; ils vivaient dans le célibat à Amsterdam, où ils avaient transporté et fondé une librairie. — J'ai des livres imprimés par eux\*.

« On fit une assemblée dans la maison. — Ma mère pleura beaucoup. Mon père était indécis et nous embrassait. — Enfin on refusa la succession, dans la peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en mois, jusqu'à causer un déchirement d'intérieur où j'ai puisé toutes les tristesses de mon caractère.

« Ma mère, imprudente et courageuse, se laissa enivrer par l'espérance de rétablir sa maison en allant en Amérique trouver une parente qui était devenue riche. De ses quatre enfants qui tremblaient de ce voyage, elle n'emmena que moi. Je l'avais bien voulu, mais je n'eus plus de gaieté après ce sacrifice. J'adorais mon père comme le bon Dieu même. Les rues, les villes, les ports de mer, où il n'était pas, me causaient de l'épouvante; et je me serrais contre les vêtements de ma mère comme dans mon seul asile.

\* On leur doit les éditions bien connues de Voltaire (1733-1738); de Rabelais (1725); de Malebranche: *la Recherche de la Vérité*, etc.

« Arrivée en Amérique, elle trouva sa cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Elle ne porta pas ce coup. Son réveil, ce fut de mourir à quarante et un ans ! Moi j'expirais auprès d'elle ; on m'emmena en deuil de cette île dépeuplée à demi par la mort, et, de vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de mes parents devenus tout à fait pauvres.

« C'est alors que le théâtre offrit, pour eux et pour moi, une sorte de refuge. On m'apprit à chanter ; — je tâchai de devenir gaie, mais j'étais mieux dans les rôles de mélancolie et de passion. — C'est tout à peu près de mon sort. Je vivais souvent seule par goût. On m'appela au théâtre Feydeau. Tout m'y promettait un avenir brillant ; à seize ans j'étais sociétaire sans l'avoir demandé ni espéré. Mais ma faible part se réduisait alors à quatre-vingts francs par mois, et je luttais contre une indigence qui n'est pas à décrire.

« Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent, et, dans l'intérêt de mon père, je retournai en province.

« A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées, à l'insu de ma réflexion.

« Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce fragement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie.\*

« M. Alibert, qui soignait ma santé devenue fort

\* *Le Pressentiment*. (T. 1<sup>er</sup>, p. 77.)

*frêle, me conseilla d'écrire, comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. — J'ai essayé sans avoir rien lu ni rien appris, ce qui me causait une fatigue pénible pour trouver des mots à mes pensées. — Voilà sans doute la cause de l'embarras et de l'obscurité qu'on me reproche, mais que je ne pourrais pas corriger moi-même. Je déferais sans pouvoir réparer, et je n'ai jamais eu la force de m'arrêter longtemps sur ces espèces de notes des impressions que je voulais oublier, — j'en ai tant d'autres à subir ! Je suis, comme tout le monde, à la vie pour souffrir ; — c'est plutôt apprendre à penser qu'à parler. Le bien parler me jette dans le ravissement quand j'écoute, mais je n'entretiens guère en moi qu'une délicieuse rêverie, et je n'en suis pas plus savante pour connaître mes fautes, etc., etc. »*

*Ajoutons tout de suite à ces souvenirs du poète quelques détails plus précis, quelques dates sur sa carrière théâtrale qui dura une vingtaine d'années. Mademoiselle Desbordes débuta à seize ans au théâtre de Lille, vers 1802\*, puis, elle accepta un engagement au théâtre de Rouen pour y remplir l'emploi des ingénuités. Elle réussit beaucoup. « Elle était l'ingénuité même\*\*, »*

\* M. Corne, dans ses *Conférences sur la vie et les œuvres de madame Desbordes*, la fait débiter à Douai même, le 21 novembre 1803, c'est-à-dire à 17 ans.

\*\* Je trouve à ce sujet dans les papiers du compagnon de sa vie, du témoin de ses débuts, de ses succès à Bruxelles et ailleurs, cette note que je reproduis en l'abrégant : « Moins bien douée du côté de la figure que mademoiselle Mars, Marceline, écrit M. Valmore, avait une voix pleine de charme

---

*écrit Sainte-Beuve. Des acteurs de l'Opéra-Comique, de passage à Rouen, furent frappés de l'originalité de son talent. Ils en parlèrent à Grétry, qui l'appela à Paris et se chargea de son éducation musicale. Il lui témoigna dès l'abord une bienveillance toute paternelle. Touché de son désintéressement, de sa physionomie empreinte de noblesse et de mélancolie, il l'appelait un petit roi détrôné. Il forma sa voix et la fit débiter dans le rôle de Lisbeth, personnage principal de son opéra du même nom. Elle y plut. Peu après, elle remplit avec le même succès le rôle de Julie dans l'opéra de Julie ou le Pot de fleurs, musique de Spontini. Sa voix était si pénétrante, si émouvante, que Martin, Elleviou, Gavaudan, en l'écoutant des coulisses, avaient des larmes dans les yeux. Le Journal des Débats, dans son feuilleton du 16 mars 1805, parle d'elle dans les termes les plus flatteurs. Cependant des gênes domestiques incessantes, l'intérêt de son père surtout, la forcèrent bientôt, sacri-*

et une physionomie bien autrement éloquente. Elle aussi avait rempli l'emploi des *ingénuités* ; mais élevée à l'air libre, n'ayant passé à l'école que le temps d'apprendre à épeler ses lettres, sa nature naïve n'avait pas eu à subir les entraves d'une éducation de pensionnat. Elle avait la gaieté et l'imprévu du moineau franc, qu'elle appelait si bien le paysan des oiseaux. Les inflexions de sa voix étaient fraîches, naturelles, étourdies comme le gazouillement d'un étourneau. Elle possédait une diction d'une grande pureté. Son jeu, son débit, étaient d'une telle vérité que le spectateur pouvait se demander en l'écoutant s'il était au théâtre : elle semblait le personnage même qu'elle représentait. Elle faisait rire et pleurer alternativement. Il en était de même à la ville lorsqu'elle



*fiant l'avenir au présent, à s'engager pour Bruxelles d'abord, où elle joua les jeunes premières dans la comédie, les jeunes Dugazon dans l'opéra; puis, pour Rouen, où elle ne joua plus que les jeunes premières : elle avait alors renoncé au chant, parce que « sa voix, elle l'a dit, la faisait elle-même pleurer. » Elle revint à Paris en 1813 et débuta à l'Odéon le 27 mars dans le rôle de Claudine de la pièce de Pigault-Lebrun : Claudine de Florian. Elle fut très appréciée sur cette scène de l'Odéon dans plusieurs rôles de drames alors en vogue, surtout dans le rôle d'Eulalie, de Misanthropie et Repentir : c'étaient des succès de larmes. « Cette veine d'émotion en elle, ajoute Sainte-Beuve, n'excluait pas, à l'occasion, des accents de gaieté légère et d'enjouement. » En 1815, elle se réengagea pour Bruxelles, où elle se maria le 4 septembre 1817 à M. Prosper Lanchantin Valmore, qui faisait partie du même théâtre. Enfin, au mois de mars 1821, après une année de*

racontait quelque histoire... Elle excellait surtout à imiter l'enfance : on eût dit que sa poitrine en recélait les voix lorsqu'elle en redisait les naïvetés : elle en avait alors le bégaiement et la grâce, cette hésitation charmante qui cherche les mots pour traduire des pensées encore nuageuses et semble demander qu'on lui vienne en aide. Cette faculté d'imitation tenait à la flexibilité de sa voix si musicale dans ses intonations... Sa nature se prêtait peu au rôle des grandes coquettes ; mais elle prenait victorieusement sa revanche dans le drame intime. Là, son jeu était vraiment remarquable. On peut dire que les cœurs alors se groupaient pour l'entendre et pleurer avec elle... Mademoiselle Mars lui a maintes fois témoigné la haute estime qu'elle faisait de son talent... »

*résidence à Paris, elle et son mari acceptèrent un engagement pour Lyon; ils y restèrent deux ans, et c'est alors (en 1823) qu'elle se retira définitivement de la scène.*

*C'est pendant un de ses séjours dans cette ville qu'elle reçut la visite de Brizeux et de Barbier qui, passant par Lyon, se rendaient ensemble en Italie. Elle y était revenue, accompagnant son mari attaché au Grand-Théâtre de la ville, car, durant bien des années, ce fut une vie errante que celle de la famille Valmore, transportant ses pénates tantôt à Bordeaux, tantôt à Rouen, tantôt à Bruxelles, on l'a vu plus haut, jusqu'au jour où elle s'établit définitivement à Paris, vers 1837.*

*L'auteur des lames a consacré un chapitre de ses Silhouettes contemporaines à cette visite. Nous en détacherons les lignes suivantes qui nous montrent cette physionomie touchante de femme et de poète dans le cadre de son modeste intérieur. Une des plus vives admirations de Brizeux, une de ses plus chères amitiés, était M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore. Elle habitait alors près du quai de la Saône une maison presque en face de l'église Saint-Jean. « La rue était étroite et assez triste, l'habitation vieille et laide, écrit Barbier. On montait par un escalier noir et en colimaçon, escalier tout en pierre et dont les murs humides suintaient l'eau à grosses gouttes. Nous nous arrêtâmes à plusieurs étages, mais lorsque nous faisons tinter les sonnettes, on nous disait : « Plus haut. » Enfin, au dernier, on nous ouvrit une forte porte, et mon ami donna sa carte à la servante, qui nous fit entrer dans la salle à manger. — Bientôt après, nous vîmes une dame encore jeune, à la taille élancée, aux*

---

*yeux bleus expressifs* \*, et aux cheveux blonds tombant en boucles autour de sa tête, s'avancer vers nous en tendant les deux mains à mon compagnon. C'était M<sup>me</sup> Desbordes. Elle embrassa mon ami, qui me nomma et me présenta; aimable sourire et gracieux salut de sa part; puis nous passâmes dans une grande chambre, qui paraissait être le salon et dans un coin duquel jouaient deux petites filles près d'une table. Les deux enfants, sans bouger, arrêtaient leurs jeux et nous regardèrent en silence. — « Ah, messieurs, dit M<sup>me</sup> Desbordes après nous

\* Madame Valmore croyait avoir dans les veines du sang espagnol par la mère de son père. Cette idée lui souriait; elle en écrivit à son frère et fait appel à sa mémoire: « Félix, souviens-toi bien: il est impossible que cette bonne grand'mère, et papa, et mon oncle Constant, ne descendent pas de cette ligne dont les traits sont si différents de la race *vraie Flandre*. » — Sainte-Beuve voit plutôt en elle « une portugaise aux yeux bleus, aux cheveux d'or ou de lin. » Je crois que le critique songe surtout ici aux *Lettres* enflammées de la Religieuse portugaise, et le rapprochement qui se fait dans son esprit devient presque de la ressemblance. Si mes souvenirs ne me trompent pas, M<sup>me</sup> Valmore était petite de taille plutôt qu'élancée. Sa tête pouvait sembler un peu forte; son teint était d'une pâleur mate. Elle avait un visage aux traits accentués, aux yeux brun clair, au sourire triste, dans un cadre de cheveux châtains aux longues boucles tombantes: bref, une physionomie ferme dans sa pensive douceur. Telle je l'ai vue et la revois encore; telle je la retrouve dans le beau médaillon qu'a fait d'elle David d'Angers. Modelé de profil, — un profil à la Pascal — ce médaillon aux boucles enveloppantes reproduit bien le caractère de cette énergique et méditative figure.

Voir à la fin du tome II, le portrait du poète par son fils.

*avoir fait asseoir, qu'il est aimable à vous d'être venus voir une pauvre hirondelle sous sa tuile!* » — *« Chère dame, répondit Brizeux, passant par Lyon et sachant que vous y demeurez, nous n'avons eu garde d'oublier l'hirondelle. L'hirondelle ne porte-t-elle pas toujours bonheur au voyageur? »*

*« Et où allez-vous donc, messieurs? — En Italie. — Ah! que vous êtes heureux! vous allez au pays du soleil et des Muses. Je voudrais pouvoir vous y suivre; mais il faudrait quitter sa couvée, sa chère couvée, dit-elle en nous montrant ses enfants, et cela n'est pas possible. Ces bons petits cœurs valent plus encore pour moi que le plus beau soleil et les plus admirables peintures. Et puis, qui prendrait soin de leur père? »*

*« M. Valmore est-il ici? demanda Brizeux. — Non, il est sorti pour l'instant... Il est allé au théâtre pour réorganiser des représentations et ensuite ramener du collège mon petit garçon, car tout mon bien est avec moi, et dans ces temps mauvais on est si heureux d'être réunis! — « Vous avez dû avoir de grandes terreurs\*, Madame, répliquai-je. — Ah! monsieur, ne m'en parlez pas; il ne nous est rien arrivé de fâcheux, mais cela a été horrible. Il y a eu des faits d'acharnement inouis... — Et tant de sang, tant de ruines, pour des questions de salaires qu'on pouvait débattre pacifiquement, c'est abominable! repris-je. — Encore une œuvre du Saint-Simonisme! dit fougueusement Brizeux. — Non, mon ami, répliqua*

\* Lyon venait de passer par une de ses terribles émeutes, après 1830.

*M<sup>me</sup> Desbordes, mais l'œuvre de la misère et de la souffrance, qui n'entendent pas et n'attendent pas. Et il y en a tant ici ! Hélas ! les intérêts ne sont que trop souvent impitoyables. Cruauté partout, en haut comme en bas. Quel affreux monde que le nôtre !... Heureusement que la Muse est là qui veille sur ses enfants, et que de temps en temps elle vient les calmer et les rafraichir du vent de ses ailes. Tenez, Messieurs, il faut que je vous fasse part de la bonne fortune qui m'est arrivée cette année. Et, se levant, elle alla prendre une lettre et un cahier de papier dans son secrétaire. M. de Lamartine a eu la bonté de me faire hommage d'une magnifique épître, et la voici avec sa lettre toute charmante. Et elle nous fit la lecture de l'une et de l'autre avec une voix pénétrante et attendrie... — Que c'est beau ! s'écria Brizeux tout ému. Et vous avez répondu, Madame ? — Certainement. — Seriez-vous assez bonne pour nous montrer cette réponse ? — Est-ce bien possible après Lamartine ? — Qui peut mieux parler à Lamartine que Valmore ? dit Brizeux. — Elle se prêta gracieusement à notre désir et nous lut cette ode plaintive que tout le monde connaît, et dans laquelle elle a si poétiquement décrit sa vie incertaine et malheureuse...*

*« Dans cette admirable pièce, elle s'était peinte tout entière dans ces vers :*

Ma pauvre lyre, c'est mon âme :  
Je n'ai su qu'aimer et souffrir...

*Elle était là sans plus ample commentaire. Brizeux s'attendrissait... Il l'aimait et la connaissait si bien !...*

« Nous espérons bien vous revoir en retournant à Paris, lui dit Brizeux, car nous prendrons la même route. En tout cas, à Lyon ou à Paris. — A Lyon ! à Paris ! répéta tristement M<sup>me</sup> Desbordes, sais-je seulement où le vent de ma destinée me portera ? N'importe, Messieurs, je garderai souvenir de votre aimable visite ! — Vous êtes mille fois bonne, Madame ; voulez-vous me permettre de vous serrer la main ? — Mais c'est moi qui demande cette grâce à l'auteur de la Curée.

« Je lui pressai la main très affectueusement, et Brizeux l'embrassa de tout cœur. Comme nous gagnions la porte, elle appela ses deux enfants, qui étaient restés dans un coin de la chambre, immobiles et silencieux. Ils s'approchèrent, et elle leur dit : « Vous voyez bien ces messieurs ? Eh bien ! mes chers enfants, ce sont deux poètes, souvenez-vous... » Les petites filles nous regardèrent avec de grands yeux et sans doute comme des êtres extraordinaires, mais sans trop comprendre l'aimable exaltation de leur mère. Nous les embrassâmes et nous partîmes. En regagnant notre logis, nous disions, Brizeux et moi : « Quelle charmante femme ! quelle admirable nature de poète ! tout sentiment, tout cœur, tout âme ! Elle est évidemment la première de nos lyres féminines. — Et point la dernière de nos lyres masculines, ajouta Brizeux. »

Notons cet hommage des deux poètes à une sœur aînée en poésie ; nous en recueillerons d'autres, chemin faisant, non moins sincères et sentis. Quant à l'Italie, à ce pays du soleil et des Muses, que M<sup>me</sup> Valmore félicitait les deux amis de pouvoir bientôt visiter, elle y devait à

son tour faire un voyage en 1838. Cette année-là, un entrepreneur de théâtre avait décidé M. Valmore, et d'autres artistes français, à donner à Milan quelques représentations sûrement fructueuses, selon lui, à l'occasion du sacre de l'Empereur Ferdinand comme roi de Lombardie. Ce voyage fut pour la famille Valmore une suite de déboires et de déceptions. L'impresario fit faillite. On revint d'Italie comme on put, et grâce surtout à M<sup>lle</sup> Mars, qui, venue à Milan dans le même but, joua au bénéfice de ses compatriotes et les aida ainsi à se rapatrier. Cette excursion sur la terre classique du beau, la plus lointaine qu'ait faite M<sup>me</sup> Valmore depuis sa traversée aux Antilles, ne fut pas du moins stérile pour son talent. Après le ciel des Tropiques, après les plages où soufflent les brises alizées, le poète put contempler dans leur réalité les grands horizons, les austères ou lumineux paysages qu'il n'avait vus jusqu'ici que sur les toiles de Poussin ou du Lorrain. Si, dans ses premiers vers, on retrouve çà et là quelque chose de la mollesse et des tièdes des zones tropicales, n'oublions pas que c'est à son voyage en Italie que nous devons une de ses plus hautes et plus touchantes élégies, cette invocation au soleil : \*

Ami de la pâle indigence,  
Sourire éternel au malheur,  
D'une intarissable indulgence  
Aimante et visible chaleur,

(\*) (Tome II. page 63) — Elle avait, comme tous les poètes le culte de la lumière. On en trouve des témoignages en maint endroit de sa correspondance. Ainsi, elle écrit, un

---

Ta flamme d'orage trempée,  
Ne s'éteint jamais sans espoir :  
Toi, tu ne m'as jamais trompée  
Lorsque tu m'as dit : « Au revoir ! »

*Il nous faut maintenant revenir sur nos pas et parler du poète et de ses œuvres après avoir cherché à montrer l'âme d'où elles ont jailli.*

*Depuis son mariage, M<sup>me</sup> Valmore habitait Bruxelles. Son beau-père y vivait aussi. Il connaissait d'elle deux ou trois pièces de vers, des romances publiées dans le Chansonnier des Grâces (1815-1816) « lorsqu'elle n'était encore que Mademoiselle Desbordes. » Homme de goût et de culture littéraire, il tenait sa belle-fille en haute estime et la voyait souvent. Un jour, chez elle, il lut quelques feuillets manuscrits sur lesquels M<sup>me</sup> Valmore avait noté en strophes ses souvenirs de jeune fille et ses émotions de jeune femme. Il en fut très frappé et*

jour d'avril, à son frère : «... au revoir ! Puisse le soleil être pour toi ce qu'il est pour ta sœur et fidèle Marceline ! » Une autre fois et au même : «... Aujourd'hui je t'écris en plein soleil. Tu sais quelle puissance il a sur moi. Je ne suis plus pauvre quand je le vois ; je suis moins triste, parce que je suis moins faible, et des tas d'espérances me reviennent, comme si elles ne m'avaient pas beaucoup abusée. Je les prends comme des gages certains que nous rentrerons en possession de tout ce que nous avons perdu. Je te reverrai donc heureux toi-même, mon bon Félix, comme nous l'avons été ensemble dans cette même rue que tu habites maintenant seul avec ton âme et ta philosophie militaires... » Lettre à son frère Félix Desbordes, alors à l'hôpital général de Douai (24 mai 1850.)



*lui demanda si elle avait écrit d'autres pièces. « J'ai fait quelques autres petites choses, sans savoir, » fut sa réponse. Il insista pour les voir et prit tant d'intérêt à la lecture de ces feuilles éparses où se révélait un sentiment poétique si vrai, qu'il songea tout de suite aux moyens de les faire publier. Il en parla autour de lui, et le docteur Alibert en fut des premiers avisé, — le baron Alibert, le médecin, le conseiller, le paternel ami de la jeune Desbordes, et qui resta jusqu'à la fin l'ami de la famille Valmore. Par les soins, par l'entremise aussi active qu'affectueuse du bon docteur\*, ces poésies de début trouvèrent un éditeur à Paris, et le mince recueil, grossi d'une petite nouvelle en prose, parut chez le libraire François Louis en 1819, sous ce titre : *Élégies, Marie et Romances.**

\* J'extrais, un peu au hasard, les passages suivants de quelques lettres sans date du docteur Alibert à sa poétique cliente; on y sent la sollicitude pratique d'une haute estime et d'une délicate amitié: « Ma chère Marceline, M. Louis ne se sent pas de joie; il vient de m'envoyer le contrat de vente qu'il a passé avec vous et il me conjure de vous le faire parvenir. Je m'acquitte de sa commission. Il faut à votre tour lui adresser directement, courrier par courrier, votre convention transcrite d'après la sienne avec votre signature... Il est impatient de posséder votre ouvrage. Il me prie pareillement, de votre part, de jeter un coup d'œil sur chacune de vos productions avant qu'il les livre à l'imprimeur. Je ne demande pas mieux; cela me réjouira...

— Ma bien chère amie, votre manuscrit offre le plus grand intérêt; vos vers sont enchanteurs... Rien de nouveau ici; la poésie languit, vous n'y êtes pas... — Chère et parfaite amie, j'ai reçu votre Recueil (imprimé et publié par Louis)

*Il en parut dès 1820, chez le même éditeur, une belle et plus complète édition in-8°, allégée de toute prose ; — une troisième édition en 1822, augmentée de pièces inédites, charmant in-18, avec gravures, chez Théophile Grandin ; — une quatrième en 1825, chez Ladvocat (Élégies et Poésies nouvelles) ; — une cinquième enfin en 1830, chez Boulland, en double format, reprenant et résumant les précédentes en deux volumes in-8° et en trois volumes grand in-18.*

*Ces éditions successives se complétant et s'achevant d'année en année, accentuant de plus en plus la note originale du poète, la vibration propre et première de son talent, nous sont une preuve que ses chants de début trouvèrent près du public accueil et sympathie. Cet accueil cependant ne fut jamais et ne pouvait être un succès*

et je l'ai dévoré. Il est plein de choses charmantes. N'abandonnez pas, je vous prie, une carrière où vous brillez déjà avec tant d'éclat. Vos vers ont un charme qui n'appartient qu'à vous. Il convient, ma chère amie, que vous écriviez à d'Alvimare, qui est en résidence à Dreux. Il a fait des airs pour la plupart de vos romances. Une lettre de vous lui fera grand plaisir. Dites-moi, chère amie, que votre santé se rétablit. Dites-moi si vous vous plaisez à Bruxelles.

— Du château de Saint-Cloud. Chère Marceline, je reçois à l'instant votre lettre, je m'empresse d'y répondre parce que c'est aujourd'hui ma fête et que je veux me procurer un grand plaisir. Merci, mille fois merci de votre excellent souvenir ; mais qu'est devenu ce temps où vous m'écriviez de longues pages que je trouvais toujours trop courtes ? Pourquoi ne pas m'envoyer quelques vers que j'aurais reçus avec tant de bonheur ! Mes compliments à votre mari. Je dois vous dire que Nadermann (pianiste et compositeur célèbre) a fait une délicieuse

*populaire; la foule est bien trop affairée pour s'attarder aux gémissements, aux sourdes tourmentes du cœur; il lui faut d'autres bruits, d'autres orages. Ce fut ici l'accueil des natures délicates, de ces âmes moins touchées des beautés de la forme que de l'humaine vérité des sentiments exprimés; ce fut surtout celui d'une élite de lecteurs, ses juges immédiats et compétents, esprits de même famille, qui savent démêler l'accent de race de l'accent étranger ou d'emprunt, et reconnaître les cris spontanés de la nature des échos factices de l'art. L'assentiment de tels esprits fut un étonnement et un encouragement pour M<sup>me</sup> Valmore; elle se sentit surprise et confuse autant*

musique sur deux de vos romances. Il me tarde qu'elles soient gravées pour vous les envoyer.

— Ma chère Marceline, je vous envoie trois chiffons printaniers; il y en a un pour Inès, un pour Ondine et l'autre pour vous. Je vous en prie, ne manquez pas de venir dimanche avec vos deux anges, je vous attendrai. Mais surtout ne manquez pas de nous amener cette bonne, cette parfaite M<sup>me</sup> Branchu (la célèbre cantatrice). Vous avez bien voulu me le promettre. Mettez à ses pieds mon invitation. Votre bien dévoué à vous toutes. — Voici des vases qui ont figuré dans mon salon; je désire que vous leur donniez asile dans le vôtre. Paris 1837. »

Ces fragments de lettres, le lecteur le comprend de reste, sont un hommage au caractère de M<sup>me</sup> Valmore. Ses livres sont là pour donner la mesure de son talent; mais des témoignages contemporains tels que ceux-ci, et d'autres qu'on y pourrait joindre, s'il ne fallait se borner, peuvent seuls dans leur sincérité familière parler en faveur de la personne, de son âme et de son cœur, de la dignité qu'elle a montrée dans toutes les épreuves de la vie. A ce titre, il fallait les citer.

que reconnaissante de ces suffrages venus d'eux-mêmes la trouver dans sa retraite. Parmi cette élite des lettrés, ceux qui la connurent depuis et la virent dans l'intimité, apprécièrent en elle la femme : à l'estime pour le talent, s'ajouta bientôt l'estime pour la personne. On pourrait nommer plusieurs contemporains célèbres ; je n'en veux citer pour le moment qu'un seul : le poète et le critique Sainte-Beuve, l'esprit le plus dévoué et le plus attentif aux choses de la poésie.

Les poésies de M<sup>me</sup> Valmore, sous leur forme première, se composaient d'idylles, d'élégies, de romances, de contes ou récits en vers pour les enfants. Lorsqu'elles parurent, la révolution préparée par l'École romantique était mûre et l'explosion prochaine, mais les grandes voix de la lyre moderne n'avaient pas encore chanté. M<sup>me</sup> Valmore les a précédées ; elle arrive presque en même temps que Casimir Delavigne, Béranger, André Chenier et Lamartine ; elle devance Hugo, de Vigny, les Deschamps et d'autres poètes du Cénacle ; elle leur est étrangère et elle les ignore ; elle ne les rappelle en rien : elle est simplement une voix de transition entre deux époques et deux écoles. Dans l'atmosphère terne et froide du ciel classique d'alors, elle apparaît à l'improviste comme une hirondelle bâtive, oiseau précurseur aux notes ardentes, annonçant le renouveau poétique de la Restauration.

Ses initiateurs directs, si tant est qu'elle en eut, doivent se chercher plus haut dans le passé, sous l'Empire et même au-delà. On est toujours de son temps et de son milieu. Quoi qu'on fasse, on en subit l'influence et l'on en garde l'empreinte. Lorsqu'on arrive à la vie littéraire,

---

*avant de se faire un style, une langue à soi, il faut bien se servir de la langue ambiante, — celle qui se parle autour de vous. Ce n'est que plus tard, quand l'instrument transmis, bien qu'assoupli par une pratique personnelle, se montre décidément rebelle ou plutôt impuissant à traduire ce qu'on veut exprimer, c'est alors qu'on en vient à s'en créer un à son usage propre et qu'on le marque au coin de son originalité. En attendant, on imite, on répète à son insu. C'est ce qui s'est d'abord produit chez M<sup>me</sup> Valmore. Son vocabulaire poétique est dans le goût et les mœurs du temps. De là, son sentimentalisme, ses images empruntées à la mythologie, sa forme sans ligne précise; mais derrière cette rhétorique surannée, sous ces fleurs factices et mortes, vit et survit pour nous, en des vers inentendus encore, — non prius audita, — ce qui est d'elle essentiellement, ce qu'elle y a mis de son cœur et de sa passion. On a dit que lorsqu'elle s'essaya à s'exprimer en vers, elle n'avait encore rien lu. Rien! c'est beaucoup dire. — Elle n'avait rien lu des modernes, des romantiques, cela est certain, puisqu'elle les avait précédés; mais le hasard ne lui aurait-il pas mis sous la main quelque tome dépareillé d'un classique quelconque, un Jean-Baptiste Rousseau, par exemple, un Delille, un Ecouchard Le Brun, ou Le Brun Pindare? Le contraire n'est guère probable. Ce qui l'est moins encore, c'est qu'elle n'eût pas lu Florian, Léonard, Parny, Millevoye peut-être, et plus près d'elle M<sup>me</sup> Dufresnoy, alors en grand renom et qu'elle allait faire oublier. Au théâtre, à l'Odéon et ailleurs, elle a dû entendre souvent du Molière, — ce Molière que Mademoiselle Mars, son*

---

*amie, interprétait si merveilleusement. Elle devait aussi connaître La Fontaine autrement que de nom, et surtout Racine dont ses vers à elle ont parfois la pénétrante douceur. Racine dans le passé, Lamartine dans le présent, sont les deux génies poétiques dont elle relève, mais inconsciemment, avec lesquels elle offre quelque parenté de diction, comme un accent de race et de famille. Ses idylles reproduisent une nature de convention dans la note sentimentale et pastorale d'une époque enrubannée; on n'y retrouve pas le rajeunissement antique d'André Chenier, son art consommé, sa science d'imitation et d'assimilation; mais, par contre, la sensibilité chez elle est plus riche et plus intense.*

*Cette sensibilité est surtout poignante dans ses Élégies. C'est dans l'élégie que M<sup>me</sup> Valmore se révèle tout entière, dans l'originalité de sa nature et de son talent. Là, nulle trace de réminiscence, nulle trace des influences d'alentour; forme et fond, tout y est bien elle et rien qu'elle, le cœur à nu, l'âme palpitante sous le coup de foudre de la passion. Dans ses désespoirs de femme et de poète, dans ses éclats d'aveu et de confusion, elle a le cri qui perce et déchire, l'accent qui pénètre et vibre dans la mémoire comme une flèche. Il est tel de ses vers qu'on n'oublie plus :*

J'ai dit ce que jamais femme ne dit qu'à Dieu.

*Les Lettres d'Héloïse et de la Religieuse portugaise, celles de M<sup>lle</sup> de Lespinasse, ne surpassent pas dans leur prose brûlante l'éloquence passionnée du vers de M<sup>me</sup> Valmore dans certaines de ses Élégies. Elle s'y*

---

---

*montre tour à tour véhémente et résignée, suppliante et révoltée, avec l'éclair sous les larmes, la fierté dans le sanglot, selon l'émotion qui la domine. Sous son inspiration le cadre de l'élegie s'est agrandi à la mesure de ses sentiments : elle y verse ses mélancolies ou ses angoisses d'amante, ses tendresses et ses deuils de mère, son amitié pour cette jeune Albertine, morte à l'aube de la vie, sa compagne d'enfance, chantée et pleurée jusqu'en ses derniers vers, son amour pour le lieu natal, cette vallée de la Scarpe qui revit et fleurit dans ses strophes, ses espérances et ses recours vers le ciel, ses effusions de pitié pour les détresses humaines, pour les pauvres et les proscrits, les détenus politiques de son temps, que sa voix allait trouver et consoler sous les barreaux de leur prison. Il en est un dans le nombre, le captif de Doullens\*, qui s'en est toujours souvenu,*

\* Après Raspail, citons Béranger, Barbès, Lamennais, M. de Peyronnet, l'ex-ministre de Charles X. Ces noms disparates, symbolisant des drapeaux opposés en matière de gouvernement, prouvent bien que M<sup>me</sup> Valmore, née dans le peuple et restée plébéienne, n'appartenait à aucun parti, si ce n'est à celui des affligés, des vaincus, des victimes de la politique, et qu'elle ne manqua jamais l'occasion d'intercéder pour eux près du vainqueur, quel qu'il fût « On peut dire, ajoute Sainte-Beuve, qu'elle avait reçu de la nature ou du ciel une vocation et comme une grâce spéciale pour la délivrance et le service des prisonniers. C'était pour elle un culte, et qui avait commencé dès l'enfance. Toute petite, dans la vallée de la Scarpe, ayant aperçu à la haute tourelle d'un donjon un vieux prisonnier qui lui avait tendu les bras, elle était partie à pied le jour même avec son frère pour aller à Paris chercher *la liberté* qu'on lui avait dit résider là-bas pour ce

*et dont l'attendrissement s'est changé en austère et durable amitié : il a chéri dans le poète une sœur compatissante, une personnification de la charité militante et mélodieuse.*

*L'élégie, je le répète, était le vrai domaine lyrique de M<sup>me</sup> Valmore, le champ d'inspirations où son expansif et doux génie se donnait carrière. Ses romances elles-mêmes ne sont que des élégies à strophes et à refrains. Cette dernière forme poétique était de sa création, et elle s'y est complue, — un peu trop peut-être. Elle a écrit, en effet, beaucoup de romances ou tendres et rêveuses, ou simplement charmantes, encouragée dans cette voie par des compositeurs en vogue et par l'engouement des salons. Garat, Paër, d'autres artistes et chanteurs connus, mirent de ses poésies en musique et leur ouvrirent ainsi les portes de la société mondaine ; mais*

captif. On les ramena le soir tous les deux à leur mère inquiète, qui ne savait ce qu'ils étaient devenus. Elle fut fidèle toute sa vie à cette première aventure et légende de son enfance : tout prisonnier, n'importe le parti et la cause, tout captif lui était sacré. Elle adressa des vers en 1834 à M. de Peyronnet, prisonnier à Ham. Elle en adressa d'autres plus tard à un autre prisonnier de Ham, — au prisonnier seulement... » — J'ignore si ce dernier s'en souvint jamais ou lui fit réponse sur l'heure ; je n'ai rien trouvé, à ce sujet, dans les papiers de M<sup>me</sup> Valmore ; ce que je n'ignore pas, c'est que M. de Peyronnet la remercia de ses vers dans une réponse en vers également et dans une noble lettre d'où je détache ces lignes à l'honneur de celui qui les a écrites : « Je me prosterne, Madame : je n'imagine rien de si flatteur et de si touchant que votre lettre ; rien de si touchant et de si élevé que vos vers. Ils troublent mon esprit autant que



*son interprète le mieux inspiré en ce genre de collaboration fut son amie, M<sup>me</sup> Pauline Duchambge, amie à qui elle fut aussi attachée et fidèle qu'à sa jeune Albertine, — une amie des mûres années et de toute la vie, une créole de la Martinique, âme romanesque et musicale, l'admiratrice et la tendre élève, je crois, du brillant et volage Auber. Le poète Brizeux, qui les appréciait toutes deux également, a, dans son Journal rustique, marié avec son tact habituel ces deux noms et ces deux talents, ces âmes sœurs, dans une même strophe et un même hommage :*

Je redis vos vers, Marceline !  
 Le cœur ému, les yeux en pleurs,  
 A cette douceur féminine,  
 Pauvre, j'adresse quelques fleurs,  
 Les plus fraîches de ma colline. —  
 Détachez-en une églantine,  
 O vous, sa compagne en douleurs,  
 Harpe plaintive et cristalline :  
 Le cœur ému, les yeux en pleurs,  
 Je redis vos chansons, Pauline.

*Le croirait-on ? C'est à ses romances bien plus qu'à ses Élégies que M<sup>me</sup> Valmore dut une sorte de succès*

mon cœur ; car, il est trop vrai, mes tristes regards se tournent sans cesse vers la maison de mon père. Il y en a qui s'imaginent que les grandeurs m'ont laissé de profonds regrets. En honneur et en vérité, ils se trompent. Je ne regrette que mes amis et mes livres, et puis mon berceau, où je voudrais bien aller mourir. Voyez donc que j'ai retrouvé mes propres sentiments dans les vôtres, et jugez, Madame, si je n'ai pas dû tressaillir à les voir si chaleureusement exprimés !... — Ham, 22 octobre 1834. »

populaire près de ses contemporains des deux sexes, — succès qui donne la mesure du sens esthétique d'un milieu et d'une génération, de ce public, du reste, en tout temps le même, plus apte à goûter dans l'art le sentimentalisme que le lyrisme pur et la passion vraie.

J'ai parlé tout à l'heure du coup de foudre de la passion. A quel âge et sous quel ciel, Bruxelles ou Paris, celle qu'on a nommée la Sapho moderne, en fut-elle frappée? Quel était ici l' Aimé, comme dit la muse grecque? Nous voulons l'ignorer, mais pour elle, à coup sûr, il était l'Idéal, — cet idéal de tendresse réciproque, de fidélité et de dévouement, que toute jeune et noble nature porte en soi, et dont la perte laisse dans l'âme un vide que la poésie elle-même ne suffit pas toujours à combler. Cela seul importe à notre curiosité littéraire de savoir qu'une source vive de chants a jailli sous le coup d'une main peut être indigne, peut-être inconsciente ou simplement frivole... Les peines de cœur font sourire le sceptique, et l'esprit raille souvent, là où il s'érigerait mieux de plaindre et de flétrir. Est-il pourtant blessure plus poignante et plus sacrée que la blessure faite par la déception imméritée, par la bonne foi trahie! La douleur doit se mesurer à l'âme qui l'éprouve, et non à l'instrument qui la cause. La trahison semblait à Shakespeare une seconde chute de l'homme, et la victime, chez le grand poète, s'apitoyait sur le bourreau, n'accusant de ses maux que le sort et la fragilité humaine...

..... I will weep for thee ;  
For this revolt of thine, methinks, is like  
Another fall of man.

---

*Ainsi sentait et agissait, dans la beauté de son cœur, cette candide et énergique nature dont nous étudions le caractère. Elle a dit ses souffrances sans en révéler l'auteur. Tant que dura son bonheur — la durée d'une illusion — ce bonheur l'absorba, la maîtrisa si complètement qu'il ne se révéla à nul autre qu'à celui dont il venait, ne vibra qu'en lui et pour lui. Son ivresse fut muette pour tous comme pour elle-même : le bonheur ne se chante pas ; il se recueille et se goûte en silence. Mais quand vint l'abandon ou l'infidélité, seule avec ses désespoirs, pour n'en pas étouffer, son cœur les exhalait à ciel ouvert en des accents inoubliables. Les éclairs de la passion déçue jaillissent et brûlent, mais ce ne sont jamais des éclairs de haine ou de vengeance. Cette patiente de l'amour peut connaître la plainte et le gémissement, elle ne connaît pas l'invective ni le reproche : elle n'accuse pas l'infidèle, mais l'infidélité en elle-même, l'impuissance de l'homme à se donner pour toujours ; elle implore l'Amour, le Dieu tout puissant, et cependant implacable à quelques-uns. Prête à s'arracher le cœur pour le donner tout entier, elle attendait d'autrui, la pauvre et belle âme ! le même absolu dévouement. Ainsi qu'il arrive pour la lave en fusion, ce qui s'imprima une fois dans cette âme ne devait plus s'effacer. Elle était de ces cœurs dont elle a dit elle-même :*

Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois.

*Dans ses strophes, ou ferventes, ou éplorées, le personnage à qui elles s'adressent n'est jamais nommé. Il s'appelle Lui. Il s'appelle Il.*

Ma sœur, *il est parti ! ma sœur, il m'abandonne !*

*Pour le connaître ou plutôt le deviner, il faut interroger de près les œuvres du poète, prose et vers, Lettres et Élégies \*. Rappelons-nous les deux lignes citées plus haut d'une note écrite pour Sainte-Beuve : « A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent à renoncer au chant. » On a là l'âge de M<sup>lle</sup> Marceline Desbordes quand son cœur s'ouvrit aux joies et aux déceptions de la vie. Elle appartenait encore au théâtre et jouait à Feydeau. Parmi les habitués de ce théâtre, que charmait*

\* Dans une lettre datée de Lyon, 7 février 1837, et adressée à M. Antoine de Latour, je lis les lignes suivantes qui me semblent se rapporter au personnage mystérieux (M. de Latour, poète et traducteur de Silvio Pellico, admirateur de M<sup>me</sup> Valmore, avant d'écrire sur ses poésies un article pour la *Revue de Paris* (18 décembre 1836), lui avait posé quelques questions relatives à son passé, à ses lectures, à ses attaches littéraires, à l'éducation de son esprit et de son talent) :... « J'aurais adoré, dit-elle, l'étude des poètes et de la poésie ; il a fallu me contenter d'y rêver comme à tous les biens de ce monde... Je ne vois âme qui vive de ce monde littéraire qui forme le goût, qui épure le langage. Je suis mon seul juge, et, n'ayant rien appris, comment me garantir ? Une fois en ma vie, mais pas longtemps, un homme d'un talent immense m'a un peu aimée, jusque là de me signaler, dans les vers que je commençais à rassembler, des incorrections et des hardiesses dont je ne me doutais pas. Mais cette affection clairvoyante et courageuse n'a fait que traverser ma vie, envolée de côté et d'autre. Je n'ai plus rien appris, et, vous le dirai-je, monsieur ? plus désiré de rien apprendre. Je monte et je finis comme je peux une existence où je parle bien plus souvent à Dieu qu'au monde. »

sa tenue décente autant que son jeu naturel, ne s'est-il pas trouvé un homme du monde, un lettré, un rimeur versé dans l'art d'Ovide, lequel, frappé et peut-être ému des rares aptitudes poétiques de la jeune artiste, sut tout de suite les apprécier, et offrir des conseils accueillis avec une gratitude ingénue ?

L'élégie Prière aux Muses est aussi à relire comme indication et note révélatrice. L'aveu s'épanche avec cette fiévreuse candeur qui voile mais ne cache rien. Celui qu'elle aime dans cette élégie et ne nomme pas, est un poète, ou du moins — aveuglement du cœur ! — elle prend pour un poète, elle la poésie vivante ! un maître ès-rimes du temps, qui la délaisse pour les Muses ou la Gloire.

Ce n'est plus pour moi qu'il délire,

s'écrie l'abandonnée, et elle adjure les Muses de le lui rendre et de rester sourdes aux vœux de l'infidèle. Mais le coup est porté, la plaie du doute est ouverte et saignera. Le divin rêve a failli à ses promesses. Nous savons désormais de quel ciel idéal est tombée la foudre, et, pour être sacrée, la blessure n'en sera que plus profonde et plus lente à se fermer. La réalité et ses tristesses envahissent une existence que pour un moment avaient illuminée de nobles illusions. Le travail des années se fait sentir à son tour, amenant l'apaisement et la résignation. Tout cet orage du cœur, dont le retentissement devait se prolonger, comme souvenirs inspirateurs, à travers l'œuvre du poète, cet orage était éteint depuis des années, quand celle qui fut M<sup>me</sup> Valmore

---

*trouva dans la dignité du mariage tout ce que comportent de bonheur, pour une nature si ouverte à la souffrance, le recueillement du foyer, l'accomplissement de devoirs acceptés, l'étude pacifiante, la considération et les hommages dûs au mérite, les consolations de l'amitié et de l'amour maternel.*

*La première année de son mariage fut marquée par un grand deuil de famille : elle perdit son père, alors inspecteur des prisons de Douai, ce père, qu'à son retour de la Guadeloupe elle secondait toute enfant dans l'exercice de ses fonctions, et à la vieillesse duquel elle vint depuis en aide avec la piété filiale et la constance du dévouement. D'autres afflictions devaient encore la frapper dans ses tendresses de foyer. Elle perdit un peu plus tard sa première enfant — Junie — morte au berceau. Les épreuves maternelles lui ouvrirent dès lors de nouvelles sources d'inspiration, et son œuvre lyrique le témoigne en bien des pages touchantes. Cependant cette existence si traversée déjà, et qui devait l'être encore, a connu des accalmies, a eu ses heures de trêve. On dirait que la Providence mesure les forces au courage, qu'elle ménage des répit et des haltes vers le calvaire à qui doit porter longuement la croix de la vie. M<sup>me</sup> Valmore eut pour associé à sa destinée un mari, le désintéressement et la droiture en personne, digne et fier d'elle à bon droit, voilant sous une réserve parfois ombrageuse la bienveillance native et l'affabilité de l'homme de bien. Mère de nouveau, elle vit grandir à ses côtés trois enfants de fine et poétique nature, diversement et noblement doués, un fils né en 1820, et qui de-*

vait lui fermer les yeux, et deux filles, Ondine et Inès, la première née vers 1821, la seconde vers 1825. Toutes deux allaient mourir jeunes et bien avant leur mère. Ondine — de son vrai nom, Hyacinthe — était poète aussi à ses heures ; mais, d'une sensibilité plus sérieuse qu'expansive, elle ne se prodiguait pas, elle se réservait pour l'étude. Elle était instruite, lisait les poètes anglais dans leur langue et les odes d'Horace en latin. Sa mère l'appelait en souriant : « notre charmante lettrée. » Nommée en 1848 inspectrice à Paris des institutions de jeunes filles, elle épousa M. Jacques Langlais, membre de l'Assemblée législative et depuis conseiller d'État, et mourut de la poitrine à trente et un ans, après trois années à peine de mariage, le 12 février 1853. Inès avait devancé sa sœur dans la tombe. C'était une nature délicate et renfermée, âme muette et douloureuse, sensitive repliée sur elle-même, « la jalouse adorée » dont sa mère disait : « C'est l'enfant de ce monde qui a le plus besoin de caresses. » Elle s'éteignit de langueur à vingt et un ans, le 4 décembre 1846.

Le sais-tu maintenant, ô jalouse adorée,  
Ce que je te vouais de tendresse ignorée ?  
Connais-tu maintenant, me l'ayant emporté,  
Mon cœur qui bat si triste et pleure à ton côté ?

On le voit, les accalmies du sort étaient suivies de cruels retours dans cette âme en proie aux tourmentes et qui a pu se dire un jour de l'amour maternel : « Quoi ! cet amour-là aussi fait le même mal que l'autre ! » — Je condense les détails et les dates, les deuils de famille,

*pour donner en une fois au lecteur la clef de certaines notes poignantes qui se répètent dans les vers du poète, mais dont la monotonie n'est que celle même de la douleur dans sa vie.*

*La réputation littéraire de M<sup>me</sup> Valmore, pendant ses stations successives en province où, de ville en ville, de théâtre en théâtre, elle accompagnait son mari, se faisait comme à son insu et par le fait seul de sa poésie, dont le charme passionné lui gagnait les cœurs et les esprits d'élite. Sa modeste muse, saluée de tous, prenait place dans le monde poétique contemporain, à côté des muses les plus en vue, dont l'accueil d'ailleurs lui fut tout de suite sympathique, et dont l'influence profitera par la suite à son talent. Elle dut à la fréquentation de leurs œuvres une sorte d'enseignement tacite, celui de l'exemple dans la science de la forme, dans l'habileté de la mise en œuvre, dans l'emploi des procédés et des ressources du métier, — secrets de l'art, dont son génie éduicable et flexible sut tirer parti sans nuire à la sincérité de ses inspirations. Ce travail de transformation donnera ses fruits dans les publications postérieures, où l'auteur, en progrès sur lui-même, arrivera, comme on dit du peintre et du musicien, à sa seconde et définitive manière.*

*En attendant, il fallait vivre. Or, la famille de M<sup>me</sup> Valmore augmentant avec les années, les charges domestiques croissaient en proportion. Le labeur poétique n'a jamais été rémunérateur, et plus est élevée la sphère où il s'exerce, moins les produits ont de valeur vénale près des spéculateurs en librairie. De toutes les denrées littéraires, la denrée lyrique est celle qui a le*



*moins cours sur le marché où s'alimente l'oiseuse curiosité de la foule. Si la poésie est le luxe des intelligences, la société contemporaine peut s'en passer sans pâtir : ses appétits sont ailleurs. La Muse s'est de tout temps montrée impuissante à nourrir ses enfants, à les sauver, depuis l'antique Orphée, des meutes acharnées du sort. Milton l'a noté en un triste et beau vers :*

Nor could the Muse defend her son.

*Comme poète, comme fille, comme épouse et mère, comme sœur, M<sup>me</sup> Valmore a connu les gênes et les soucis quotidiens du foyer, toutes les anxiétés du res angusta domi. Sa correspondance révèle à ce sujet des détails navrants. Elle écrit à son frère Félix, à Douai, (24 janvier et 8 mars 1847) « ...Je t'envoie avec celle-ci quinze francs que tu n'attends pas avec l'impatience que j'ai eue à te les envoyer ; mais nos misères sont loin d'être améliorées. Quand Dieu voudra, Félix ! il est plus grand que nos cris... » — « Ce dernier déménagement m'a tout pris. A quel point faut-il que je sois pauvre pour te laisser si pauvre !... J'ai des moments où je croule... » N'insistons pas.*

*Les admirateurs de M<sup>me</sup> Valmore, les amis dévoués de son talent, se préoccupaient de cette situation précaire. M. de Latouche en avait parlé à M<sup>me</sup> Récamier, dont il connaissait la haute influence, unie chez elle à la grâce et au zèle des bonnes actions. M<sup>me</sup> Récamier chercha et crut avoir trouvé le moyen d'améliorer une situation si digne de l'intéresser : M. de Montmo-*

rency, élu à l'Académie en 1825, songeait à attribuer son traitement d'académicien à un homme de lettres sans fortune. M<sup>me</sup> Récamier lui proposa M<sup>me</sup> Valmore; mais, de la part du poète « on se heurta, dit Sainte-Beuve, à une délicatesse. » Cette délicatesse, en effet, s'effaroucha dès que M<sup>me</sup> Valmore apprit ce qui se préparait pour elle. La femme de lettres pensait que si elle pouvait recevoir de l'État un encouragement sous forme de pension, elle ne devait pas l'accepter venant d'un particulier, ce particulier fût-il un académicien doublé d'un grand seigneur. Dans une lettre écrite de Bordeaux à M<sup>me</sup> Récamier, elle motivait son refus en des termes qui veulent être cités, car ils traduisent avec émotion la dignité de son caractère et la noblesse de ses scrupules, en même temps qu'ils révèlent chez un poète un vrai style de prosateur, ce qui n'est pas très ordinaire : « Pardonnez si mes mains ne s'ouvrent pas pour accepter un don bien offert. Mon cœur seul peut recevoir et garder d'un tel bienfait tout ce qu'il a de précieux et de consolant, le souvenir du bienfaiteur et la reconnaissance sans le poids de l'or. Il me reste à vous supplier de prendre sur vous mes vifs remerciements et mon respectueux refus; c'est à votre adorable bonté que j'ai dû la distinction d'un homme illustre qui m'ignorait, et c'est à vous, Madame, que mon âme demeure éternellement acquise. »

Et elle ajoute, acquiesçant d'avance à une pension littéraire que M<sup>me</sup> Récamier travaillait à lui faire obtenir par l'entremise de M. de Larochefoucauld :

« Je vous la devrai, Madame, et avec joie, si quelque jour on accorde à votre demande ce dont vous ne me

---

*juger pas indigne; je voudrais avoir bien du talent pour justifier votre protection qui m'honore, et pour mériter l'encouragement vraiment littéraire que vous entrevoyez dans l'avenir; je serai contente alors de l'obtenir de vous, et je n'aurai ni assez d'orgueil ni assez d'humilité pour m'y soustraire... »*

*La pension fut accordée, — et accordée au nom du Roi \*. Un fait qui accentue mieux encore l'inquiète et farouche pudeur du poète, ce fut son peu d'empressement à l'aller toucher. Elle semble, écrit en souriant Sainte-Beuve, « avoir cru que l'argent de l'État doit aller de lui-même vous chercher à domicile. » Cette insouciance étonne autour d'elle ses amis et ses proches, et ils la sermonnent à tour de rôle : On était surpris au ministère de la maison du Roi qu'elle ne se fût pas encore présentée depuis neuf mois que courait la pension... C'était se montrer médiocrement touchée d'une faveur qui après tout n'avait rien que d'honorable...*

*Et n'avait-elle pas eu l'idée d'en consacrer les termes échus à la cause des Grecs ! « Elle ne savait comment justifier et purifier à ses yeux cet argent, » dit Sainte-Beuve.*

*Ses scrupules de poète et de plébéienne durent céder*

---

\* A partir de janvier 1826? — Au sujet de cette pension, il me souvient que M. Milbert, un habituel visiteur de M. Sainte-Beuve, nous a dit tenir du Marquis de Pastoret lui-même, qu'interrogé un jour par le roi très lettré Louis XVIII sur les poètes les plus en vue de la Restauration, il lui aurait répondu : « Sire, le premier poète de votre règne est une femme : Madame Valmore. »

devant la persistance royale du bienfait, car la pension donnée fut maintenue, même augmentée sous le gouvernement de Juillet, et si elle subit des réductions regrettables sous les gouvernements qui suivirent, elle ne descendit jamais au-dessous du chiffre de 1,500 francs. — « Voilà, ajoute Sainte-Beuve, ce qu'il était juste de dire à la décharge de la Société et du Pouvoir. » Quoiqu'il en soit, ce rayon de soleil, dans une existence étroite et froide, fut surtout utile aux Lettres françaises, en provoquant l'éclosion de nouvelles poésies.

Quand parut le volume des Pleurs (1833) Sainte-Beuve en prit occasion pour tracer de M<sup>me</sup> Valmore un de ces Portraits contemporains où excellait sa plume savante et fine. Revenant sur les œuvres antérieures à propos de l'œuvre récente, il en étudiait l'ensemble, et, avec son flair infailible, il démêlait, à travers les négligences et les mollesses de forme, ce qu'il y avait là d'inspiration instinctive et de poésie vraie : le don inné « d'envelopper de mélodie sa souffrance. » Il établissait la filiation directe entre l'humble élégiaque et le grand lyrique moderne : j'ai nommé Lamartine. Ce parallèle hardi, qui pouvait sembler excessif, n'était de la part du sagace et pénétrant critique qu'un conscient hommage aux deux natures poétiques qu'il sentait et prisait le plus parmi les lyres contemporaines. « Elle et lui, dit-il, Lamartine et M<sup>me</sup> Valmore, ont de grands rapports d'instinct et de génie naturel : ce n'est point par simple rencontre, par pure et vague bienveillance, que l'illustre élégiaque a fait les premiers pas au devant de la pauvre plaintive : toute proportion gardée de force

*et de sexe, ils sont l'un et l'autre de la même famille de poètes. Comme Lamartine, M<sup>me</sup> Valmore n'eut de maître que le cœur et l'amour; comme lui, elle ignore l'art, la composition, le plan; mais elle est femme, elle est faible, elle n'a rien de l'ampleur ni de la volée du grand cygne...»*

*Au-dessous du grand cygne, mais dans la même sphère, il y avait place pour un esprit de noble vol : M<sup>me</sup> Valmore du premier coup d'aile s'y éleva et s'y est maintenue.*

*Sainte-Beuve, à plusieurs reprises, est revenu à cette figure sympathique, nuancant de plus en plus et précisant les détails, de façon à la placer sous la lumière propice et à la mieux faire connaître. Cette physionomie avait pour l'éminent critique un attrait particulier, tout exceptionnel, et qui chez lui s'explique : poète lui-même dans le sens abstrait et latent du mot, apte à saisir partout la poésie, même à l'état de simple essence, à la révéler chez les méconnus ou les négligés, les non favorisés du sort, à saluer chez autrui la fierté et l'énergie dans la résignation, Sainte-Beuve a été la voix avant-courrière et généreuse, le hérault d'armes de la Muse dans la mêlée du romantisme; et s'il ne lui a pas été donné de la servir immédiatement et par des œuvres autant qu'il l'aurait pu et voulu, empêché et retenu ailleurs par la besogne quotidienne de la prose et les fatalités brutales de la vie, il l'a du moins servie indirectement en la vengeant de l'indifférence et des négations d'alentour, en se faisant le porte-voix et l'auxiliaire des renommées commençantes, et, plus tard*

aussi près du public, l'introducteur des générations nouvelles, dont il a été l'appui, le conseil, le divulgateur désintéressé, éclairant de sa notoriété la pénombre de leurs débuts. Lui qui a rendu justice à tous, justice ne lui a pas été rendue comme poète. Il a dû le ressentir et peut-être s'en ressouvenir avec sa vivacité habituelle. Novateur à son beure et créateur dans son domaine de l'élegie intime et familière, il n'a pas été soutenu, reconnu, mis à sa place et à son rang, ni par ses émules d'alors, ni par ses obligés et débiteurs d'aujourd'hui. Son zèle militant a été moins effectif et productif pour lui-même qu'efficace et fécond pour les autres. Certes, c'est lui qui, se rendant compte de ses richesses latentes, de sa gerbe non épanouie, aurait dû écrire ce beau vers que j'emprunte à un jeune poète promu académicien :

Mon âme a plus d'élan que mon vers n'a d'essor.

Cette intelligence supérieure, le plus littéraire et le plus vraiment homme de lettres après et depuis Voltaire, cet esprit compréhensif et fertile, d'une activité impatiente et vibrante comme l'abeille, — une abeille capable à elle seule d'alimenter toute une ruche, — comprenant l'art dans ses magnificences et ses moindres délicatesses, hostile d'instinct au factice, à l'exagéré, au déclamatoire, d'une clairvoyance impeccable, indulgent jusqu'à la générosité parfois, dupe ou complice du faux, jamais! réalisant en lui le mot ou mieux le vœu de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût », ce grand critique, ce noble et généreux esprit,

---

*je le répète à l'honneur d'une muse voilée, s'est repris à plusieurs fois pour parler de M<sup>me</sup> Valmore; il a écrit sur ses poésies plusieurs articles étendus (en 1833, en 1839, en 1842, en 1860); il a fait plus, il lui a consacré tout un volume sous ce titre: Madame Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance. \* C'est à ce livre qu'il faut recourir si l'on veut bien connaître dans tous ses mérites de caractère et d'âme « cette personne de douleur et de tendresse. »*

*J'insisterai. — Dans les divers articles que le critique a publiés sur le poète, il est à remarquer que la tonalité première se modifie avec les années et s'accroît de plus en plus dans le sens de l'éloge. Les réserves, les réticences légitimes, au nom d'un art plus contenu, d'une forme plus serrée, d'une étoffe de style mieux agraffée, les restrictions, dis-je, l'ironie souriante, les malices voilées, après une étude plus immédiate et directe, font place à l'émotion chez le critique, grâce à la sincérité contagieuse du poète. Le charme opère; le lecteur est désarmé. Triomphe de la poésie vraie sur les systèmes, les conventions, les préjugés d'École! Interrogeant l'inspiration à sa source même, le critique comprend le trouble et la véhémence du flot. La femme mieux connue grandit à ses yeux le poète : l'admiration*

\* Ce volume a été traduit en anglais et publié à Boston en 1873, sous le titre : *Memoirs of Madame Desbordes-Valmore by the late C. A. Sainte-Beuve, with a selection of her poems, translated by Harriet W. Preston.*

---

*devient du respect, le respect de l'attendrissement, l'attendrissement de l'affection.*

*Pendant une longue intimité avec cet éminent esprit, dont le commerce journalier m'a été si exemplaire, et de qui je n'ai gardé que des souvenirs de gratitude, intimité dont je m'honore, commençant en 1844 pour ne finir qu'à sa mort, dans nos lectures du matin et du soir, interrompues de balles et de causeries, où la raison claire et mûre du Maître raillait les jeunes enthousiasmes du secrétaire \*, dans ces rapides échanges d'idées, d'impressions, de sentiments, sur les sujets en préparation pour ses Portraits à la Revue ou ses Lundis au Constitutionnel, pendant cette intimité des laborieuses années, je n'ai que deux fois surpris le critique en flagrant délit d'attendrissement ; la première à propos des poésies de M<sup>me</sup> Valmore, la seconde à propos des poésies de Jasmin. La vérité pathétique des situations et des sentiments en est pour moi la seule explication. La forme, la beauté du vers n'y était pour rien, surtout quant au poète d'Agen rimant en patois du midi. Il*

\* L'ironie n'était que bienveillante, un avertissement dans un trait d'esprit, qui partait souvent sur un simple mot. Ainsi sur ce mot *Credo*, servant de devise et de cachet à M<sup>me</sup> Valmore, il me disait : « Traduisez, chez elle, *je suis crédule*. » — On n'était pas toujours d'accord sur les faits, les hommes, les caractères et le jugement à en porter ; de là, des appréciations qui tournaient parfois en vraies querelles de ménage littéraire, — temps perdu auquel cet actif esprit coupait court d'une observation sans réplique : « Si vous continuez, vous m'empêchez de faire mon article. » — La lecture était reprise, et l'article se faisait. — O souvenirs !...



*en eût été certainement de même devant tel épisode de Dante, ou telles scènes de l'Œdipe Roi de Sophocle. L'intelligence chez Sainte-Beuve semblait plus ouverte à l'émotion que le cœur. Cela m'a toujours paru étrange. On dirait que le critique, le raffiné de goût et d'art, le Magister elegantiarum se tint en garde contre les entraînements de la sensibilité. Il n'y a pas toujours réussi.*

*L'Étude ou Portrait de 1842 a servi de préface au volume des Poésies choisies publié dans la bibliothèque Charpentier. Cette étude s'ouvre par ces lignes : « C'est un de nos vœux qui s'accomplit aujourd'hui ; nous avons désiré toujours qu'un volume contint et rassemblât la fleur, le parfum de cette poésie si passionnée, si tendre et véritablement unique en notre temps. » C'est ce vœu du maître que le fils même du poète, M. Hippolyte Valmore et moi nous réalisons de nouveau, mais cette fois en le complétant, je veux dire en élargissant le cadre du premier choix, fait du vivant de l'auteur par les soins de M. Sainte-Beuve et de M<sup>me</sup> Ondine Valmore, de façon à pouvoir y faire place à bon nombre des pièces qui ont paru depuis dans le volume des Bouquets et Prières, et dans le volume des Poésies inédites publié par M. Revilliod, de Genève, un lettré de savoir et de goût, un fidèle et libéral admirateur du poète, qui ne se fit éditeur, ajoute Sainte-Beuve, « que pour avoir le droit de mettre un prix aux poésies posthumes d'une muse qu'il respectait et admirait. »*

*Dans son travail de sélection, le maître a été visiblement gêné et retenu par des considérations de temps et*

---

*de milieu, de famille et de discrétion puritaine, dont nous n'avons point à nous préoccuper aujourd'hui, nous qui, dans cette nouvelle édition, n'avons en vue qu'un but, celui de l'art et de la poésie pour elle-même. La postérité n'accepte pas en bloc tout ce que laisse un poète : elle fait son choix. C'est y aider dans une certaine mesure que de recueillir et de mettre sous ses yeux les titres qui doivent déterminer son jugement ; c'est aussi, c'est surtout servir la mémoire du poète, qui le plus souvent ne se survit qu'en débris : Disjecti membra poetæ. Mais cette tâche d'émondeur a ses scrupules, ses hésitations, ses perplexités, que comprennent les intelligences délicates. Que de fois les ciseaux nous sont tombés des mains, comme en présence d'un sacrilège ! La piété de l'admiration guide et rassure ici la conscience littéraire.*

*Quand le hasard vous conduit dans un de ces anciens parcs où la foule et la mode ne se portent plus, où l'herbe verdit le sable des allées, il arrive parfois qu'au bout d'une avenue séculaire, ou dans l'angle d'une charmille aux ramures pendantes, sous le voile des pousses printanières et des floraisons parasites, se montre, blanche sur un fond de verdure, quelque statue taillée d'après un type antique. L'admiration vous prend en face de cette belle œuvre d'art oubliée là dans sa touffe de climacites et de chèvrefeuilles. On la voudrait en pleine lumière, dégagée de ce luxe de feuillage qui nous cache l'unité svelte de ses lignes ; on la rêve sur son piédestal, s'offrant aux regards dans sa beauté simple et sincère. Il faut de l'air à l'œuvre de l'artiste et du poète pour*

qu'elle soit tout de suite comprise : l'avenir a l'admiration sommaire. — Ce rêve, l'avons-nous réalisé?

La publication des Poésies inédites a ramené l'attention de la critique sur un nom presque oublié, non de tous, mais de la plupart des contemporains. Dans une suite d'articles nécrologiques suscités par ce volume, elle a rappelé aux jeunes générations, qui l'ignoraient peut-être, qu'un esprit poétique de premier ordre venait de s'éteindre; elle a rendu au poète mort des hommages mérités par le poète vivant; elle a fait à sa mémoire de tardives mais nobles funérailles : l'humble poëtesse eut aussi ses oraisons funèbres. — M. Sainte-Beuve a, sur cette tombe récente, effeuillé les dernières fleurs de l'amitié et de l'admiration. — M. Scherer, en quelques mots justes et confirmatifs, a dit l'essentiel : « Le génie poétique de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore ne se discute pas, il se sent. » — M. Émile Montégut, dans une étude publiée par la Revue des Deux-Mondes, a caractérisé la femme et le poète avec une pénétration rare. Analyse aussi délicate que profonde, cette étude est à lire et à relire : elle compte parmi les meilleures pages d'une plume féconde en pages excellentes. M. Montégut y définit très nettement la poésie de M<sup>me</sup> Valmore, qu'il appelle la poésie en soi, qu'il nomme si bien chez elle un acte spontané de la nature, une des fonctions de la vie, « comme la circulation du sang ou la respiration. » Il la place hardiment à son rang parmi nos lyres modernes, et cela sans hésitation, sans réticences ambiguës; on doit priser cette hardiesse, et je la consigne ici avec empressement : « Nul poète contemporain, dit-il,

n'a dépassé M<sup>me</sup> Valmore dans la note qui lui était particulière. Il y a eu des voix plus musicales, plus étendues, plus riches surtout et plus variées, il n'y en a pas eu de plus pénétrantes et de plus poignantes, et qui aient uni au même degré la tristesse et l'ardeur... Elle ne donne qu'une seule note, mais une note si déchirante et si pathétique qu'aucun poète ne pourrait la dépasser en énergie et en vérité... Si la poésie lyrique consiste avant tout dans l'expression intime des sentiments personnels, M<sup>me</sup> Valmore est le plus lyrique des poètes contemporains; elle l'est plus que les plus grands, plus que Lamartine, plus que Victor Hugo, car chez elle l'élément lyrique est sans alliage. »

Ce sentiment hautement avoué était déjà partagé par d'éminents esprits. Sous l'émotion de certaines pièces de M<sup>me</sup> Valmore, Michelet lui écrivait : « Le sublime est votre nature. » Plus tard, après la lecture du « merveilleux » *Recueil posthume*, il écrivait au fils du poète : « Mon cœur est plein d'elle. L'autre jour, en voyant Orphée, elle m'est revenue avec une force extraordinaire et toute cette puissance d'orage qu'elle seule a jamais eue sur moi.\* » — Raspail, l'apôtre plébien d'une humanité future, l'avait en vénération : il la nommait « la bonne fée de la poésie, la dixième muse, la muse de la vertu. » — « Permettez-moi de vous appeler

\* Dans l'Introduction (page XVIII) de son livre : *L'amour*, Michelet écrit : « Le grand prosateur du siècle est une femme, M<sup>me</sup> Sand; son poète le plus chaleureux est une femme, M<sup>me</sup> Valmore. »

ma Muse *puisque mon prosaïque lot ne me donne aucun droit de vous appeler ma sœur; et soyez sûre qu'en vous admirant je vous aime.* » — Alfred de Vigny disait d'elle qu'elle était « le plus grand esprit féminin de notre temps.\* » — Sainte-Beuve écrivait d'elle un jour : « qu'elle était plus qu'un poète, qu'elle était la poésie elle-même; » un autre jour, il ajoutait : « C'est l'âme féminine la plus pleine de courage, de tendresse et de miséricorde. » — Béranger lui écrivait : « Une sensibilité exquise distingue vos productions et se révèle dans toutes vos paroles. » — Brizeux l'a appelée : « Belle âme au timbre d'or. » — Victor Hugo lui a maintes fois dit, fidèle à sa pensée comme à son sentiment, et se répétant sans doute à son insu dans ses courts et rapides billets : « Vous êtes la femme même, vous êtes la poésie même. — Vous êtes un talent charmant, le talent de femme le plus pénétrant que je con-

\* Je retrouve dans une des lettres de M<sup>me</sup> la comtesse Marie d'Agoult (Daniel Stern) à Madame Desbordes-Valmore, ce jugement d'Alfred de Vigny; voici le passage : « Je voudrais vous réunir un jour à dîner avec M. de Lamennais. Vous me direz le jour où vous seriez libre. Je sais qu'il serait heureux de vous voir; M. de Vigny aussi, qui vous appelle : le plus grand esprit féminin de notre temps... »

Je lis également dans une lettre de M<sup>me</sup> Valmore à son amie Pauline Duchambge (24 Décembre 1836) : « Est-ce possible ce que tu me dis de Monsieur de Vigny et de ce qu'il pense de ces *vers tout flamands*? — Je ne sais comme je suis faite, mais ces surprises me font pleurer et penser à ce que je ne voudrais pas. La seule âme que j'eusse demandée à Dieu n'a pas voulu de la mienne! Quel horrible serrement de cœur à porter jusqu'à la mort! Tu sais cela, toi! — MARCELINE. »

---

naisse. — Vous êtes, parmi les hauts talents contemporains, quelque chose de plus peut-être qu'une âme ; vous êtes un cœur. — Il y a l'âme et le cœur, il y a le monde des pensées et le monde des sentiments. Je ne sais pas qui a le premier et si quelqu'un l'a dans ce siècle, mais à coup sûr vous avez l'autre : vous y êtes reine. » \*  
— Lamartine, enfin, en lui adressant de glorieuses stances, égales à ce qu'il a jamais écrit de plus beau, les accompagnait d'une lettre où je relève ces lignes qui sont mieux qu'un éloge, qui sont un jugement :  
« Madame, j'ai lu dans un Keepsake des vers de vous que j'ai voulu croire adressés à l'auteur des Harmonies poétiques. C'était un motif, ou un prétexte, que je ne voulais pas laisser échapper, d'adresser moi-même un bien faible hommage à la femme dont l'admirable et touchant génie poétique m'a causé le plus d'émotion. »

De bonne heure, en effet, M. de Lamartine avait été

\* Je ne veux pas me refuser la joie de transcrire ici en entier cette lettre de l'homme de Guernesey à sa sœur en poésie, qui lui avait adressé de nobles vers, fidèle en tout temps à son rôle de consolatrice des vaincus et des proscrits :

Hauteville House, 15 mars 1857

« Vous écrire, c'est écrire à une âme. En quelle langue vous parler à vous qui faites de la poésie un soupir d'ange ? Auguste Vacquerie m'a apporté ces vers admirables et pénétrants que vous m'adressez ; ils ont fait pleurer ici tout le monde, excepté moi, qui me suis senti, après les avoir lus, réchauffé, fortifié, amélioré et comme couronné d'un rayonnement. — Je mets à vos pieds mon plus tendre respect.

VICTOR HUGO. »

frappé de l'accent particulier à M<sup>me</sup> Valmore. « Un jour, vers 1828, qu'il s'entretenait avec M. de Latour, comme celui-ci avait amené dans la conversation quelques noms contemporains de femmes-poètes, Lamartine s'était écrié : « Mais il y a bien autre chose au-dessus, bien au-dessus de tout cela ! Cette pauvre petite comédienne de Lyon... comment l'appellez-vous?... » — « Et lui-même avait aussitôt retrouvé le nom. »

La réponse de M<sup>me</sup> Valmore à l'admirable pièce de Lamartine est également admirable, digne du grand lyrique et digne d'elle-même.

Lamartine la remercia en ces termes : « Je suis payé au centuple, et je rougis en lisant vos vers des éloges que vous donnez aux miens ! Une de vos strophes vaut toutes les miennes. Je les sais par cœur. — J'espère que la fortune rougira aussi de son injustice, et vous accordera un sort indépendant et digne de vous. Il ne faut jamais désespérer de la Providence quand elle nous a marqué au berceau par un de ses dons les plus signalés, et quand on sait comme vous l'adjurer dans une langue divine. »

J'ai tenu à multiplier, à resserrer comme en un faisceau, ces divers témoignages d'estime et d'admiration, voulant m'en appuyer, m'en autoriser, pour ce qui me reste à dire. Parmi ces hommages, n'oublions pas de rappeler celui que la ville de Douai, la cité natale du poète, l'année même de sa mort, a rendu publiquement et solennellement à sa mémoire. Et puis, ces hommages ne sont-ils pas la plus digne palme funéraire à déposer sur la tombe de cette femme d'élite, dont le vrai juge désormais est la postérité ?

---

*J'ai moi-même publié, à divers moments, dans les journaux et les recueils périodiques, quelques pages sur M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, dont la « voix amie, » pour parler comme Dumas père, a charmé mon adolescence, — une des voix mes initiatrices à la poésie : je m'acquittais ainsi d'une dette de poétique gratitude. Depuis le volume posthume, j'ai donné dans la Revue Européenne (août 1860) une étude où je résumais mon sentiment sur le poète et sur la portée littéraire de son œuvre. Aujourd'hui, à vingt-six ans d'intervalle, ce sentiment est le même : je ne saurais dire ni plus ni autrement qu'alors. Je demande donc au lecteur, comme conclusion à une notice déjà longue, de redonner ici, en les abrégeant, en les allégeant de citations et d'observations critiques désormais inutiles, ces pages où j'ai tâché, grâce à des souvenirs personnels et à des lettres privées, de reproduire la physionomie intime à côté de la physionomie poétique de l'auteur :*

*«... On peut dire de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore que sa vie a été une suite d'effusions lyriques, une élégie vécue, une plainte aux strophes éloquentes. Il y a chez M<sup>me</sup> Valmore une sincérité qui attache, une émotion qui se communique, parce que l'une et l'autre ont leur source dans le cœur : on aime en elle le poète qu'on admire. C'est qu'elle était un vrai poète ; elle avait les qualités essentielles du poète : une sensibilité exquise, une imagination qui savait tout voir et tout réfléchir poétiquement. Dans une mesure difficile à préciser, elle avait en vers, comme Lamartine, le don si rare de l'expression : sa forme, son style, lui appartiennent comme*



lui appartiennent ses sentiments et ses rêves passionnés. On peut, jusqu'à un certain point, la ranger parmi les trois ou quatre poètes de ce siècle qui ont à eux une langue, un vers, un accent. Dans sa longue carrière, M<sup>me</sup> Valmore a traversé plusieurs écoles ou manières poétiques, elle en a subi la multiple influence, mais sans se laisser jamais absorber : l'originalité de sa nature de poète s'est maintenue le plus souvent dans ses vers. Si les derniers qu'elle a publiés ne ressemblent pas, comme facture, aux premiers, qui datent de 1819, si l'on y reconnaît plus de science rythmique, plus de nombre dans le mouvement des strophes, plus d'exactitude rigide ou de richesse dans les rimes, toutes ces exigences de notre prosodie moderne, que le poète a victorieusement acceptées, n'ont pas nui essentiellement à son vers naturel, spontané, ardent : dans ses derniers comme dans ses premiers recueils, ce vers-là se retrouve.

« Il se retrouve également dans ce volume de poésies posthumes que nous avons sous les yeux. Le talent, ou mieux l'âme du poète, s'y montre à nous aussi jeune, aussi rêveuse et tendre, aussi éplorée, et, par endroits, aussi brûlante et fouguese que dans ses précédentes révélations. Le cœur mûrit et s'attriste, mais il ne vieillit pas. Les leçons de l'expérience, les désenchantements de la vie, atténuent ou rendent ici moins fréquentes les explosions des anciens orages ; mais on sent que si la foudre sommeille et se résigne, elle n'est pas éteinte ; il est des souvenirs qui la rallument tout à coup, et elle s'échappe alors en éclats d'une pénétrante vibration.

*Dans la première partie du recueil, qui a pour titre : Amour, nous avons rencontré de ces éclats du cœur, de ces cris d'une intensité poétique à laquelle l'art seul ne pourrait atteindre : il y a là le secret de la vie, le flot, le jaillissement des douleurs refoulées et concentrées. Je ne saurais mieux comparer ces éclats déchirants de la lyre qu'à des éclairs au milieu d'une opaque nuit d'orage dans les hautes montagnes : ils illuminent et fendent les ténèbres, et permettent au regard de pénétrer à une immense profondeur. Le cœur de l'homme a de ces insondables pudeurs, de ces abîmes de déceptions que le poète décèle parfois malgré lui. Voici un de ces cris de fierté saignante qu'on n'oublie plus quand une fois ils ont retenti à notre oreille :*

Fierté, pardonne-moi !  
Fierté, je t'ai trahie !...  
Une fois dans ma vie,  
Fierté, j'ai mieux aimé mon pauvre cœur que toi  
Tue, ou pardonne-moi !

Sans souci, sans effroi,  
Comme on est dans l'enfance,  
J'étais là sans défense ;  
Rien ne gardait mon cœur, rien ne veillait sur moi :  
Où donc étais-tu, toi ?...

Fierté, pardonne-moi !... etc.

(T. II. P. 288)

*« Dans la même gamme de sentiments douloureux, mais d'une note, cette fois, plaintive et résignée plutôt que déchirante, je signalerai au lecteur les strophes qui suivent : C'est un conseil ou une consolation à quelque*

*âme blessée de ce mal dont « on n'ose souffrir, ni vivre, ni mourir. »*

Si ta vie obscure et charmée  
 Coule à l'ombre de quelques fleurs,  
 Ame orageuse mais calmée  
 Dans ce rêve pur et sans pleurs,  
 Sur les biens que le ciel te donne,  
     Crois-moi,  
 Pour que le sort te les pardonne,  
     Tais-toi !

Mais si l'Amour, d'une main sûre,  
 T'a frappée à ne plus guérir ;  
 Si tu languis de ta blessure  
 Jusqu'à souhaiter d'en mourir ;  
 Devant tous, et devant toi-même,  
     Crois-moi,  
 Par un effort doux et suprême  
     Tais-toi !...

(T. II. P. 302)

*« Cette pudeur de la fierté qui voudrait renfermer ses désespoirs dans le silence ou les dérober aux autres sous le voile du sourire, l'auteur y revient ailleurs et se la conseille à soi-même... A quoi bon, se demande la noble femme, à quoi bon révéler aux indifférents et aux heureux le secret des peines incurables ? Il y aurait mieux à faire ; il faudrait pouvoir dire : « Ce n'est rien, » à tout ce qui nous tue, couvrir de fleurs la coupe de fiel, et dans notre impuissance à nous guérir de la mémoire, voiler l'orage intérieur de « l'adorable mensonge du sourire. » — « Ah ! si je pouvais, » dit-elle en cette strophe d'une douceur et d'une tristesse tout aimantes :*

Si je pouvais trouver un éternel sourire,  
 Voile innocent d'un cœur qui s'ouvre et se déchire,

---

Je l'étendrais toujours sur mes pleurs mal cachés  
Et qui tombent souvent par leur poids épanchés.

« Il est des larmes que la Muse avoue et qu'on regretterait de ne pas voir couler. Enchassées dans la forme du vers, elles se cristallisent en gouttes de poésie et de lumière. Heureux les poètes qui laissent tomber de telles larmes !

« Le talent de M<sup>me</sup> Valmore, comme tous les talents lyriques, se prête difficilement à l'analyse. Chez l'écrivain dramatique ou le poète narratif, on peut s'arrêter au récit, à la composition, à l'étude des caractères ; chez l'élégiaque, c'est l'âme même du poète qui est en jeu et en lumière. On a devant soi les fibres à nu du cœur : ce sont des sentiments personnels qui s'exhalent et qui se chantent. Or, on ne commente guère des sentiments et des accords, on les écoute ; on ne définit pas un parfum, on le respire. Il faut lire soi-même un lyrique et y revenir si on le veut bien connaître ; il ne faut pas craindre de le citer si on veut le bien faire apprécier...

« Pour faire diversion à l'élégie plaintive ou désolée, veut-on des vers tout lyriques, tout imprégnés de flamme ? Veut-on surprendre l'amante-poète dans un de ses moments de véhémence enthousiaste et d'abnégation heureuse ? Qu'on écoute ces strophes où chantent le dévouement et l'amour de La Pauvre fille :

A toi le monde ! à toi la vie !  
A toi tout ce que l'homme envie !  
Mais dans l'ombre et sans me nommer,  
A moi le ciel ! à moi le bonheur de t'aimer !

Tu n'en sauras rien sur la terre :  
 Flamme invisible en ton chemin,  
 Je vivrai d'un ardent mystère  
 Sans avoir rencontré ta main.

A toi le monde ! à toi la vie !...

Jeune aigle, amour d'une hirondelle  
 Qui te cache ses humbles jours,  
 Va planer loin d'un cœur fidèle  
 Dont le cri te suivra toujours.

A toi le monde ! à toi la vie !...

(T. II. P. 360)

*« A travers les stances qu'on vient de lire, on sent circuler et palpiter l'inspiration. On a abusé de ce mot ; mais s'il a jamais traduit quelque chose, il trouve ici sa pleine signification. Dans ses précédents recueils, le poète nous avait habitués à ce lyrisme sincère, à ce vers trouvé, personnel, qui a jailli du cœur. J'insiste à dessein sur ce vers tout particulier, intuitif ; il me semble qu'on n'y a point assez pris garde en un temps où l'on s'est pourtant beaucoup préoccupé de la forme. M<sup>me</sup> Valmore a sa forme poétique à elle : artiste, elle a des nouveautés d'expression très heureuses : ainsi, elle dira d'une jeune fille, qu'elle « laisse aller son cœur*

Dans son regard qui brille  
 Et se lève au bonheur... »

*« Elle a des rythmes vibrants quand elle peint la passion, des rythmes dansants pour nous parler des vierges de Lormont, enfin des rythmes légers, ailés, pour nous dire les oiseaux, — ces oiseaux qu'elle chante si bien.*

---

« Oh! » s'écrie-t-elle quelque part, en s'adressant à cette  
« charmante chose, dont la cage est l'univers » :

Oh! tes ailes me font envie,  
Quand ta volonté frappe l'air.  
Ton cri rapide est une vie!  
Ton vol, un éloquent éclair!

O flèche amoureuse lancée,  
Aussi prompt que ton désir,  
L'objet de ta fuite empressée,  
Dieu! que tu dois bien le saisir!...

(T. II. P. 271)

« Et ailleurs encore, parlant à une hirondelle dont le  
vol rapide et haut fend l'air :

Hirondelle! hirondelle! hirondelle!  
Est-il au monde un cœur fidèle?  
Ah! s'il en est un, dis-le moi!  
J'irai le chercher avec toi...

Allons vers l'idole rêvée,  
Au Nord, au Sud, à l'Orient:  
Du bonheur de l'avoir trouvée  
Je veux mourir en souriant!

(T. II. P. 269)

« Cette idole rêvée, ce cœur fidèle qu'on veut aller  
demander à tous les coins de la terre, c'est l'Idéal, la  
chère obsession de tout poète, que ce poète soit un homme  
ou une femme. Plus il est doué de sensibilité, plus il  
aspire à l'irréalisable chimère, froissé qu'il est à chaque  
moment par les réalités et la prose de la vie. Les félicités  
domestiques les plus pures se concilient souvent chez le

---

*poète avec cette aspiration incessante et plaintive. Il n'y a ni ingratitude de sa part, ni erreur coupable dans ces élancements qui ont l'idéal pour objet. Le bonheur, tel qu'il en porte en soi le pressentiment, n'est pas de ce monde; mais le poète, parce qu'il est poète, ne peut se résigner à cette triste vérité : il attend, il aspire toujours. Portant l'infini des désirs dans le fini des possibilités, il veut réaliser, dans le domaine de l'imagination du moins, ce qu'il entrevoit à travers les ardeurs et les mystères de sa nature. De là ses espérances, de là ses désespoirs dont il ne faut ni l'accuser, ni accuser ceux à qui sa destinée est associée ici-bas. S'il en était autrement, s'il ne lui était pas permis de chanter son rêve, de dire à tous et tout haut ses aspirations, ses désappointements, sa science amère de la vie, les heurts et les froissements de son âme aux aspérités de ce monde; s'il lui fallait se taire, en un mot, de peur de paraître injuste autour de lui ou de provoquer d'indiscrètes curiosités, adieu la poésie et ses lyriques effusions ! Nous n'aurions pas ces épanchements intimes qui sont la gloire de notre lyre moderne, nous n'aurions pas ces plaintes éloqu岸tes où gémit la sensibilité passionnée d'une Sapho ou d'une Valmore.*

« *La sensibilité était exquise chez M<sup>me</sup> Valmore, — exquise, profonde, abondante; elle vivifiait son intelligence autant que son cœur, toutes ses facultés et toutes ses tendresses. Cette sensibilité respire aussi vive dans ses chants d'amie et de mère que dans ses hymnes embrasés de femme et d'amante. — Amie, les poèmes de M<sup>me</sup> Valmore nous montrent avec quelle fidélité elle*

savait l'être! Dans tous ses recueils, on rencontre des vers à l'adresse et à la mémoire de cette charmante Albertine, la blonde compagne disparue de son enfance, et même en ce volume d'éloges posthumes, le cher nom accoutumé est souvent sur ses lèvres :

Quand mon ombre au soleil tremble seule et s'incline,  
 Quand je cherche des pas à l'entour de mes pas,  
 Quand j'écoute attentive et que je dis tout bas :  
 « Personne ! » une jeune ombre éternelle et divine  
 Se lève et me répond : « Me voici, Marceline !

« Ne dis jamais : Personne ! où l'abandon te prend.  
 Si tu montes vers Dieu, je suis sur la colline ;  
 Si tu descends en pleurs, je descends en pleurant. »  
 — Et mon âme s'écrie : « Oh ! bonsoir, Albertine ! »

(T. II. P. 357)

« Il est deux noms encore avec lesquels nous a familiarisés la maternelle inspiration du poète : ce sont les noms de ses deux filles, Inès et Ondine, mortes toutes deux à quelques années de distance. — Mère, pour chanter et pleurer ses enfants, elle a trouvé des accents d'une tendresse et d'une détresse poignantes. C'est alors la même vivacité de sentiments et d'expressions qu'en ses autres poèmes ; c'est la même lyre et la même âme. Avant d'avoir reçu au cœur ce grand coup de lance dont les Rachel ne veulent pas guérir, elle avait dans la voix pour chanter sa « douce lettrée » Ondine à l'école, ou pour apprivoiser et bercer la sauvage Inès, l'enfant douloureuse, muette, renfermée, « sa jalouse adorée, » elle avait dans la voix des vers pleins de caresses et d'une rare suavité ; plus tard, après les pertes irrépara-



*bles, ce sont des sanglots, des reproches à la destinée, des révoltes amères :*

Oh ! pourquoi, pourquoi donc des fleurs sur nos berceaux,  
Si le ciel a maudit l'arbre et les arbrisseaux !

*« Viennent ensuite les accablements, les résignations ; puis, enfin, cette fervente explosion de la prière et de l'espérance :*

Je suis la prière qui passe  
Sur la terre où rien n'est à moi ;  
Je suis le ramier dans l'espace,  
Amour, où je cherche après toi !...

Je vais au désert plein d'eaux vives  
Laver les ailes de mon cœur,  
Car je sais qu'il est d'autres rives  
Pour ceux qui vous cherchent, Seigneur !

Laissez-moi passer, je suis mère ;  
Je vais redemander au sort  
Les doux fruits d'une fleur amère,  
Mes petits volés par la mort !

(T. II. P. 332)

*« Après de tels vers, ne peut-on pas dire de celle qui les a écrits, qu'elle est vraiment la muse des mères en deuil.*

*« Dans une nature intimement poétique, tout se tient et se déduit. On a les défauts de ses qualités. Si le poète n'y prend garde, s'il ne se surveille avec une vigilance sévère, il exagérera à son insu les qualités par où il excelle ; il cessera d'être naturel et vrai avec lui-même, tout au moins il ne le paraîtra plus. M<sup>me</sup> Valmore n'a*

pas toujours su éviter les écueils où la portait le courant de son inspiration : elle s'y abandonne alors plutôt qu'elle ne le dirige; l'artiste chez elle n'équilibre pas toujours le poète. La sensibilité qui fait le charme et la force de son talent dégénère parfois en délicatesses subtiles. Son acuité de pensée et de sentiment se vaporise en des nuances que l'expression est rebelle à fixer. De là, des vers elliptiques et obscurs, ou des métaphores étranges et forcées : une poésie naïve et vraie semble tout à coup raffinée, quintessenciée. En y regardant de près, cependant, on voit qu'il n'y a rien là de faux ni de médité. Ce sont les excès naturels de facultés propres à l'auteur. Chez tout autre poète les défauts que je signale seraient choquants : chez M<sup>me</sup> Valmore, on dirait qu'ils font corps avec le talent; on finit par s'y habituer, par les excuser même...

« M<sup>me</sup> Valmore n'était pas poète seulement dans ses vers; elle l'était à son foyer, dans ses moindres actions, dans le train ordinaire de la vie. Elle conservait l'accent poétique jusque dans la causerie familière. Sa conversation était élégante et fine, vivante et discrète : rien d'accusé ni d'aiguisé, pas de traits, mais le mot qui illumine. A la façon des poètes, elle résumait volontiers la pensée ou l'impression du moment dans une image. Ainsi, s'informait-elle de Brizeux absent, alors en Bretagne ou dans le midi de la France, elle définissait sa poésie fraîche et saine en cette simple question : « Où donc erre-t-elle en ce moment, notre chère âme des blés? » Voulait-elle donner une idée de la bonté de

*Béranger, le chansonnier qui ne fut pas un bon homme, mais un homme bon, elle disait, en parlant de lui, après quelque nouvelle générosité dont elle venait d'être le complice ou le témoin : « Il y a toujours dans sa bourse secourable, mais peu garnie, quelque monnaie en réserve pour le malheur ; puisez, vous n'épuiserez pas : Béranger, voyez-vous ! c'est un sac de pur froment ! »*

*« Sa charité à elle était des plus actives. Indulgente autant que compatissante, elle ne jugeait pas les peines d'autrui, elle les plaignait, quelle qu'en fût la source. L'âme ouverte à toutes les souffrances, elle ne savait pas résister aux sollicitations de l'indigence. Sur son chemin, en hiver, par ces longues rues boueuses de la capitale, où le plus souvent elle allait à pied, occupée de quelque démarche utile et désintéressée, quand elle avait vidé sa bourse aux mains qui se tendaient vers elle, n'ayant plus rien à donner, elle donnait ses larmes, — elle donnait tout éperdue son mouchoir à cette pauvre, à cette mère, pour qu'elle en fit de l'argent et du pain pour son enfant. Et elle rentrait chez elle, accablée, brisée de ce qu'elle avait vu, consternée de n'avoir pu davantage. « Quelle inutilité apparente de vivre, s'écriait-elle alors, si Dieu n'attache un sens à toutes ces infortunes qui nous brûlent ! » Et comme pour s'en distraire et se consoler, elle conseillait l'aumône en ces strophes où l'émotion revêt de si douces et pures images :*

Toute fleur bénit sur la terre  
L'eau qui tombe pour la nourrir ;  
L'aumône est l'eau qui désaltère :  
Sois béni, toi qui peux l'offrir !

---

Fais tant et si souvent l'aumône,  
Qu'à ce doux travail occupé,  
La mort te trouve et te moissonne,  
Comme un lis pour le ciel coupé.

(T. II. P. 257)

« *Le spectacle des misères inhérentes à la nature humaine provoquait un étonnement douloureux dans cette miséricordieuse intelligence de poète et de femme.*

Roseau toujours à terre et toujours étonné,  
*elle n'acceptait pas sans révolte cette fatalité de la souffrance qui semble peser sur les meilleurs. Elle protestait également de tous ses instincts contre des misères sociales que, sur la foi des novateurs contemporains, elle devait croire remédiables dans une certaine mesure. Elle s'apitoyait surtout de voir qu'on les augmentait encore des haines et des vengeances de parti. Après nos tristes luttes civiles (elle en a traversé plusieurs), sa charité s'attendrissait sur les vaincus et les prisonniers, comme tout à l'heure sur les pauvres; elle leur envoyait ses vers et ses consolations, — la pitié et les trésors du poète, et, s'adressant aux vainqueurs encore plus qu'aux vaincus, elle leur jetait cette prière digne de la Muse :*

Pitié! nous n'avons plus le temps des longues haines!  
La haine est basse et sombre...

« *J'aime à rencontrer ces répudiations de la haine dans la bouche de tout poète, mais particulièrement quand ce poète est une femme. Ce rôle de consolatrice, de pacificatrice allait bien à l'âme de M<sup>me</sup> Valmore, âme virile à l'occasion, mais clémente et tendre entre toutes...*

---

« Personne, moins que M<sup>me</sup> Valmore, n'était accessible à l'amour-propre littéraire. Elle n'était point femme de lettres, elle était femme et poète simplement. Loin de se surfaire à ses propres yeux, elle s'amoindrissait avec une bonne foi charmante.\* En ce sens, qui ne l'eût pas connue, aurait pu croire à de l'exagération; il n'en était rien : elle était sincère en s'ignorant ainsi elle-même. Devant la louange, sa vive humilité se répandait en effusions de gratitude. On en peut juger par cette lettre qu'elle adressait à l'un de ses critiques, depuis longtemps son admirateur, et qui n'avait fait que rendre justice à son talent dans un récent article de Revue sur les poètes contemporains : « Pouvez-vous avoir dit de telles choses sur moi, lui écrivait-elle, et qu'ai-je donc fait pour les justifier ? Ce qui m'alarme dans l'excès de votre indulgence, c'est que les autres ne vous croiront pas, et je voudrais que tout fût reconnu juste dans vos écrits. Quand on a vu quelqu'un souffrir beaucoup, on s'y attache, et l'on finit par ne plus voir si clair dans ses défauts. Si j'avais osé croire que vous étiez ainsi pour les miens, je vous aurais forcé d'oublier les malheurs qui touchent trop votre âme pour ne pas prendre tout le reste sous une tendre et sainte protection.

\* «... Plus je lis, plus je pénètre sous les voiles qui me cachent nos grandes gloires, moins j'ose écrire. Je suis frappée de crainte comme un ver luisant mis au soleil. »

Lettre à ses enfants (26 Octobre 1840. Bruxelles.)

---

*J'aurais eu le courage de vous défendre de cette vertu qui vous sera reprochée comme un tort, je le crains. Après vous avoir dit cette vérité presque douloureuse pour moi, parce qu'elle peut vous attirer un blâme, j'ai bien le droit de vous avouer que mon premier saisissement n'a été que de la joie et comme si l'on disait à quelqu'un qui se croit mort : Vous vivez ! Ce serait donc bien mentir que de nier la reconnaissance infinie qui m'a fait monter les larmes du cœur. Je n'ai senti qu'après tout ce que j'ai commencé par vous dire, et qui a troublé ce beau moment. Craindre qu'on ne vous pardonne pas de me l'avoir donné, c'est déjà l'expiation par beaucoup d'amertume et d'anxiété. »*

*« Dans une autre lettre que j'ai sous les yeux, cette humilité d'un vrai poète n'est pas moins frappante. On y sent, dans sa sincérité, quel doute l'agite sur la valeur de ses vers. M<sup>me</sup> Valmore venait d'écrire ses belles stances sur la mort d'une émule en poésie, M<sup>me</sup> Émile de Girardin. Elle les envoie à un ami qui servait alors d'intermédiaire entre elle et le directeur d'une Revue : « Je confie ces vers à votre chère loyauté, lui mande-t-elle ; si vous ne les trouvez pas dignes de cette belle pleurée, il ne faut pas les donner. Ce que j'ai souffert en les écrivant ne me serait pas compté. Ce n'est pas pour vous que je dis cela, car vous êtes trop porté à pardonner tout à ceux qui pleurent. Ainsi, prenez garde à votre indulgence ; je donnerai autre chose à la Revue française pour m'acquitter envers elle. »*

*Et cette personne si sévère, si scrupuleuse et craintive pour elle-même, a l'admiration prompt et cordiale dès*

*qu'il s'agit d'une nouvelle émule, d'une jeune poëtesse à ses débuts, intéressante à tous égards, et qu'il serait bien de produire. M<sup>me</sup> Valmore voudrait aider à la faire connaître du public et même de l'Académie française, qui, on le sait, ne refuse pas toujours à la poésie ses récompenses et ses couronnes. Elle s'adresse dans ce but à l'un de ses amis, un littérateur ayant accès dans les journaux et les recueils périodiques. Voyez en quels termes elle lui recommande le livre et l'auteur ! avec quelle chaleur elle sait appeler la sympathie sur une position et un talent ! « En parlant de ce volume, écrit-elle, tout le bien que vous pourrez faire à cette plaintive que j'ai lue hier entièrement, faites-le de la part du ciel, qui n'a donc pas le temps ! Ne la grondez en rien, puisqu'elle est si sincère et si charmante. Je lui donnerais cinquante prix si c'était aux femmes d'en donner aux femmes, et aux pauvres d'en donner aux pauvres. Il y a dans ce livre tant de patience, tant d'heures navrées, tant de luttes avec tout ce que nous savons bien des assauts renfermés ! Mais tout l'argent du monde ne payerait pas les purs diamants qui sont là, venant de ses vraies larmes. C'est après la lecture que l'on sait ou non si elle vous a brisée, — et je le suis aujourd'hui, comme si j'avais senti souffrir ce livre dans mes mains. »*

*« On peut voir par les lignes qui précèdent quelle pénétration, je devrais dire quelle intuition particulière aux poètes, M<sup>me</sup> Valmore portait dans ses jugements. Sa critique à elle n'était pas réfléchie ; comme sa poésie, elle était toute de iet. M<sup>me</sup> Valmore allait droit et juste*

---

à ce qu'il y avait de vivant et de réel, de douloureux surtout dans une œuvre; elle y compatissait aussitôt, et son goût se faisait en quelque sorte le complice de son cœur. Elle absolvait ce qui l'avait touchée; elle ne savait ni raisonner, ni discuter, avec son émotion. Dans l'éloge, cependant, et avec un tact exquis, elle savait insinuer un conseil qui portait moins sur la forme que sur le fond des choses, un avertissement délicat, un prenez-y garde à quelque écueil moral caché dans les profondeurs de l'âme. Elle vous donnait l'éveil sur vous-même avec je ne sais quel maternel effroi de votre propre douleur. On sentait qu'on avait été deviné, pénétré au vis par un esprit de sa famille, — a kindred mind.

« Je veux à ce propos, et pour me faire mieux comprendre, citer d'elle encore ce fragment de lettre à un homme de lettres dont la situation et les vers l'intéressaient également: « J'ai relu vos derniers poèmes, lui disait-elle, et je veux vous gronder. J'y ai retrouvé un mot qui vous revient, qui traduit quelque chose, qui court dans vous-même ou dans vos rêves: implacable! implacable! M<sup>me</sup> Sand en a un comme cela: êtreindre! êtreindre! N'est-ce pas en nous un trait involontaire comme le regard? Ne croyez pas que je raisonne; ah! mon Dieu, je n'ai pas le temps: je retourne à souffrir. C'est trop vrai, mais je saisis, dans l'éblouissement que me causent des vers si beaux, cette réflexion qui vous est relative, et qui fait que vous m'êtes très cher parce que vous souffrez beaucoup, et que, comme le cher pleuré qui se plaint avec votre voix, vous souffrirez toujours beaucoup. »



« Dans cette rapide esquisse d'une des plus poétiques figures de notre temps, il me reste un trait ou deux à marquer. Je ne saurais les laisser dans l'ombre sans manquer à la vérité. M<sup>me</sup> Valmore était à la fois un esprit libéral et un esprit religieux. Elle avait l'âme trop haute pour ne point comprendre et aimer la liberté. A ses espoirs de liberté elle associait, trop ingénument sans doute, les rêves des réformateurs contemporains qui lui promettaient le bonheur des peuples. Quand on a vu tant souffrir autour de soi, on accueille l'espérance de quelque côté qu'elle vienne. De là une confusion apparente dans ses sympathies, et je dis apparente, car son esprit avait le secret de tout concilier, ou, mieux, de tout réconcilier. C'est ainsi qu'elle embrassait dans un même culte et une même indulgence les génies les plus opposés et les systèmes les plus hostiles : Chateaubriand et Béranger, Mickiewicz et Raspail, Lamennais et Auguste Comte. En eux tous la bonne âme ne voyait qu'un lien, ou plutôt qu'un foyer : l'amour de l'humanité.

« Cet amour alimentait, réchauffait en elle l'esprit religieux : elle croyait parce qu'elle aimait. Le mot *credo* était sa devise. Mais ce *credo*, à quel dogme précis le rattachait-elle ? — J'ai dit tout à l'heure ses frémissements, ses saisissements devant le spectacle du mal. Pour s'y soustraire, elle se réfugiait dans sa croyance à l'immortalité de l'âme, dans sa foi tout instinctive en une vie future. Mais là comme ici, et à plus forte raison, ne pouvait-elle comprendre la présence de la douleur, ni admettre la perpétuité de la peine. Son ortho-

*doxie de poète se résignait au purgatoire, mais se refusait à l'enfer. « Ob! l'enfer est ici! » s'écriait-elle dans son élégie des Sanglots. « Dieu tient la clef de terribles mystères, » ajoute-t-elle plus loin, mais sa loi ne peut être l'éternelle rigueur.*

Punie après la mort du malheur d'être née!

*est encore un de ces beaux cris de détresse que lui arrachaient ses étonnements et ses épouvantes de la douleur.*

*« Mais le jour devait venir où, préparée à tout par les déceptions successives de la vie, le poète pourrait dire avec une sincérité mélancolique :*

Tous mes étonnements sont finis sur la terre!

*« Dans ses dernières années, en effet, les doutes de l'esprit, les inquiétudes et les transes de l'âme, s'étaient apaisés; ils avaient fait place à une profonde résignation, — mais une résignation que visitaient la Muse et l'Espérance. C'est alors que M<sup>me</sup> Valmore, recueillie dans le silence de ses tristesses, écrivait les pièces qu'elle nomme : Renoncement, Refuge, Le Nid solitaire\* — ces stances plaintives et pieuses qui berçaient son rêve et le faisaient doucement dériver du côté du ciel. Après avoir essayé les vaines consolations de ce monde, elle se tournait vers le Consolateur suprême, le Père, le seul Ami de l'homme*

\* Cette pièce et d'autres encore ont été traduites en vers anglais par M<sup>lle</sup> Toru Dutt, de Calcutta, la « charmante lettrée » indienne, et publiées sous ce titre : *A Sheaf gleaned in french fields, by Toru Dutt. (A new édition in 8° London 1880.)*

*ici-bas, et elle s'encourageait elle-même à porter à ses pieds une âme que la terre avait meurtrie, une couronne que la passion avait effeuillée :*

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée  
 Au jardin de mon Père où revit toute fleur ;  
 J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée :  
 Mon père a des secrets pour vaincre la douleur...

(r. II. P. 350)

« *Fermons par cet hymne de confiance en la miséricorde divine les pages où j'aurais voulu montrer, telle qu'elle s'offre à nous dans le cadre de ses élégies, cette physiologie de poète et de femme, l'une des plus sympathiques que j'aie connues...*

— « *J'abrège : vers la fin, M<sup>me</sup> Valmore avait redoublé autour d'elle le silence et l'isolement. Épuisée de souffrances, alitée depuis bien des mois, elle n'acceptait plus de l'amitié que de rares et courtes visites. Bientôt même sa porte se ferma complètement à tous bruits, à tous soins venus du dehors. Se sentant finir, ne conservant aucune illusion, elle ne fit entendre aucune plainte : elle se recueillit et mourut. — « Votre mère, écrit M. Raspail dans une lettre de condoléance à M. Hippolyte Valmore, votre mère était poète jusque dans le moindre signe, jusque dans le moindre soin. Son dernier silence était un pressentiment qu'elle ne voulait communiquer à personne, tant elle craignait d'être la cause d'une affliction. »*

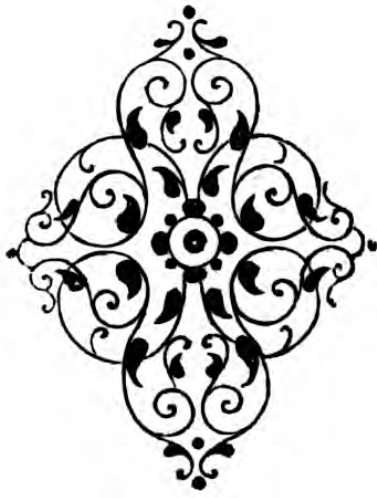
« *Quelques lignes pour conclure : Génie inspiré par l'amour, sanctifié par la douleur, M<sup>me</sup> Valmore lais-*

---

*sera une trace ineffaçable dans la poésie française. On pourrait écrire pour épigraphe, sur la première et la dernière page de ses œuvres, ces mots du lyrique latin : Hic spirat amor. »*

AUGUSTE LACAUSSE.





IDYLLES





## IDYLLES

---

### L'ARBRISSEAU

A MONSIEUR LE D<sup>r</sup> ALIBERT

**L**A tristesse est rêveuse, et je rêve souvent ;  
La nature m'y porte, on la trompe avec peine ;  
Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,  
Au murmure du saule agité par le vent.  
J'écoute : un souvenir répond à ma tristesse ;  
Un autre souvenir s'éveille dans mon cœur ;  
Chaque objet me pénètre, et répand sa couleur



Sur le sentiment qui m'opresse.  
 Ainsi le nuage s'enfuit,  
 Pressé par un autre nuage;  
 Ainsi le flot fuit le rivage,  
 Cédant au flot qui le poursuit.

J'ai vu languir, au fond de la vallée,  
 Un arbrisseau qu'oubliait le bonheur;  
 L'aurore se levait sans éclairer sa fleur,  
 Et pour lui la nature était sombre et voilée.  
 Ses printemps ignorés s'écoulaient dans la nuit;  
 L'amour jamais d'une fraîche guirlande  
 A ses rameaux n'avait laissé l'offrande:  
 Il fait froid aux lieux qu'Amour fuit.  
 L'ombre humide éteignait sa force languissante;  
 Son front pour s'élever faisait un vain effort;  
 Un éternel hiver, une eau triste et dormante  
 Jusque dans sa racine allaient porter la mort.

« Hélas ! faut-il mourir sans connaître la vie !  
 « Sans avoir vu des cieus briller les doux flambeaux !  
 « Je n'atteindrai jamais de ces arbres si beaux  
 « La couronne verte et fleurie !  
 « Ils dominent au loin sur les champs d'alentour ;  
 « On dit que le soleil dore leur beau feuillage,  
 « Et moi, sous leur impénétrable ombrage,  
 « Je devine à peine le jour !  
 « Vallon où je me meurs, votre triste influence  
 « A préparé ma chute auprès de ma naissance.  
 « Bientôt, hélas ! je ne dois plus gémir !  
 « Déjà ma feuille a cessé de frémir...  
 « Je meurs, je meurs ! » Ce douloureux murmure  
 Toucha le dieu protecteur du vallon.  
 C'était le temps où le noir aquilon

---

Laisse, en fuyant, respirer la nature.  
« Non ! dit le dieu ; qu'un souffle de chaleur  
« Pénètre au sein de ta tige glacée !  
« Ta vie heureuse est enfin commencée ;  
« Relève-toi, j'ai ranimé ta fleur.  
« Je te consacre aux nymphes des bocages ;  
« A mes lauriers tes rameaux vont s'unir,  
« Et j'irai quelque jour sous leurs jeunes ombrages  
« Chercher un souvenir. »

L'arbrisseau, faible encor, tressaillit d'espérance ;  
Dans le pressentiment il goûta l'existence.  
Comme l'aveugle-né, saisi d'un doux transport,  
Voit fuir sa longue nuit, image de la mort,  
Quand une main divine entr'ouvre sa paupière,  
Et conduit à son âme un rayon de lumière :  
L'air qu'il respire alors est un bienfait nouveau ;  
Il est plus pur ! il vient d'un ciel si beau !



## LES ROSES

L'AIR était pur, la nuit régnait sans voiles ;  
Elle riait du dépit de l'Amour :  
Il aime l'ombre, et le feu des étoiles,  
En scintillant, formait un nouveau jour.  
Tout s'y trompait. L'oiseau, dans le bocage,  
Prenait minuit pour l'heure des concerts ;  
Et les zéphyr, surpris de ce ramage,  
Plus mollement le portaient dans les airs.  
Tandis qu'aux champs quelques jeunes abeilles  
Volaient encore en tourbillons légers,  
Le Printemps en silence épanchait ses corbeilles  
Et de ses doux présents embaumait nos vergers.  
O ma mère ! on eût dit qu'une fête aux campagnes,  
Dans cette belle nuit, se célébrait tout bas ;  
On eût dit que de loin mes plus chères compagnes  
Murmuraient des chansons pour attirer mes pas.

J'écoutais, j'entendais couler, parmi les roses,  
Le ruisseau qui, baignant leurs couronnes écloses,  
Oppose un voile humide aux brûlantes chaleurs ;  
Et moi, cherchant le frais sur la mousse et les fleurs,  
    Je m'endormis. Ne grondez pas, ma mère !  
    Dans notre enclos qui pouvait pénétrer ?  
    Moutons et chiens, tout venait de rentrer.  
Et j'avais vu Daphnis passer avec son père.  
    Au bruit de l'eau, je sentis le sommeil  
Envelopper mon âme et mes yeux d'un nuage,  
    Et lentement s'évanouir l'image  
    Que je tremblais de revoir au réveil :  
    Je m'endormis. Mais l'image enhardie  
    Au bruit de l'eau se glissa dans mon cœur.  
    Le chant des bois, leur vague mélodie,  
    En la berçant, fait rêver la pudeur.  
En vain pour m'éveiller mes compagnes chéries,  
    En me tendant leurs bras entrelacés,  
Aurait fait de mon nom retentir les prairies ;  
J'aurais dit : « Non ! je dors, je veux dormir ! dansez ! »

Calme, les yeux fermés, je me sentais sourire ;  
Des songes prêts à fuir je retenais l'essor ;  
Mais las de voltiger, (ma mère, j'en soupire,)  
Ils disparurent tous ; un seul me trouble encor,  
Un seul. Je vis Daphnis franchissant la clairière ;  
Son ombre s'approcha de mon sein palpitant :  
    C'était une ombre, et j'avais peur pourtant,  
    Mais le sommeil enchainait ma paupière.  
Doucement, doucement, il m'appela deux fois ;  
    J'allais crier, j'étais tremblante ;  
Je sentis sur ma bouche une rose brûlante,  
    Et la frayeur m'ôta la voix.

Depuis ce temps, ne grondez pas, ma mère,  
Daphnis, qui chaque soir passait avec son père,  
Daphnis me suit partout pensif et curieux :  
O ma mère ! il a vu mon rêve dans mes yeux !

.



## LA JOURNÉE PERDUE

**M**E voici.... je respire à peine!  
Une feuille m'intimidait ;  
Le bruit du ruisseau m'alarmait ;  
Je te vois... Je n'ai plus d'haleine !  
Attends..... Je croyais aujourd'hui  
Ne pouvoir respirer auprès de ce que j'aime ;  
Je me sentais mourir, en ce tourment extrême,  
De ta peine et de mon ennui.

Quoi ! je cherche ta main, et tu n'oses sourire !  
Ton regard me pénètre et semble m'accuser !  
Je te pardonne, ingrat, tout ce qu'il semble dire ;  
Mais laisse-moi du moins le temps de m'excuser.

J'ai vu nos moissonneurs réunis sous l'ombrage ;  
Ils chantaient ; mais pas un ne dit bien ta chanson.  
Ma mère, lasse enfin de veiller la moisson,  
Dormait. Je voyais tout, les yeux sur mon ouvrage.

Alors, en retenant le souffle de mon cœur,  
 Qui battait sous ma collerette,  
 Je fuyais dans les blés, ainsi qu'une fauvette  
 Quand on l'appelle, ou qu'elle a peur.  
 Je suivais en courant ton image chérie,  
 Qui m'attirait, souriait comme toi ;  
 Mais aux travaux de la prairie  
 Les malins moissonneurs m'enchaînaient malgré moi.  
 L'un m'appelait si haut qu'il éveillait ma mère ;  
 Je revenais confuse, en cueillant des pavots,  
 Et, caressant ses yeux de leur fraîcheur légère,  
 Je grondais le méchant qui troublait son repos.  
 Hélas ! j'aurais voulu m'endormir auprès d'elle,  
 Mais je ne dors jamais le jour ;  
 La nuit même, la nuit me paraît éternelle,  
 Et j'aime mieux te voir que de rêver d'amour.  
 Que mon cœur est changé ! Comme il était tranquille !  
 Je le sentais à peine respirer.  
 Ah ! quand il ne fait plus que battre et soupirer,  
 L'heure qui nous sépare au temps est inutile.  
 En voyant le soleil encor si loin du soir,  
 Je me disais : « Mon Dieu ! que ma mère est heureuse !  
 Le repos la surprend dès qu'elle peut s'asseoir ;  
 Ma mère n'est pas amoureuse ! »  
 Et je fermais les yeux pour rêver le bonheur ;  
 Et mes yeux te voyaient couché dans ce bois sombre,  
 Et, quand tu gémissais à l'ombre,  
 Le soleil me brûlait le cœur.

. . . . .

Regarde : ce matin j'avais tressé ces fleurs ;  
 Mais quoi ! Tout a languï des feux de la journée,  
 Et la couronne à l'Amour destinée  
 N'a servi qu'à voiler mes pleurs.

---

Je pleurais : c'est que l'heure, à présent si légère,  
Dormait comme ma mère.  
Enfin le jour se cache et me prend en pitié,  
Enfin l'agneau bêlant quitte le pâturage ;  
Ma mère sans me voir est rentrée au village.  
Et déjà ma promesse est remplie à moitié.  
Je te vois, je te parle, et je te donne encore  
Ce bouquet dont l'éclat s'est perdu sur mon sein.  
Demande-lui si je t'adore ;  
Moi, j'accours seulement pour te dire : « A demain ! »





## L'ADIEU DU SOIR

**D**IEU ! qu'il est tard ! Quelle surprise !  
Le temps a fui comme un éclair ;  
Douze fois l'heure a frappé l'air,  
Et près de toi je suis encore assise !  
Et loin de pressentir le moment du sommeil,  
Je croyais voir encore un rayon de soleil !

Se peut-il que déjà l'oiseau dorme au bocage !  
Ah ! pour dormir il fait si beau !  
Les étoiles en feu brillent dans le ruisseau,  
Et le ciel n'a pas un nuage.  
On dirait que c'est pour l'Amour  
Qu'une si belle nuit a remplacé le jour !  
Mais, il le faut, regagne ta chaumière ;  
Garde-toi d'éveiller notre chien endormi,  
Il méconnaîtrait son ami,  
Et de mon imprudence il instruirait ma mère.  
Tu ne me réponds pas ? tu détournes les yeux !

---

Hélas ! tu veux en vain me cacher ta tristesse ;  
    Tout ce qui manque à ta tendresse  
    Ne manque-t-il pas à mes vœux ?  
    De te quitter donne-moi le courage ;  
Écoute la raison, va-t-en. Laisse ma main !  
    Il est minuit ; tout repose au village,  
    Et nous voilà presque à demain !  
Écoute ! si le soir nous cause un mal extrême,  
    Bientôt le jour saura nous réunir,  
    Et le bonheur du souvenir  
    Va se confondre encore avec le bonheur même.  
Mais, je le sens, j'ai beau compter sur ton retour,  
En te disant adieu chaque soir je soupire ;  
Ah ! puissions-nous bientôt désapprendre à le dire !  
Ce mot, ce triste mot n'est pas fait pour l'amour.



## LA NUIT

**V**IENS ! le jour va s'éteindre... Il s'efface, et je pleure.  
N'as-tu pas entendu ma voix ? Écoute l'heure ;  
C'est ma voix qui te nomme et t'accuse tout bas ;  
C'est l'Amour qui t'appelle, et tu ne l'entends pas !  
Mon courage se meurt. Toute à ta chère idée,  
D'elle, de toi toujours tendrement obsédée,  
Pour ton ombre j'ai pris l'ombre d'un voyageur,  
Et c'était un vieillard riant de ma rougeur.

Eh quoi ! le jour s'éteint ? N'est-ce pas un nuage,  
Un vain semblant du soir, un fugitif orage ?  
Que je voudrais le croire ! Hélas ! un si beau jour  
Ne devrait pas mourir sans consoler l'Amour.  
Viens ! ce voile jaloux ne doit pas te surprendre.  
Dans les cieux à son gré laisse-le se répandre ;  
Ne va pas comme moi le prendre pour la nuit,  
Quand son obscurité m'importune et me nuit.  
Si le soleil plus pur allait paraître encore !  
Si j'allais avec lui revoir ce que j'adore !

Si je pouvais du moins, en lui livrant ces fleurs,  
Me cacher dans son sein, et rougir de mes pleurs!  
Il me dirait : « Je viens, j'accours, ma bien-aimée !  
« Ce nuage qui fuit t'aurait-il alarmée ?  
« La nuit est loin, regarde ! » Et je verrais ses yeux  
Rendre la vie aux miens, et la lumière aux cieux.

Non ! Le jour est fini. Ce calme inaltérable,  
L'oiseau silencieux fatigué de bonheur,  
Le chant vague et lointain du jeune moissonneur,  
Tout m'invite au repos... tout m'insulte et m'accable.

Mais adieu tout ! adieu, toi qui ne m'entends pas,  
Toi qui m'as retenu la moitié de mon être,  
Qui n'as pu m'oublier, qui vas venir peut-être !  
Tu trouveras au moins la trace de mes pas,  
Si tu viens ! Adieu, bois où l'ombre est si brûlante !...  
Nuit plus brûlante encor, nuit sans pavots pour moi,  
Tu régnes donc enfin ! Oui, c'est toi, c'est bien toi !  
Quand me rendras-tu l'aube ? Oh ! que la nuit est lente !  
Hélas ! si du soleil tu balances le cours,  
Tu vas donc ressembler au plus long de mes jours !  
L'alouette est rentrée aux sillons ; la cigale  
A peine dans les airs jette sa note égale ;  
Un souffle éveillerait les échos du vallon,  
Et les échos muets ne diront pas mon nom.  
Et vous, dont la fatigue a suspendu la course,  
Vieillard ! ne riez plus, si mes tristes accents...  
Non ! déjà le sommeil appesantit ses sens ;  
Il rêve sa jeunesse au doux bruit de la source.  
Oh ! que je porte envie à ses songes confus !  
Que je le trouve heureux ! Il dort, il n'attend plus.

## L'ABSENCE

L'AVEZ-VOUS rencontré? Guidez-moi, je vous prie.  
Il est jeune, il est triste, il est beau comme vous,  
Bel enfant, et sa voix, par un charme attendrie,  
De la voix qui l'accueille est l'écho le plus doux.  
Oh! rappelez-vous bien! Sa démarche pensive  
Fait qu'on le suit longtemps et du cœur et des yeux.  
Il vous aura souri; de l'enfance naïve,  
Naïf encore, il aime à contempler les jeux...  
Va jouer, bel enfant, va rire avec la vie,  
Car ton âge est sa fête, et déjà je l'envie.  
Va! Mais si ton bonheur te l'amène aujourd'hui,  
Souviens-toi que je pleure, et ne le dis qu'à lui.  
Comme la route au loin se prolonge isolée!  
Eh! pour qui ces jardins, ce soleil, ces ruisseaux?  
Je suis seule, et là-bas, sous de noirs arbrisseaux,  
La moitié de mon âme est errante et voilée.  
Mes suppliantes mains voudraient la retenir:  
J'ai cru respirer l'air qui va nous réunir!

L'avez-vous rencontré, nymphe à la voix plaintive ?  
L'avez-vous appelé ? S'est-il penché vers vous ?  
Si son ombre a passé dans votre eau fugitive,  
Nymphe, rendez-la moi, je l'attends à genoux.  
Mais jusqu'à l'oublier si vous êtes légère,  
Mais si vous n'emportez que vous dans l'avenir,  
Si l'image qui fuit vous devient étrangère,  
De quoi vous plaignez-vous, nymphe sans souvenir ?  
Quelle est cette autre enfant sous les saules couchée ?  
De paisibles rameaux enveloppent son sort ;  
Comme une jeune fleur dans la mousse cachée,  
A l'abri des vents, elle dort.

L'orage aux traits brûlants ne l'a pas effeuillée ;  
Loin du monde et du jour lentement éveillée,  
Un jeune songe à peine ose effleurer ses sens ;  
Elle rit... qu'offre-t-il à ses vœux caressants ?...  
L'avez-vous rencontré, dites, belle ingénue ?  
Sa voix, qui fait rêver, vous est-elle connue ?  
Au fond d'un doux sommeil écoutez-vous ses pas ?  
Non, si vous l'aviez vu vous ne dormiriez pas !  
Dormez. Je vous rendrais et pensive et peureuse,  
Vous diriez : « Dès qu'on aime on n'est donc plus heureuse ! »  
Je ne sais. Pour la paix de vos nuits, de vos jours,  
Ignorez-le toujours.

Mais de nouveaux sentiers s'ouvrent à ma tristesse :  
Je voudrais tous les suivre, et je n'ose choisir.  
L'espoir les choisit tous. Oh ! qu'il a de vitesse !  
Il m'appelle partout... Où vais-je le saisir ?...  
Au pied de la chapelle où serpente le lierre,  
Courbé par la prière,  
Un vieillard indigent porte aussi ses douleurs.  
Allons ! ses yeux éteints ne verront pas mes pleurs.  
Comme il prie ! on dirait qu'une lumière heureuse

Pour éclairer son front vient d'entr'ouvrir les cieux.  
On dirait que le jour est rentré dans ses yeux,  
Ou qu'il bénit tout bas une main généreuse.  
Dieu ! l'a-t-il rencontré ? Si calme, si content,  
Presse-t-il un bienfait sur son cœur palpitant ?  
Est-ce lui qu'il bénit ? Et la voix que j'adore,  
Dans ce cœur consolé résonne-t-elle encore ?...  
Écoutez-moi, mon père, au nom de ce bienfait !  
Celui qui vous l'offrit à vous m'a demandée  
Peut-être ?... Oh ! que ma main, par la sienne guidée,  
Joigne son humble offrande au don qu'il vous a fait.  
Mais, en vous consolant, soupirait-il, mon père ?  
Déchiré du tourment dont il me désespère,  
Injuste, mais fidèle, en soupçonnant ma foi,  
Vous a-t-il dit : « Priez et pour elle et pour moi ? »  
Oui, je sais qu'il est triste, et qu'un accent plus tendre  
Au malheureux jamais n'a su se faire entendre.  
Oui, je vais retrouver mon bonheur qu'il troubla,  
Car mon bonheur, c'est lui, mon père, et le voilà !



## LES DEUX BERGÈRES

DORIS

QUE fais-tu, pauvre Hélène, au bord de ce ruisseau ?

HÉLÈNE

Je regarde ma vie, en voyant couler l'eau.  
Son cours languit, Doris ! il n'aime plus la rive ;  
Dans nos champs qu'il arrose il roule quelque ennui.  
Écoute ! il porte au bois sa musique plaintive ;  
Et je voudrais au bois me plaindre comme lui.

DORIS

De quoi te plaindrais-tu ?

HÉLÈNE

Je ne saurais le dire.  
Ce ruisseau paraît calme, et pourtant il soupire.



On ne sait trop s'il fuit... s'il cherche... s'il attend...  
Mais il est malheureux, puisque mon cœur l'entend.

DORIS

Tu rêves. Son cristal est pur, vif et limpide ;  
On le dirait joyeux de caresser des fleurs.

HÉLÈNE

Pour moi, j'y reconnais une douleur timide :  
Souvent dans un sourire on devine des pleurs.  
Toi qui chantes toujours, tu ne peux le comprendre.  
Ma voix n'a plus d'essor, et j'ai le temps d'apprendre  
Qu'un chagrin se révèle en soupirant tout bas :  
Si je pouvais chanter, je ne l'entendrais pas !

DORIS

S'il parle, il dit au bois que nous sommes jolies,  
Que s'il a ralenti son cours précipité,  
C'est qu'il croit voir en toi les grâces recueillies,  
Et qu'il prend du plaisir à doubler ma beauté.  
Voilà (je te dis tout) ce qu'un berger m'assure ;  
Sa parole est sincère ; et, pour preuve, il le jure.

HÉLÈNE

Il le jure. Ah ! prends garde ! et si tu veux bien voir,  
Doris, ne choisis pas un flatteur pour miroir.

DORIS

Si tu savais son nom, tu serais bien honteuse.

HÉLÈNE

Bergère, il est berger ; sa parole est douteuse.

DORIS

Il m'a dit qu'au rivage il tracerait un jour,  
Pour l'orgueil du ruisseau, mon chiffre et son amour.

HÉLÈNE

L'Amour aime à tracer les serments sur le sable ;  
Un coup de vent répond de sa fidélité.  
D'une plume légère il compose une fable ;  
Ses flèches dans nos cœurs gravent la vérité.

DORIS

Oh ! les tristes leçons ! Du ruisseau qui les donne  
Troublons les flots jaloux ; qu'ils n'affligent personne !

HÉLÈNE

Tu peux troubler ses flots, mais non pas les tarir.  
Quand les jours sont moins purs, cessent-ils de courir ?  
La pierre d'un long cercle a ridé sa surface ;  
Elle tombe, l'eau roule, et le cercle s'efface.

DORIS

O ma chère compagne ! en est-il des beaux jours  
Comme de ce tableau ?

HÉLÈNE

C'est celui des amours.

DORIS

Mais par une amoureuse et touchante aventure,  
Lorsque tu le crois seul, errant et malheureux,  
Il trouve un filet d'eau caché sous la verdure,  
Et l'emporte gaiment dans son sein amoureux.

## HÉLÈNE

Mais il arrive à peine au fond de la vallée.  
Surpris par le torrent qui l'entraîne à son tour,  
Il y jette à regret son onde désolée,  
Et les ruisseaux unis s'y perdent sans retour.

## DORIS

Eh bien ! je n'irai pas jusqu'au torrent, bergère,  
Donner à leur destin d'inutiles soupirs ;  
J'irai me regarder à la source légère  
Qui se livre, naissante, au souffle des zéphyr.  
Sur ses rives de mousse et de roseaux parées,  
Le soir, je conduirai mes brebis altérées.  
Ainsi, dans l'eau, qui change au caprice des vents.  
Tu verras tes ennuis, je verrai mes beaux ans.

## HÉLÈNE

Oh ! n'abandonne pas nos tranquilles demeures !  
Laisse y couler en paix tes innocentes heures ;  
Ne donne ni tes pas ni tes vœux au hasard !  
On se hâte, on s'arrête, on tremble... Il est trop tard.  
Évite le sentier trop voisin de son onde :  
Il égare, il conduit loin, bien loin du hameau,  
Dans une solitude isolée et profonde,  
Où l'eau, comme des pleurs, coule auprès d'un tombeau.  
Un cœur tendre s'y cache au jour qu'il semble craindre ;  
Il n'a que ce ruisseau pour l'entendre et le plaindre :  
Peut-être qu'à lui seul il confie un regret...  
Doris, ne va jamais surprendre son secret !



## LA FONTAINE

**E**T moi je n'aime plus la fontaine d'eau vive,  
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir ;  
Et, comme l'autre été, dormeuse, sur sa rive  
Je ne vais plus m'asseoir.

Dans les saules émus passe-t-elle affaiblie ?  
Je fuis vers le sentier qui ramène au hameau,  
Sans oser regarder si du plus jeune ormeau  
Elle baigne l'écorce et le nom que j'oublie !  
Que son cristal mouvant épure les zéphyr,  
Que la fleur soit contente en s'y voyant éclore,  
Qu'un front riant s'admire en son eau qu'il colore,  
L'eau ne roulera plus au bruit de mes soupirs.

Je l'aimais l'autre été, j'aimais tout ! Simple et tendre,  
Je croyais tout sincère à l'égal de mon cœur :  
Eh bien ! comme une voix que j'y venais entendre,  
A présent tout me semble infidèle et moqueur.

Cette murmurante fontaine,  
Appelant un secret qu'elle ne comprend pas,  
    Semblait me demander ma peine,  
    Et son charme égarait mes pas.  
Elle est douce à l'oreille: oh ! c'est qu'elle est flatteuse.  
Une image nouvelle y glisse tous les jours.  
Elle parle... elle est libre... hélas ! elle est heureuse ;  
Mais libre, elle est ingrate et s'échappe toujours.

Et moi je n'aime plus la fontaine d'eau vive,  
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir,  
Et, comme l'autre été, rêveuse, sur sa rive  
    Je ne vais plus m'asseoir.



## UNE JEUNE FILLE

ET SA MÈRE

LA JEUNE FILLE

Ce jour si beau, ma mère, était-ce un jour de fête?

LA MÈRE

Quel jour? dors-tu? d'où vient que tu n'achèves pas?

LA JEUNE FILLE

C'est qu'en le rappelant, ma voix tremble et s'arrête;  
Je cesse d'en parler pour y penser tout bas...  
Ce jour donnait des fleurs que je n'avais point vues;  
Mille parfums nouveaux sortaient des champs plus verts,  
Et pour ces douceurs imprévues  
Les oiseaux plus nombreux inventaient des concerts;  
Le soleil répandait comme une autre lumière,

Il embrasait le ciel, il brûlait ma paupière,  
Il éclairait ma vie avec d'autres couleurs...

LA MÈRE

D'où vient qu'un si beau jour te fait verser des pleurs ?  
D'où vient que de tes mains s'échappe ton ouvrage ?

LA JEUNE FILLE

Ma mère, je languis, je n'ai plus de courage.  
Si vous saviez mon mal, vous pourriez le guérir :  
Forcez-moi de parler, car j'ai peur de mourir.

LA MÈRE

Parle-donc ! N'est-ce pas le jour de ta naissance ?  
Car c'est la fête aussi du maternel séjour.

LA JEUNE FILLE

Non. Je plaignais alors ceux qu'afflige l'absence,  
Et Daphnis, au hameau, n'était pas de retour.

LA MÈRE

Daphnis ! Que fait Daphnis à la nature entière ?  
De son père à la ville il conduit les troupeaux ;  
Il a déjà sans doute oublié sa chaumière.

LA JEUNE FILLE

Non ! ma mère. C'est lui qui fait les jours si beaux !

LA MÈRE

Je l'ai cru pour six mois absent de la contrée.

LA JEUNE FILLE

Je le craignais aussi, mais il m'a rencontrée.  
Il arrivait tout seul, j'étais seule à mon tour...  
Ma mère, quel bonheur ! Daphnis m'a dit bonjour.

LA MÈRE

Et toi ?

LA JEUNE FILLE

J'ai dit bonjour, car vous aimez son père.  
Il a bien des vertus, n'est-il pas vrai, ma mère ?

LA MÈRE

Et son fils ?

LA JEUNE FILLE

On dirait que c'est son père enfant.  
Ce bon vieillard se plaint de n'avoir point de fille :  
C'est une fleur, dit-il, qui pare une famille.  
Alors, il me regarde et m'embrasse souvent.

LA MÈRE

Et son fils ?

LA JEUNE FILLE

Il soutient que l'absence est cruelle...  
Je le savais !... Il sait qu'on peut mourir par elle,  
Qu'à chaque instant du jour il faut en soupirer,  
Et qu'en chantant surtout on est près de pleurer.  
« Dans mes ennuis, dit-il, j'ai fait une couronne ;  
« Elle est fanée, hélas ! pourtant je te la donne. »  
Je l'ai sentie alors descendre sur mes yeux,  
Et je n'y voyais plus ; mais sa voix est si tendre !  
Et depuis si longtemps je n'avais pu l'entendre !  
Et quand on n'y voit plus, ma mère, on entend mieux.



## LA MÈRE

Qu'a-t-il donc ajouté ?

## LA JEUNE FILLE

Que son cœur lui conseille  
De quitter un vain bruit pour le calme des champs,  
Pour nos danses du soir, nos fêtes, nos doux chants,  
Pour retrouver ma voix qui manque à son oreille ;  
Que son père le plaint et le fait revenir :  
« Mais, a-t-il dit plus bas, que vais-je devenir ?  
« Mon père te connaît, il sait donc que je t'aime.  
« Et moi je ne sais pas si tu penses de même ? »  
Je n'ai pu le lui dire avant de vous parler,  
Ma mère, et j'ai senti qu'il fallait m'en aller.

## LA MÈRE

Tu l'as quitté ?

## LA JEUNE FILLE

J'étais tremblante,  
Je ne pouvais courir. Une joie accablante  
Me retenait toujours, toujours je m'arrêtai.

## LA MÈRE

Et que répondais-tu ?

## LA JEUNE FILLE

Ma mère, j'écoutais.  
Depuis, pour vous parler, je reste à la chaumière.  
Daphnis en vain m'attend, je pleure en vain tout bas ;  
Je ne puis parler la première,  
Et vous ne me devinez pas !

Je tremble auprès de lui, je tremble ici de même :  
Nos tourments ne sont pas finis !  
Jamais je n'oserai vous dire que je l'aime...

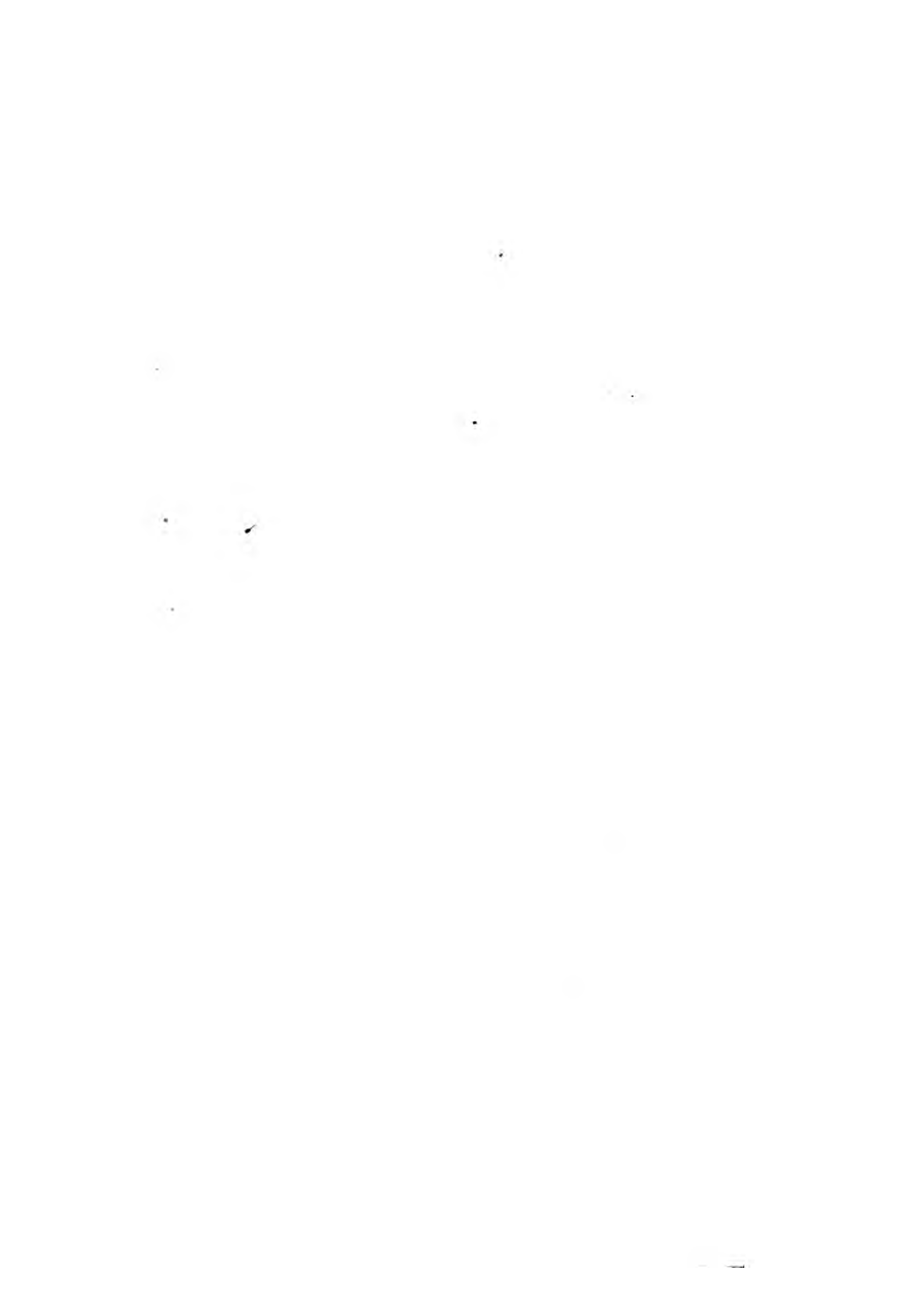
LA MÈRE.

Eh bien ! je te permets de le dire à Daphnis.





# ÉLÉGIES





## L'INQUIÉTUDE

QU'EST-CE donc qui me trouble? et qu'est-ce que j'attends?  
Je suis triste à la ville, et m'ennuie au village;  
Les plaisirs de mon âge  
Ne peuvent me sauver de la longueur du temps.

Autrefois, l'amitié, les charmes de l'étude  
Remplissaient sans effort mes paisibles loisirs.  
Oh! quel est donc l'objet de mes vagues désirs?  
Je l'ignore et le cherche avec inquiétude.  
Si pour moi le bonheur n'était pas la gaité,  
Je ne le trouve plus dans ma mélancolie;  
Mais si je crains les pleurs autant que la folie,  
Où trouver la félicité?

Et vous qui me rendiez heureuse,  
Avez-vous résolu de me fuir sans retour ?  
Répondez, ma raison ! incertaine et trompeuse,  
M'abandonnerez-vous au pouvoir de l'Amour ?...  
Hélas ! voilà le nom que je tremblais d'entendre.  
Mais l'effroi qu'il inspire est un effroi si doux !  
Raison, vous n'avez plus de secret à m'apprendre,  
Et ce nom, je le sens, m'en a dit plus que vous.



## LE CONCERT

QUELLE soirée ! O Dieu ! que j'ai souffert !  
Dans un trouble charmant je suivais l'Espérance ;  
Elle enchantait pour moi les apprêts du concert,  
Et je devais y pleurer ton absence !

Dans la foule cent fois j'ai cru t'apercevoir ;  
Mes vœux toujours trahis n'embrassaient que ton ombre ;  
L'Amour me la laissait tout à coup entrevoir,  
Pour l'entraîner bientôt vers le lieu le plus sombre !  
Séduite par mon cœur toujours plus agité,  
Je voyais dans le vague errer ta douce image ,  
Comme un astre chéri qu'enveloppe un nuage,  
Par des rayons douteux perce l'obscurité...

Et toi ! que faisais-tu, mon idole chérie,  
Quand ton absence éternisait le jour ?  
Quand je donnais tout mon être à l'amour,  
M'as-tu donné ta rêverie ?



As-tu gémi de la longueur du temps ?  
D'un soir, ... d'un siècle écoulé pour attendre ?  
Non ! Son poids douloureux accable le plus tendre ;  
Seule, j'en ai compté les heures, les instants :  
J'ai languï sans bonheur, de moi-même arrachée ;  
Et toi, tu ne m'as point cherchée !

Mais quoi ! l'impatience a soulevé mon sein,  
Et, lasse de rougir de ma tendre infortune,  
Je me dérobe à ce bruyant essaim  
Des papillons du soir, dont l'hommage importune.  
L'heure, aujourd'hui si lente à s'écouler pour moi,  
Ne marche pas encore avec plus de vitesse ;  
Mais je suis seule au moins, seule avec ma tristesse,  
Et je trace, en rêvant, cette lettre pour toi,  
Pour toi, que j'espérais, que j'accuse, que j'aime !  
Pour toi, mon seul désir, mon tourment, mon bonheur !  
Mais je ne veux la livrer qu'à toi-même,  
Et tu la liras sur mon cœur.



## LE BILLET

**M**ESSAGE inattendu, cache-toi sur mon cœur !  
Cache-toi ! je n'ose te lire.  
Tu m'apportes l'espoir ; ne fût-il qu'un délire,  
Je te devrai du moins l'ombre de mon bonheur !  
Prolonge dans mon sein ma tendre inquiétude ;  
Je désire à la fois et crains la vérité :  
On souffre de l'incertitude,  
On meurt de la réalité !

Recevoir un billet du volage qu'on aime,  
C'est presque le revoir lui-même.  
En te pressant, déjà j'ai cru presser sa main ;  
En te baignant de pleurs, j'ai pleuré sur son sein ;  
Et, si le repentir y parle en traits de flamme,  
En lisant cet écrit je lirai dans son âme,  
J'entendrai le serment qu'il a fait tant de fois,  
Et j'y reconnaitrai jusqu'au son de sa voix.

Sous cette enveloppe fragile  
L'amour a renfermé mon sort...  
Ah! le courage est difficile,  
Quand on attend d'un mot ou la vie ou la mort.  
Mystérieux cachet, qui m'offres sa devise,  
En te brisant rassure-moi :  
Non, le détour cruel d'une affreuse surprise  
Ne peut être scellé par toi.  
Au temps de nos amours je t'ai choisi moi-même ;  
Tu servis les aveux d'une timide ardeur,  
Et sous le plus touchant emblème  
Je vais voir le bonheur.  
Mais, si tu dois détruire un espoir que j'adore,  
Amour, de ce billet détourne ton flambeau ;  
Par pitié! sur mes yeux attache ton bandeau,  
Et laisse-moi douter quelques moments encore!



## L'INSOMNIE

**J**E ne veux pas dormir... O ma chère insomnie,  
Quel sommeil aurait ta douceur !  
L'ivresse qu'il accorde est souvent une erreur,  
Et la tienne est réelle, ineffable, infinie.  
Quel calme ajouterait au calme que je sens ?  
Quel repos plus profond guérirait ma blessure ?  
Je n'ose pas dormir, non ! ma joie est trop pure ;  
Un rêve en distrairait mes sens.

Il me rappellerait peut-être cet orage  
Dont tu sais enchanter jusques au souvenir ;  
Il me rendrait l'effroi d'un douteux avenir,  
Et je dois à ma veille une si douce image !  
Un bienfait de l'Amour a changé mon destin :  
Oh ! qu'il m'a révélé de touchantes nouvelles !  
Son message est rempli, je n'entends plus ses ailes,  
J'entends encor : Demain, demain !

Berce mon âme en son absence,  
Douce Insomnie, et que l'Amour  
Demain me trouve, à son retour,  
Riante comme l'espérance!  
Pour éclairer l'écrit qu'il laissa sur mon cœur,  
Sur ce cœur qui tressaille encore,  
Ma lampe a ranimé sa propice lueur,  
Et ne s'éteindra qu'à l'aurore.  
Laisse à mes yeux ravis briller la vérité ;  
Écarte le sommeil, défends-moi de tout songe :  
Il m'aime, il m'aime encore ! O Dieu ! pour quel mensonge  
Voudrais-je me soustraire à la réalité ?



## SON IMAGE

**E** LLE avait fui de mon âme offensée ;  
Bien loin de moi je crus l'avoir chassée.  
Toute tremblante, un jour, elle arriva,  
Sa douce image, et dans mon cœur rentra.  
Point n'eus le temps de me mettre en colère,  
Point ne savais ce qu'elle voulait faire ;  
Un peu trop tard mon cœur le devina.

Sans prévenir, elle dit : « Me voilà !  
« Ce cœur m'attend. Par l'Amour, que j'implore,  
« Comme autrefois j'y viens régner encore. »

~~Au nom d'amour ma raison se troubla :~~  
Je voulus fuir, et tout mon corps trembla ;  
Je bégayai des plaintes au perfide.  
Pour me toucher il prit un air timide,  
Puis à mes pieds, en pleurant, il tomba.  
J'oubliai tout dès que l'Amour pleura.



## L'IMPRUDENCE

COMME une fleur à plaisir effeuillée  
Pâlit, tombe et s'efface une brillante erreur.  
Ivre de toi, je rêvais le bonheur :  
Je rêvais, tu m'as éveillée.  
Que ce réveil va me coûter de pleurs !  
Dans le sein de l'Amour pourrai-je les répandre ?  
Il m'enchaînait à toi par des liens de fleurs ;  
Tu me forces à les lui rendre.  
Un seul mot à nos yeux découvre l'avenir ;  
Un reproche souvent attriste l'espérance.  
Hélas ! s'il faut rougir d'une tendre imprudence,  
Toi qui la partageas, devais-tu m'en punir ?  
Loin de moi va chercher un plus doux esclavage,  
Va ! De tout mon bonheur j'ai payé ton bonheur.  
Eh bien ! pour t'en venger, tu m'as rendu mon cœur,  
Et tu me l'as rendu brûlant de ton image.

---

Je le reprends ce cœur blessé par toi !  
Pardonne à mon imprévoyance :  
Je lui dois ton indifférence ;  
Que te faut-il encor pour te venger de moi ?





## LA PRIÈRE PERDUE

**I**NEXPLICABLE cœur, énigme de toi-même,  
Tyran de ma raison, de la vertu que j'aime,  
Ennemi du repos, amant de la douleur,  
Que tu me fais de mal, inexplicable cœur !

Si l'horizon plus clair me permet de sourire,  
De mon sort désarmé tu trompes le dessein ;  
Dans ma sécurité tu ne vois qu'un délire ;  
D'une vague frayeur tu soulèves mon sein.  
Si de tes noirs soupçons l'amertume m'opprime,  
Si je veux par la suite apaiser ton effroi,  
Tu demandes du temps, quelques jours, rien ne presse ;  
J'hésite, tu gémiss, je cède malgré moi.  
Que je crains, ô mon cœur, ce tyrannique empire !  
Que d'ennuis, que de pleurs il m'a déjà coûté !  
Rappelle-toi ce temps de liberté,  
Ce bien perdu dont ma fierté soupire.

---

Tu me trahis toujours, et tu me fais pitié.  
Crois-moi, rends à l'amour un sentiment trop tendre;  
Pour ton repos, si tu voulais m'entendre,  
Tu n'en aurais encor que trop de la moitié !  
« Non, dis-tu, non, jamais ! » Trop faible esclave, écoute,  
Écoute ! et ma raison te pardonne et t'absout :  
Rends-lui du moins les pleurs ! Tu vas céder sans doute ?  
Hélas ! non ! toujours non ! O mon cœur ! prends donc tout.



## A L'AMOUR

**R**EPRENDS de ce bouquet les trompeuses couleurs,  
Ces lettres qui font mon supplice,  
Ce portrait qui fut ton complice ;  
Il te ressemble, il rit, tout baigné de mes pleurs.

Je te rends ce trésor funeste,  
Ce froid témoin de mon affreux ennui.  
Ton souvenir brûlant, que je déteste,  
Sera bientôt froid comme lui.  
Oh ! reprends tout. Si ma main tremble encore,  
C'est que j'ai cru te voir sous ces traits que j'abhorre.  
Oui, j'ai cru rencontrer le regard d'un trompeur ;  
Ce fantôme a troublé mon courage timide.  
Ciel ! on peut donc mourir à l'aspect d'un perfide,  
Si son ombre fait tant de peur !

Comme ces feux errants dont le reflet égare,  
La flamme de ses yeux a passé devant moi ;

Je rougis d'oublier qu'enfin tout nous sépare ;  
    Mais je n'en rougis que pour toi.  
Que mes froids sentiments s'expriment avec peine !  
Amour... que je te hais de m'apprendre la haine !  
Éloigne-toi, reprends ces trompeuses couleurs,  
    Ces lettres, qui font mon supplice,  
    Ce portrait, qui fut ton complice ;  
Il te ressemble, il rit, tout baigné de mes pleurs !

Cache au moins ma colère au cruel qui t'envoie,  
Dis que j'ai tout brisé, sans larmes, sans efforts ;  
    En lui peignant mes douloureux transports,  
    Tu lui donnerais trop de joie.  
Reprends aussi, reprends les écrits dangereux,  
Où, cachant sous des fleurs son premier artifice,  
Il voulut essayer sa cruauté novice  
    Sur un cœur simple et malheureux.  
Quand tu voudras encore égarer l'innocence,  
    Quand tu voudras voir brûler et languir,  
    Quand tu voudras faire aimer et mourir,  
    N'emprunte pas d'autre éloquence.  
L'art de séduire est là, comme il est dans son cœur !  
    Va ! tu n'as plus besoin d'étude.  
Sois léger par penchant, ingrat par habitude,  
Donne la fièvre, Amour, et garde ta froideur.  
    Ne change rien aux aveux pleins de charmes  
    Dont la magie entraîne au désespoir :  
Tu peux de chaque mot calculer le pouvoir,  
Et choisir ceux encore imprégnés de mes larmes...  
Il n'ose me répondre, il s'envole... il est loin.  
Puisse-t-il d'un ingrat éterniser l'absence !  
Il faudrait par fierté sourire en sa présence :  
    J'aime mieux souffrir sans témoin.

Il ne reviendra plus, il sait que je l'abhorre ;  
Je l'ai dit à l'Amour, qui déjà s'est enfui.  
S'il osait revenir, je le dirais encore :  
Mais on approche, on parle... Hélas ! ce n'est pas lui !



## LES LETTRES

**H**ÉLAS ! que voulez-vous de moi,  
Lettres d'amour, plaintes mystérieuses,  
Vous dont j'ai repoussé longtemps avec effroi  
Les prières silencieuses ?  
Vous m'appellez... Je rêve, et je cherche, en tremblant,  
Sur mon cœur une clef qui jamais ne s'égare :  
D'un éclair l'intervalle à présent nous sépare,  
Mais cet intervalle est brûlant !

Je n'ose respirer ! Triste sans amertume,  
Au passé, malgré moi, je me sens réunir :  
Las d'oppresser mon sein, l'ennui qui me consume  
Va m'attendre dans l'avenir.  
Je cède ! prends sa place, ô délirante joie !  
Laisse fuir la douleur, cache-moi l'horizon :  
Elle t'abandonne sa proie,  
Je t'abandonne ma raison !

Oui, du bonheur vers moi l'ombre se précipite :  
 De ce pupitre ouvert l'Amour s'échappe encor.  
     Où va mon âme ?... Elle me quitte !  
 Plus prompt que ma vue, elle atteint son trésor !  
 Il est là !... toujours là, sous vos feuilles chéries,  
     Frères garants d'une éternelle ardeur !  
 Unique enchantement des tristes rêveries  
     Où m'égare mon cœur !  
     De sa pensée, échos fidèles,  
     De ses vœux, discrets monuments,  
 L'Amour, qui l'inspirait, a dépouillé ses ailes  
     Pour tracer vos tendres serments.  
 Soulagement d'un cœur, et délices de l'autre,  
 Ingénieux langage et muet entretien,  
 L'empire de l'absence est détruit par le vôtre ;  
 Je vous lis, mon regard est fixé sur le sien !  
 Ne renfermez-vous pas la promesse adorée  
 Qu'il n'aimera que moi... qu'il aimera toujours?...  
     Cette fleur qu'il a respirée,  
     Ce ruban qu'il porta deux jours ?  
 Comme la volupté que j'ai connue à peine,  
 La fleur exhale encore un parfum ravissant ;  
     N'est-ce pas sa brûlante haleine ?  
 N'est-ce pas de son âme un souffle caressant ?  
 Du ruban qu'il m'offrit que la couleur est belle !  
     Le ciel n'a pas un bleu plus pur :  
     Non, des cieux le voile d'azur  
     Ne me charmerait pas comme elle !

Qu'ai-je lu ?... Le voilà son éternel adieu !  
 Je touchais au bonheur, il m'en a repoussée.  
 En appelant l'espoir, ma langue s'est glacée,  
 Et ma froide compagne est rentrée en ce lieu !

---

O constante douleur ! sombre comme la haine,  
    Vous voilà de retour !  
Prenez votre victime, et rendez-lui sa chaîne ;  
Moi, je vous rends un cœur encor tremblant d'amour !





## LA NUIT D'HIVER

QUI m'appelle à cette heure et par le temps qu'il fait ?  
C'est une douce voix, c'est la voix d'une fille.  
Ah ! je te reconnais, c'est toi, muse gentille !  
    Ton souvenir est un bienfait.  
Inespéré retour ! aimable fantaisie !  
Après un an d'exil qui t'amène vers moi ?  
Je ne t'attendais plus, aimable Poésie ;  
Je ne t'attendais plus, mais je rêvais à toi.

Loin du réduit obscur où tu viens de descendre,  
L'amitié, le bonheur, la gaieté, tout a fui.  
O ma muse ! est-ce toi que j'y devais attendre ?  
Il est fait pour les pleurs et voilé par l'ennui.  
Ce triste balancier, dans son bruit monotone,  
Marque d'un temps perdu l'inutile lenteur ;  
Et j'ai cru vivre un siècle, enfin, quand l'heure sonne  
    Vide d'espoir et de bonheur.

L'hiver est tout entier dans ma sombre retraite :  
    Quel temps as-tu daigné choisir ?  
    Que doucement par toi j'en suis distraite !  
Oh ! quand il nous surprend, qu'il est beau le plaisir !  
D'un foyer presque éteint la flamme salutaire  
Par intervalle encor trompe l'obscurité ;  
Si tu veux écouter ma plainte solitaire,  
    Nous causerons à sa clarté.

Petite muse, autrefois vive et tendre,  
Dont j'ai perdu la trace au temps de mes malheurs,  
As-tu quelque secret pour charmer les douleurs ?  
Viens ! nul autre que toi n'a daigné me l'apprendre.  
Écoute ! nous voilà seules dans l'univers,  
    Naïvement je vais tout dire :  
J'ai rencontré l'Amour, il a brisé ma lyre ;  
Jaloux d'un peu de gloire, il a brûlé mes vers.

« Je t'ai chanté, lui dis-je, et ma voix, faible encore,  
Dans ses premiers accents parut juste et sonore.  
Pourquoi briser ma lyre ? elle essayait ta loi.  
Pourquoi brûler mes vers ? je les ai faits pour toi.  
Si des jeunes amants tu troubles le délire,  
Cruel, tu n'auras plus de fleurs dans ton empire ;  
Il en faut à mon âge, et je voulais, un jour,  
M'en parer pour te plaire, et te les rendre, Amour !

« Déjà je te formais une simple couronne,  
Fraîche, douce en parfums. Quand un cœur pur la donne,  
Peux-tu la dédaigner ? Je te l'offre à genoux ;  
Souris à mon orgueil et n'en sois point jaloux.  
Je n'ai jamais senti cet orgueil pour moi-même,  
Mais il dit mon secret, mais il prouve que j'aime.  
Eh bien ! fais le partage en généreux vainqueur :

Amour, pour toi la gloire, et pour moi le bonheur.  
C'est un bonheur d'aimer, c'en est un de le dire.  
Amour, prends ma couronne, et laisse-moi ma lyre ;  
Prends mes vœux, prends ma vie ; enfin, prends tout, cruel !  
Mais laisse-moi chanter au pied de ton autel. »

Et lui : « Non, non ! Ta prière me blesse ;  
Dans le silence, obéis à ma loi :  
Tes yeux en pleurs, plus éloquents que toi,  
Révèleront assez ma force et ta faiblesse. »

Muse, voilà le ton de ce maître si doux.  
Je n'osai lui répondre, et je versai des larmes.  
Je sentis ma blessure, et je maudis ses armes.  
Pauvre lyre ! je fus muette comme vous !

L'ingrat ! il a puni jusques à mon silence.  
Lassée enfin de sa puissance,  
Muse, je te redonne et mes vœux et mes chants.  
Viens leur prêter ta grâce, et rends-les plus touchants.  
Mais tu pâlis, ma chère, et le froid t'a saisie !  
C'est l'hiver qui t'opprime et ternit tes couleurs.  
Je ne puis t'arrêter, charmante Poésie !  
Adieu ! tu reviendras dans la saison des fleurs.



## L'INCONSTANCE

**I**NCONSTANCE, affreux sentiment,  
Je t'implorais, je te déteste!  
Si d'un nouvel amour tu me fais un tourment,  
N'est-ce pas ajouter au tourment qui me reste ?  
Pour me venger d'un cruel abandon,  
Offre un autre secours à ma fierté confuse.  
Tu flattes mon orgueil, tu séduis ma raison ;  
Mais mon cœur est plus tendre, il échappe à ta ruse.  
Oui, prête à m'engager en de nouveaux liens,  
Je tremble d'être heureuse, et je verse des larmes ;  
Oui, je sens que mes pleurs avaient pour moi des charmes,  
Et que mes maux étaient mes biens.  
. . . . .  
Qu'il m'était cher ! Que je l'aimais !  
Que par un doux empire il m'avait asservie !  
Ah ! je devais l'aimer toute ma vie,  
Ou ne le voir jamais !

Que méchamment il m'a trompée !  
Se peut-il que son âme en fût préoccupée,  
Quand je donnais à son bonheur  
Tous les battements de mon cœur !  
Dieu ! comment se peut-il qu'une bouche si tendre  
Par un charme imposteur égare la vertu ?  
Si ce n'est dans l'amour, où pouvait-il le prendre,  
Quand il disait : « Je t'aime ! m'aimes-tu ? »

O fatale inconstance ! ô tourment de mon âme !  
Qu'as-tu fait de la sienne, et qu'as-tu fait de moi ?  
Non, ce n'est pas l'Amour, ce n'est pas lui, c'est toi  
Qui de nos jours heureux as désuni la flamme...  
Si tu m'as vue un jour me troubler à ta voix,  
C'est que tu l'imitais, cet accent que j'adore :  
Oui, cet accent me trouble encore,  
Et mon cœur fut créé pour n'aimer qu'une fois.



## ÉLÉGIE

**T**oi qui m'as tout repris jusqu'au bonheur d'attendre,  
Tu m'as laissé pourtant l'aliment d'un cœur tendre,  
L'amour ! et ma mémoire où se nourrit l'amour.  
Je lui dois le passé ; c'est presque ton retour !  
C'est là que tu m'entends, c'est là que je t'adore,  
C'est là que sans fierté je me révèle encore.  
Ma vie est dans ce rêve où tu ne fuis jamais ;  
Il a ta voix, ta voix ! tu sais si je l'aimais !  
C'est là que je te plains ; car plus d'une blessure,  
Plus d'une gloire éteinte a troublé, j'en suis sûre,  
Ton cœur si généreux pour d'autres que pour moi :  
Je t'ai senti gémir ; je pleurais avec toi !

Qui donc saura te plaindre au fond de ta retraite,  
Quand le cri de ma mort ira frapper ton sein ?  
Tu t'éveilleras seul dans la foule distraite,  
Où des amis d'un jour s'entr'égare l'essaim ;

Tu n'y sentiras plus une âme palpitante  
 Au bruit de tes malheurs, de tes moindres revers.  
 Ta vie, après ma mort, sera moins éclatante ;  
 Une part de toi-même aura fui l'univers.  
 Il est doux d'être aimé ! cette croyance intime  
 Donne à tout on ne sait quel air d'enchantement ;  
 L'infidèle est content des pleurs de sa victime ;  
 Et, fier, aux pieds d'une autre il en est plus charmant.

. . . . .  
 Mais je n'étouffe plus dans mon incertitude :  
 Nous mourrons désunis, n'est-ce pas ? tu le veux !  
 Pour t'oublier, viens voir !... Qu'ai-je dit ? vaine étude,  
 Où la nature apprend à surmonter ses cris,  
 Pour déguiser mon cœur, que m'avez-vous appris ?  
 La vérité s'élançe à mes lèvres sincères ;  
 Sincère, elle t'appelle, et tu ne l'entends pas !  
 Ah ! sans t'avoir troublé qu'elle meure tout bas !  
 Je ne sais point m'armer de froideurs mensongères :  
 Je sais fuir ; en fuyant on cache sa douleur,  
 Et la fatigue endort jusqu'au malheur.  
 Oui, plus que toi l'absence est douce aux cœurs fidèles :  
 Du temps qui nous effeuille elle amortit les ailes ;  
 Son voile a protégé l'ingrat qu'on veut chérir :  
 On ose aimer encore, on ne veut plus mourir.



## A DELIE

**D**U goût des vers pourquoi me faire un crime ?  
Leur prestige est si doux pour un cœur attristé !  
Il ôte un poids au malheur qui m'opprime ;  
Comme une erreur plus tendre, il a sa volupté.  
Légère, libre encor, d'hommages entourée,  
Dans les plaisirs coulent vos heureux jours,  
Et, paisiblement adorée,  
Vous riez avec les Amours.  
Ah ! loin de la troubler, qu'ils charment votre vie !  
Que pour vous le printemps soit prodigue de fleurs,  
Que tout prenne à vos yeux ses brillantes couleurs !  
Riez, riez toujours, ô volage Délie !  
Abandonnez vos nuits aux songes les plus doux ;  
Qu'ils soient de vos beaux jours une glace fidèle !  
A force de bonheur soyez encor plus belle,  
Et qu'au réveil l'Amour vous le dise à genoux !  
Mais quoi ! si vous trouviez un rebelle à vos charmes,



Après mille serments s'il trahissait vos vœux,  
La douce flamme de vos yeux  
S'éteindrait bientôt dans les larmes.  
Vous sentiriez alors le besoin de rêver,  
De livrer au hasard votre marche incertaine,  
De ralentir vos pas au bruit d'une fontaine,  
Et de pleurer les maux que je viens d'éprouver.  
N'enviez plus à votre amie  
Un plaisir aussi douloureux :  
Ravir la plainte aux malheureux,  
C'est leur dire : Quittez la vie !

Quand je vous vois disputer au miroir  
De fraîcheur et de grâce avec les fleurs que j'aime,  
Quand je vous y vois prendre en secret, pour vous-même,  
Tout le plaisir que l'on goûte à vous voir,  
M'entendez-vous, ô ma chère Délie,  
Vous reprocher un passe-temps si doux ?  
Non ! Je deviens moins sombre en vous voyant jolie ;  
Je pardonne à l'Amour, je lui souris pour vous.  
Mais si de la gaité la parure est l'emblème,  
Elle donne un éclat plus triste à la pâleur :  
A la beauté brillante il faut un diadème,  
Il faut un voile à la douleur.

De ce lis embaumé, qui pour vous vient d'éclorc,  
Couronnez votre front charmant ;  
Mon front, que l'ennui décolore,  
Doit se pencher sans ornement.  
Du sort qui m'enchantait la fatale inconstance  
De ma jeunesse a flétri l'espérance ;  
Un orage a courbé le rameau délicat,  
Et mes vingt ans passeront sans éclat :  
Je les donne à la solitude ;

Je donne aux Muses mes loisirs.  
L'art de plaire fait votre étude,  
L'art d'aimer fera mes plaisirs.  
Mais non ! je l'oublierai cet art, ce don funeste  
Qui servit à l'Amour quand il forma mon cœur.  
Non ! ce présent des cieus ne fait pas le bonheur ;  
C'est pourtant le seul qui me reste !  
Le monde où vous régnez me repoussa toujours.  
Il méconnut mon âme à la fois douce et fière,  
Et d'un froid préjugé l'invincible barrière  
Au froid isolement condamna mes beaux jours.  
L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie,  
L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs ;  
Mais je sentis parfois couler mes pleurs,  
Sous le bandeau de la Folie.  
Dans ces jeux où l'esprit nous apprend à charmer,  
Le cœur doit apprendre à se taire ;  
Et lorsque tout nous ordonne de plaire,  
Tout nous défend d'aimer.  
Oh ! des erreurs du monde inexplicable exemple,  
Charmante Muse, objet de mépris et d'amour,  
Le soir on vous honore au temple,  
Et l'on vous dédaigne au grand jour.  
Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange  
De triomphe et d'obscurité,  
Où l'orgueil insultant nous punit et se venge  
D'un éclair de célébrité.  
Trop sensible au mépris, de gloire peu jalouse,  
Blessée au cœur d'un trait dont je ne puis guérir,  
Sans prétendre aux doux noms et de mère et d'épouse  
Il me faut donc mourir !

Mais vous qui connaissez mon âme toujours pure,  
Qui gémissiez pour moi des caprices du sort,

Vous qui savez, hélas ! qu'en ma retraite obscure  
Il me poursuit encor,  
Faites grâce, du moins, à l'innocent délire  
Qui m'apprend, sans effort, à moduler des vers.  
Seule, je suis pourtant moins seule avec ma lyre :  
Quelqu'un m'entend, me plaint, dans l'univers.



## A DÉLIE

**P**AR un badinage enchanteur,  
Vous aussi, vous m'avez trompée !  
Vous m'avez fait embrasser une erreur :  
Légère comme vous, elle s'est échappée.  
Pour me guérir du mal qu'Amour m'a fait,  
Vous avez abusé de votre esprit aimable ;  
Et je vous trouverais coupable,  
Si je pouvais en vous trouver rien d'imparfait.  
Je l'ai vu cet amant si discret et si tendre,  
J'ai suivi son maintien, son silence, sa voix.  
Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix ?  
Ses regards vous parlaient, et j'ai su les entendre.  
Mon cœur est éclairé, mais il n'est point jaloux.  
J'ai lu ces vers charmans où son âme respire ;  
C'est l'Amour qui l'inspire,  
Et l'inspire pour vous.  
Pour vous aussi je veux être la même.

---

Non, vous n'inspirez pas un sentiment léger :  
Que ce soit d'amitié, d'amour, que l'on vous aime,  
Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer.  
Laissez-moi ma mélancolie ;  
Je la préfère à l'ivresse d'un jour :  
On peut rire avec la Folie,  
Mais il n'est pas prudent de rire avec l'Amour.  
Laissez-moi fuir un danger plein de charmes,  
Ne m'offrez plus un cœur qui n'est qu'à vous :  
Le badinage le plus doux  
Finit quelquefois par les larmes.  
Mais je n'ai rien perdu : la tranquille amitié  
Redeviendra bientôt le charme de ma vie.  
Je renonce à l'amant, et je garde une amie :  
C'est du bonheur la plus douce moitié.



## A DÉLIE

OUI ! cette plainte échappe à ma douleur :  
Je le sens, vous m'avez perdue.  
Vous avez, malgré moi, disposé de mon cœur,  
Et du vôtre jamais je ne fus entendue.

Ah ! que vous me faites haïr  
Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes !  
Je n'étais point jalouse de vos charmes,  
Cruelle ! de quoi donc vouliez-vous me punir ?  
Vos succès me rendaient heureuse ;  
Votre bonheur me tenait lieu du mien ;  
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse,  
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin.  
Mais ce perfide amant dont j'évitais l'empire,  
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire,  
Qui trompa ma raison par des accents si doux,  
Je le hais encor plus que vous.

Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître !  
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer ?  
    Ah ! si l'ingrat ne peut aimer,  
    A quoi sert l'amour qu'il fait naître ?  
    Je l'ai prévu, j'ai voulu fuir :  
    L'Amour jamais n'eut de moi que des larmes.  
    Vous avez ri de mes alarmes,  
Et vous riez encor quand je me sens mourir !

Grâce à vous, j'ai perdu le repos de ma vie :  
    Votre imprudence a causé mon malheur,  
Et vous m'avez ravi jusques à la douceur  
    De pleurer avec mon amie !  
    Laissez-moi seule avec mon désespoir ;  
    Vous ne pouvez me plaindre ni m'entendre ;  
Vous causez la douleur, sans même la comprendre :  
A quoi me servirait de vous la laisser voir ?  
Victime d'un amant, par vous-même trahie,  
J'abhorre l'Amitié, je la fuis sans retour,  
    Et je vois, à sa perfidie,  
    Que l'ingrate est sœur de l'Amour.



## LE SOUVENIR

A MONSIEUR LE D<sup>r</sup> ALIBERT

VOTRE main bienfaisante et sûre  
A fermé plus d'une blessure.  
Partout votre art consolateur  
Semble porter la vie et chasser la douleur.  
Hélas ! il en est une à vos secours rebelle,  
Et je dois mourir avec elle.  
Je n'ai pas d'autre mal, mais il fera mon sort.  
Jugez si ce mal est extrême !  
Je le crois, pour votre art lui-même,  
Plus invincible que la mort.  
Son empire est au cœur, ses tourments sont à l'âme  
Ses effets sont des pleurs, sa cause est une flamme  
Qui dévore en secret l'espoir de l'avenir ;  
Et ce mal est un souvenir.





## LA SÉPARATION

IL est fini ce long supplice !  
Je t'ai rendu tes sermens et ta foi,  
Je n'ai plus rien à toi.  
Quel douloureux effort ! quel entier sacrifice !  
Mais, en brisant les plus aimables nœuds,  
Nos cœurs toujours unis semblent toujours s'entendre ;  
On ne saura jamais lequel fut le plus tendre,  
Ou le plus malheureux.

A t'oublier c'est l'honneur qui m'engage,  
Tu t'y soumets, je n'ai plus d'autre loi.  
O toi qui m'as donné l'exemple du courage,  
Aimais-tu moins que moi ?  
Va ! je te plains autant que je t'adore ;  
Je t'ai permis de trahir tes amours,  
Mais moi, pour t'adorer, je serai libre encore ;  
Je veux l'être toujours.

---

Adieu !... mon âme se déchire !  
Ce mot que, dans mes pleurs, je n'ai pu prononcer,  
Adieu ! ma bouche encor n'oserait te le dire,  
Et ma main vient de le tracer.



## LA PROMENADE D'AUTOMNE

**T**E souvient-il, ô mon âme, ô ma vie,  
D'un jour d'automne et pâle et languissant ?  
Il semblait dire un adieu gémissant  
Aux bois qu'il attristait de sa mélancolie.  
Les oiseaux dans les airs ne chantaient plus l'espoir ;  
Une froide rosée enveloppait leurs ailes,  
Et, rappelant au nid leurs compagnes fidèles,  
Sur des rameaux sans fleurs ils attendaient le soir.

Seule, je m'éloignais d'une fête bruyante,  
Je fuyais tes regards, je cherchais ma raison.  
Mais la langueur des champs, leur tristesse attrayante,  
A ma langueur secrète ajoutaient leur poison.  
Sans but et sans espoir suivant ma rêverie,  
Je portais au hasard un pas timide et lent.  
L'Amour m'enveloppa de ton ombre chérie,  
Et, malgré la saison, l'air me parut brûlant.  
Je voulais, mais en vain, par un effort suprême,  
En me sauvant de toi, me sauver de moi-même.

Mon œil voilé de pleurs, à la terre attaché,  
Par un charme invincible en fut comme arraché.  
A travers les brouillards, une image légère  
Fit palpiter mon sein de tendresse et d'effroi ;  
Le soleil reparait, l'environne, l'éclaire,  
Il entr'ouvre les cieux... Tu parus devant moi.  
Je n'osai te parler ; interdite, rêveuse,  
Enchaînée et soumise à ce trouble enchanteur,  
Je n'osai te parler : pourtant j'étais heureuse ;  
Je devinai ton âme, et j'entendis mon cœur.

Mais quand ta main pressa ma main tremblante,  
Quand un frisson léger fit tressaillir mon corps,  
Quand mon front se couvrit d'une rougeur brûlante,

Dieu ! qu'est-ce donc que je sentis alors ?  
J'oubliai de te fuir, j'oubliai de te craindre,  
Pour la première fois ta bouche osa se plaindre,  
Ma douleur à la tienne osa se révéler,  
Et mon âme vers toi fut prête à s'exhaler !  
Il m'en souvient ! T'en souvient-il, ma vie,

De ce tourment délicieux,  
De ces mots arrachés à ta mélancolie :

« Ah ! si je souffre, on souffre aux cieux ! »

Des bois nul autre aveu ne troubla le silence.  
Ce jour fut de nos jours le plus beau, le plus doux ;  
Prêt à s'éteindre enfin il s'arrêta sur nous,  
Et sa fuite à mon cœur présagea ton absence !

L'âme du monde éclaira notre amour ;  
Je vis ses derniers feux mourir sous un nuage ;  
Et dans nos cœurs brisés, désunis sans retour,  
Il n'en reste plus que l'image.



## ÉLÉGIE

**I**L fait nuit : le vent souffle et passe dans ma lyre ;  
Ma lyre tristement s'éveille auprès de moi :  
On dirait qu'elle pleure un tourment, un délire,  
On dirait qu'elle essaie à se plaindre de toi,  
De toi, qu'elle appelait pour m'aider à t'attendre,  
Qui la rendis si vraie, et par malheur si tendre !  
Car tu ne peux ravir à ses accords touchants  
Ton nom, toujours ton nom, qui courait dans mes chants.  
Elle ne le dit plus ce nom doux et sonore,  
Elle ne le dit plus, elle le pleure encore !  
Combien elle a frémi, combien elle a chanté,  
Sous les prompts battements de mon cœur agité,  
Alors que, dans l'orgueil des amantes aimées,  
Je confiais mon âme aux cordes animées !  
Je croyais que les cieus ne donnaient tant d'amour,  
Que pour en pénétrer une autre âme à son tour !

Ah ! j'aurais dû mourir, doucement endormie,  
Dans cette erreur charmante où j'étais ton amie.  
Devrait-on s'éveiller de ces rêves confus,  
Pour y penser toujours, et pour n'y croire plus !

---

## LES REGRETS

J'AI tout perdu ! mon enfant par la mort,  
Et dans quel temps ! mon ami par l'absence,  
Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance ;  
Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Mais cet enfant, cet orgueil de mon âme,  
Je ne le devrai plus qu'aux erreurs du sommeil ;  
De ses beaux yeux j'ai vu mourir la flamme,  
Fermés par le repos qui n'a point de réveil.

Tu t'es enfui, doux trésor d'une mère,  
Gage adoré de mes tristes amours ;  
Tes beaux yeux, en s'ouvrant un jour à la lumière,  
Ont condamné les miens à te pleurer toujours.

A mes transports tu venais de sourire,  
Mes bras tremblants entouraient ton berceau ;  
Le sommeil me surprit dans cet heureux délire...  
Je m'éveillai sur un tombeau.

C'est ici, sous ces fleurs, qu'il m'attend, qu'il repose ;  
C'est ici que mon cœur se consume avec lui.  
Amour, plains-tu les maux où ton délire expose ?  
Non ! tu nous fuis, ingrat, quand le bonheur a fui.



## LA DOULEUR

SOMBRE douleur, dégoût du monde,  
Fruit amer de l'adversité,  
Où l'âme anéantie, en sa chute profonde,  
Rêve à peine à l'éternité,  
Soulève ton poids qui m'opprime,  
Dieu l'ordonne; un moment laisse-moi respirer.  
Ah! si le désespoir à ses yeux est un crime,  
Laisse-moi donc la force d'espérer!

Si dès mes jeunes ans j'ai repoussé la vie,  
Si la mélancolie enveloppa mes jours,  
Si l'amitié, si les amours,  
M'ont attristée autant qu'ils m'avaient asservie,  
Si déjà mon printemps n'est qu'un froid souvenir,  
Si la mort a soufflé sur une jeune flamme  
Qui vient, en s'éteignant, d'éteindre aussi mon âme,  
Laisse-moi vivre au moins dans un autre avenir!



Laisse-moi respirer, désespoir d'une mère !  
Dieu l'ordonne, Dieu parle à mon cœur éperdu.  
« Suis mon arrêt, dit-il, reste encor sur la terre. »  
S'il ne venait de Dieu, serait-il entendu ?

Mais, vers l'éternité quand cette âme brûlante  
S'envolera, baignée encor de pleurs,  
Délivrée à jamais d'une chaîne accablante,  
Je reverrai mon fils : quel prix de mes douleurs !

O Dieu ! quand de mon fils sonna l'heure suprême,  
Un doute affreux ne m'a pas fait frémir :  
Non ! cet être charmant, au sein de la mort même  
N'a fait que s'endormir.



## LE PRESENTIMENT

C'EST en vain que l'on nomme erreur  
Cette secrète intelligence,  
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,  
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.  
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir ;  
C'est un subit effroi dans une âme paisible ;  
Enfin, c'est pour l'être sensible  
Le fantôme de l'avenir.

Pressentiment, dont j'éprouvai l'empire,  
Oh ! qui peut résister à tes vagues douleurs ?  
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs,  
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.

Oui, je t'ai vu, couvert d'un voile noir,  
Aux plus beaux jours de mon jeune âge ;  
Tu formas le premier nuage

Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.  
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse ;  
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs,  
Et je voyais la riante jeunesse  
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs...  
Au sein de mes chères compagnes  
Courant dans les vertes campagnes,  
Frappant l'air de nos doux accents,  
Qui pouvait attrister mes sens ?  
Comme les fauvettes légères  
Se rassemblent dans les bruyères,  
La saison des fleurs et des jeux  
Rassemblait notre essaim joyeux.  
Un jour dans ces jeux pleins de charmes,  
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur :  
J'ignorais qu'il fût une erreur,  
Et pourtant je versai des larmes !  
En revenant je ralentis mes pas,  
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,  
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre ;  
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansai pas.

Un mois après, j'errai dans ce lieu solitaire.  
Hélas ! ce n'était plus pour y chercher des fleurs :  
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,  
Et j'étais seule au tombeau de ma mère !



## ÉLÉGIE

J'ÉTAIS à toi peut-être avant de t'avoir vu.  
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne ;  
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu ;  
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.  
Je l'entendis un jour et je perdis la voix ;  
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre ;  
Mon être avec le tien venait de se confondre :  
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.  
Savais-tu ce prodige ? Eh bien, sans te connaître,  
J'ai deviné par lui mon amant et mon maître,  
Et je le reconnus dans tes premiers accents,  
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants.  
Ta voix me fit pâlir, et mes yeux se baissèrent.  
Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent ;  
Au fond de ce regard ton nom se révéla,  
Et sans le demander j'avais dit : « Le voilà ! »  
Dès lors il ressaisit mon oreille étonnée ;  
Elle y devint soumise, elle y fut enchaînée.

---

J'exprimais par lui seul mes plus doux sentiments ;  
Je l'unissais au mien pour signer mes serments.  
Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes,  
Et je versais des larmes.

D'un éloge enchanteur toujours environné,  
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné.  
Je l'écrivais... bientôt je n'osai plus l'écrire,  
Et mon timide amour le changeait en sourire.  
Il me cherchait la nuit, il berçait mon sommeil,  
Il résonnait encore autour de mon réveil :  
Il errait dans mon souffle, et, lorsque je soupire,  
C'est lui qui me caresse et que mon cœur respire.  
Nom chéri ! nom charmant ! oracle de mon sort !  
Hélas ! que tu me plais, que ta grâce me touche !  
Tu m'annonças la vie, et, mêlé dans la mort,  
Comme un dernier baiser tu fermeras ma bouche.



## ÉLÉGIE

J E m'ignorais encor, je n'avais pas aimé.  
L'amour ! si ce n'est toi, qui pouvait me l'apprendre ?  
A quinze ans, j'entrevis un enfant désarmé ;  
    Il me parut plus folâtre que tendre :  
    D'un trait sans force il effleura mon cœur ;  
    Il fut léger comme un riant mensonge ;  
Il offrait le plaisir, sans parler de bonheur ;  
    Il s'envola. Je ne perdis qu'un songe.

Je l'ai vu dans tes yeux cet invincible amour,  
Dont le premier regard trouble, saisit, enflamme,  
Qui commande à nos sens, qui s'attache à notre âme  
    Et qui l'asservit sans retour.  
    Cette félicité suprême,  
    Cet entier oubli de soi-même,  
    Ce besoin d'aimer pour aimer,  
Et que le mot amour semble à peine exprimer,

Ton cœur seul le renferme, et le mien le devine ;  
Je sens à tes transports, à ma fidélité,  
Qu'il veut dire à la fois, bonheur, éternité,  
Et que sa puissance est divine.



## ÉLÉGIE

**M**A sœur, il est parti ! ma sœur il m'abandonne !  
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs,  
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne...  
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs.  
Tu gémis ! Que je t'aime ! Oh ! jamais le sourire  
Ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours.  
Tourne vers moi les yeux, si tu plains mon délire ;  
Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours ;  
Mais retiens tes sanglots. Il m'appelle, il me touche,  
Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche.  
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous,  
Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux.

Écoute ! Ici, ce soir, à moi-même cachée,  
Je ne sais quelle force attirait mon ennui :  
Ce n'était plus son ombre à mes pas attachée,  
Oh ! ma sœur, c'était lui....



Il parlait, et ma vie était près de s'éteindre.  
L'étonnement, l'effroi, ce doux effroi du cœur,  
M'enchainait devant lui. Je l'écoutais se plaindre,  
Et, mourante pour lui, je plaignais mon vainqueur...

Hélas ! qu'avait-il fait alors pour me déplaire ?  
Il gémissait, me cherchait comme toi.  
Non, je n'avais plus de colère,  
Il n'était plus coupable, il était devant moi.

Sais-tu ce qu'il m'a dit : Des reproches... des larmes...  
Il sait pleurer, ma sœur !

O Dieu ! que sur son front la tristesse a de charmes !  
Que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur !  
Sa plainte m'accusait ; le crime... je l'ignore :  
J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus.  
Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :  
« Je ne te verrai plus ! »

Et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée  
A murmuré son nom qu'il n'a pas entendu ;  
Et sans saisir sa main ma main s'est avancée,  
Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu.



## ÉLÉGIE

QUOI ! les flots sont calmés, et les vents sans colère  
Aplanissent la route où je vais m'égarer !  
J'ai vu briller le phare, et l'onde qui s'éclaire  
Double l'affreux signal qui doit nous séparer !...

Emmenez-moi, ma sœur. Dans votre sein cachée,  
Comme une pâle fleur de sa tige arrachée,  
Sauvez-moi de ces lieux. Dites : « C'est sans retour ! »  
Cet effort finira ma vie ou mon amour.  
Emportez ma douleur loin de lui, loin du monde ;  
Loin de moi, s'il se peut, ma sœur, emportez-moi !  
Mais la nuit qui nous couvre est-elle assez profonde ?  
Oh ! non. Les flots, le ciel tout me remplit d'effroi.  
Est-il temps de mourir ? Et lui, lui que j'adore,  
Ne puis-je, en le fuyant, vous le nommer encore ?  
Ne puis-je de sa voix appeler la douceur ?  
Ne puis-je le revoir ?... Non ! Sauvez-moi, ma sœur.

Mon mal est dans sa vue , et lorsque j'y succombe,  
Mon mal doit vous toucher ; ce n'est pas le remord.  
Cachez-moi dans vos bras, dans la nuit, dans la tombe :  
Je demande à le fuir, je ne crains plus la mort.

Venez ! s'il descendait sur la plage déserte,  
Un charme sur mes pas attirerait ses pas :  
Prête à me confier à la vague entr'ouverte,  
Je lui dirais adieu... je ne partirais pas.

Il sait tout. O ma sœur ! il demandait mon âme.  
Nos regards se parlaient malgré nous confondus.  
Tout baignés de tristesse, et de pleurs et de flamme,  
Dans ses regards si doux les miens se sont perdus.  
Et je fuis ! et des cieux la pitié m'abandonne !  
Je ne les verrai plus, ils étaient dans ses yeux.  
Si tu voyais ses yeux ! Oh ! l'ange qui pardonne  
Doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux !

J'étais seule avec lui, j'écoutais son silence.  
L'heure, une fois pour nous, perdit sa vigilance.  
Contre un penchant si vrai, si longtemps combattu,  
Ma sœur, je n'avais plus d'appui que sa vertu.  
Pour arracher mon cœur à sa peine chérie  
Et distraire du sien la sombre rêverie,  
Je cherchais le secours de ces accords puissants  
Qui de plus d'un orage avaient calmé ses sens.  
J'essayais d'une main faible et mal assurée,  
Cet art consolateur d'une âme déchirée ;  
Je disputais son âme à ses vagues désirs ;  
Je ramenaï le temps de nos plus doux loisirs ;  
Son sourire trompait ma crédule espérance,  
Et j'unissais ainsi la ruse à l'innocence.

---

Dieu ! que je m'abusais à ce calme trompeur !  
Pour la première fois son regard me fit peur,  
De ma gaité timide il détruisit les charmes,  
Et ma voix s'éteignit dans un torrent de larmes.  
« Non ! dit-il, non, jamais tu n'as connu l'amour ! »  
J'ai voulu me sauver... il pleurait à son tour ;  
J'ai senti fuir mon âme effrayée et tremblante :  
Ma sœur, elle est encor sur sa bouche brûlante.

Sauvez-moi ! sauvez-moi ! De lointaines clameurs  
Appellent au rivage une barque tardive.  
De l'écho du rocher que la voix est plaintive !  
Répondez-lui pour moi, je vous suivrai... je meurs.



## ÉLÉGIE

**P**EUR-ÊTRE un jour sa voix tendre et voilée  
M'appellera sous de jeunes cyprès :  
Cachée alors au fond de la vallée,  
Plus heureuse que lui, j'entendrai ses regrets.  
Lentement des coteaux je le verrai descendre.  
Quand il croira ses pas et ses vœux superflus,  
Il pleurera ! ses pleurs rafraîchiront ma cendre :  
Enchaînée à ses pieds, je ne le fuirai plus.

Alors je resterai seule, mais consolée.  
Les vents respecteront l'empreinte de ses pas.  
Déjà je voudrais être au fond de la vallée,  
Déjà je l'attendrais.... Dieu ! s'il n'y venait pas !



## ELÉGIE

**L** avait dit un jour : « Que ne puis-je auprès d'elle,  
(Elle, alors, c'était moi !) que ne puis-je chercher  
Ce bonheur entrevu qu'elle veut me cacher !  
Son cœur paraît si tendre ; oh ! s'il était fidèle ! »  
Puis, fixant ses regards sur mon front abattu,  
Du charme de ses yeux il m'accablait encore,  
Et ses yeux que j'adore  
Portaient jusqu'à mon cœur : « Je te parle, entends-tu ? »

Trop bien ! A-t-il soumis mes plus chères années !  
Je n'y trouve que lui ! rien ne me fut si cher !  
Et pourtant mes amours, mes heures fortunées,  
N'était-ce pas hier ?

Que la vie est rapide et paresseuse ensemble !  
Dans ma main qui s'égare, et qui brûle, et qui tremble,  
Que sa coupe fragile est lente à se briser !  
Ciel ! que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser !

Mes inutiles jours tombent comme les feuilles  
Qu'un vent d'automne emporte en murmurant :  
Ce n'est plus toi qui les accueilles ;  
Qu'importe leur sort en mourant ?...

Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage ;  
Oui ! je le sens au poids de mes jours malheureux,  
Ma vie est un orage affreux  
Qui ne peut être un long orage.



## ELEGIE

QUI, toi, mon bien-aimé, t'attacher à mon sort,  
Te parer d'une fleur que la tombe t'envie,  
Lier tes jours de gloire à ma tremblante vie,  
Et ton baiser d'amour au baiser de la mort !  
Me suivre, toi si cher, aux rives enchantées  
Que pour jamais bientôt mes pas auront quittées !  
Mes pas que tu soutiens, qui te cherchaient toujours,  
Dont la trace légère effleura le rivage  
Où tu m'avais montré des fleurs et de beaux jours,  
Où je vais devant toi passer comme un nuage !  
Oui, devant toi ma vie incline son flambeau,  
De ses pâles rayons le dernier va s'éteindre.  
Ces fleurs, ces belles fleurs, que je ne puis atteindre,  
Tu les effeuilleras un soir sur mon tombeau.

La Mort m'a regardée et ta plainte adorable,  
Ma jeunesse, tes vœux, rien ne doit l'attendrir.  
Elle m'a regardée, et cette inexorable,  
Quand j'écoutais ton chant, m'a dit : « Tu vas mourir... »



---

Conduis-moi près des flots. La nymphe qui soupire  
Y rafraichit l'air de sa voix :  
Cet air doux et mortel que ma bouche respire,  
Brûle moins à l'ombre des bois.

Vois dans l'eau, vois ce lis dont la tête abaissée  
Semble se dérober au sourire des cieux :  
Telle, craignant l'Amour et le cherchant des yeux,  
J'essayais de te fuir, innocente et blessée.  
Je demandais aux bois l'oubli de tes accents ;  
Un vague, un triste écho m'en rappelait les charmes,  
Et dans les rameaux frémissants  
Ton image venait s'attendrir à mes larmes.

Un jour, ce fut toi-même, un jour, à mes genoux,  
Je te vis sous le saule ami de mon jeune âge ;  
Je ne m'y trouvai plus seule avec ton image,  
Il nous cachait ensemble, il se penchait sur nous.  
Trop tard, hélas ! trop tard ; et ta flamme timide  
Enhardit vainement mes timides secrets.  
Tu les connus trop tard, et ma fuite rapide  
T'abandonne à de longs regrets.

Oh ! que je crains pour toi l'aurore désolée  
Qui ne pourra me rendre à tes vœux superflus,  
Quand sa douce lueur, pour moi seule voilée,  
Ne m'éveillera plus !  
Mais le ruisseau répond par un faible murmure  
Au souffle expirant des zéphyr ;  
La nymphe qui s'endort entraîne mes soupirs  
A la source déjà moins pure.

---

Demain... L'écho plus triste a dit aussi : Demain.  
Adieu, ma jeune vie ! adieu, toi que j'adore !  
Ne gémiss pas. Ce soir, je serre encor ta main :  
Ce soir, efforce-toi de me sourire encore.



## PRIÈRE POUR LUI

**D**IEU! créez à sa vie un objet plein de charmes,  
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix!  
Donnez-lui du bonheur, Dieu! donnez-lui des larmes;  
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois!

J'ai pleuré, mais ma voix se tait devant la sienne;  
Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera;  
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne! »  
L'aimera-t-elle assez celle qui l'entendra ?

Celle à qui sa présence ira porter la vie,  
Qui sentira son cœur l'atteindre et la chercher,  
Qui ne fuira jamais bien qu'à jamais suivie,  
Et dont l'ombre à la sienne osera s'attacher !

Ils ne feront qu'un seul, et ces ombres heureuses  
Dans les clartés du soir se confondront toujours ;  
Ils ne sentiront pas d'entraves douloureuses  
Désechainer leurs nuits, désenchanter leurs jours!

---

Qu'il la trouve demain ! Qu'il m'oublie et l'adore !  
Demain ! à mon courage il reste peu d'instant.  
Pour une autre aujourd'hui je peux prier encore :  
Mais... Dieu ! vous savez tout, vous savez s'il est temps !



## LE PRINTEMPS

**L**E printemps est si beau ! sa chaleur embaumée  
Descend au fond des cœurs réveillés et surpris :  
Une voix qui dormait, une ombre accoutumée,  
Redemande l'Amour à nos sens attendris.  
La raison vainement à ce danger s'oppose,  
L'image inattendue enivre la raison :  
Tel un insecte ailé s'élance sur la rose,  
Et la brûle d'un doux poison.  
Des jeunes souvenirs la foule caressante  
Accourt, brave la crainte, et l'espace et le temps :  
Qui n'a cru respirer dans la fleur renaissante,  
Les parfums regrettés de ses premiers printemps ?

Et moi, dans un accent qui trouble et qui captive,  
Naguère un charme triste est venu m'attendrir.  
L'écouterai-je encor, curieuse et craintive,  
Ce doux accent qui fait mourir ?  
Ce nom... J'allais le dire, il m'est donc cher encore ?  
Ma frayeur n'a donc plus de force contre lui ?

Toi qui ne m'entends pas, d'où vient que je t'implore ?  
 N'es-tu pas loin ? n'ai-je pas fui ?  
 Reverrai-je tes yeux, dont l'ardente prière  
 Obtiendrait tout des cieux ?  
 Oui, pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière,  
 Je m'enfuis dans mon âme, et j'ai revu tes yeux !

L'oiseau né sous nos toits, dans la saison brûlante,  
 Tourne autour des maisons qu'il reconnaît toujours,  
 Effleure dans son vol l'ardoise étincelante,  
 S'y pose, chante, fuit, et revient tous les jours :  
 Ton chant avec le sien se fond dans ma pensée ;  
 Trop de bonheur remplit ma poitrine oppressée ;  
 Je pâlis de plaisir à ces cris de retour ;  
 J'ai ressenti ta voix, j'ai reconnu l'amour !

Dans le demi sommeil où je tombe rêveuse,  
 Je te crains, je t'espère et je te sens venir ;  
 Tu parles, mais si bas ! une oreille amoureuse  
 Peut seule entendre et retenir :  
 « Veux-tu, mais ne dis pas que l'heure est trop rapide,  
 « Veux-tu voir la montagne et le courant limpide ?  
 « Veux-tu venir au pied du grand chêne abattu ? »  
 Moi, je ne réponds pas pour écouter : « Veux-tu ?  
 « Veux-tu, mais ne dis pas que la lune est cachée,  
 « Veux-tu voir notre image au bord des flots penchée ?  
 « Ne tremble pas, tout dort ; l'écho même s'est tu. »  
 Et mon refus se meurt en écoutant : « Veux-tu ? »

D'un bouquet ma tristesse hier s'était parée ;  
 Dans l'ombre, tout à coup, qui l'ôta de mon sein ?  
 Ai-je senti le feu de ta main adorée ?  
 Est-ce toi, mon amour, qui cueillis ce larcin ?

Pourquoi troubler mon sort qui devenait paisible ?  
Dans tout ce qui me plaît viens-tu tenter ma foi ?  
Dis ! pourquoi ta main invisible  
Se pose-t-elle encor sur moi ?  
Pourquoi ton haleine enflammée  
Soulève-t-elle mes cheveux ?  
Pourquoi ce faible écho, craintif comme nos vœux,  
Dit-il contre mon cœur : « Bonsoir, ma bien-aimée ! »  
Ah ! je t'en prie, il ne faut plus venir  
Redemander mon âme presque heureuse :  
Je crains de toi jusqu'à ton souvenir :  
Loin du danger je suis encor peureuse...

Je ne t'accuse pas ! Qui sait si le tombeau  
Sera froid sur mon corps, si ton souffle l'effleure ?  
Je ne t'accuse pas ! je pleure,  
Et j'aime le printemps ; le printemps est si beau !



## L'ATTENTE

**L**l m'aima. C'est alors que sa voix adorée  
M'éveilla tout entière, et m'annonça l'amour.  
Comme la vigne aimante en secret attirée  
Par l'ormeau caressant, qu'elle embrasse à son tour,  
Je l'aimai ! D'un sourire il obtenait mon âme.  
Que ses yeux étaient doux ! que j'y lisais d'aveux !  
Quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,  
Comment, sans me parler, me disait-il : « Je veux ! »  
Oh ! toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire ?  
L'éprouvais-tu ce mal, ce bien dont je soupire ?  
Je le crois : tu parlais comme on parle en aimant,  
Quand ta bouche m'apprit je ne sais quel serment.  
Qu'importent les serments ? Je n'étais plus moi-même,  
J'étais toi. J'écoutais, j'imitais ce que j'aime ;  
Mes lèvres, loin de toi, retenaient tes accents,  
Et ta voix dans ma voix troublait encor mes sens.

Je ne l'imite plus ; je me tais, et les larmes  
De tous mes biens perdus ont expié les charmes.  
Attends-moi, m'as-tu dit. J'attends, j'attends toujours !  
L'été, j'attends de toi la grâce des beaux jours ;



L'hiver aussi, j'attends ! Fixée à ma fenêtre,  
Sur le chemin désert je crois te reconnaître ;  
Mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas :  
Quand ton cœur me cherchait, tu ne les voyais pas !  
Ainsi le temps prolonge et nourrit ma souffrance :  
Hier, c'est le regret ; demain, c'est l'espérance ;  
Chaque désir trahi me rend à la douleur,  
    Et jamais, jamais au bonheur !  
Le soir, à l'horizon, où s'égare ma vue,  
Tu m'apparais encore, et j'attends malgré moi.  
    La nuit tombe... ce n'est plus toi ;  
    Non ! c'est le songe qui me tue.  
Il me tue, et je l'aime ! et je veux en gémir !  
Mais sur ton cœur jamais ne pourrai-je dormir  
De ce sommeil profond qui rafraîchit la vie ?  
Le repos sur ton cœur ! c'est le ciel que j'envie,  
Et le ciel irrité met l'absence entre nous.  
Ceux qui le font parler me l'ont dit à moi-même :  
    Il ne veut pas qu'on aime !  
Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux !

Qu'ai-je dit ? Notre amour, c'est le ciel sur la terre.  
Il fut, j'en crois mon cœur effrayé d'un remord,  
    Comme la vie, involontaire,  
    Inévitable, hélas ! comme la mort.  
J'ai goûté cet amour ; j'en pleure les délices.  
Cher amant ! quand mon sein palpita sous ton sein,  
    Nos deux âmes étaient complices,  
Et tu gardas la mienne, heureuse du larcin.  
Oh ! ne me la rends plus ! Que cette âme enchaînée,  
    Triste et passionnée,  
Heureuse de se perdre et d'errer après toi,  
Te cherche, te rappelle et t'entraîne vers moi !

---

## ÉLÉGIE

DUSSES-TU me punir de rompre la première  
Le serment imprudent qui fit pleurer l'Amour ;  
Dusses-tu repousser l'invincible retour  
Qui ramène vers toi mon âme tout entière ;  
Cette raison cruelle, où se cache l'orgueil,  
M'a déjà coûté tant de larmes !  
Va ! la souffrance est un écueil  
Où viennent se briser ses armes.

Et toi, le tiendras-tu ce funeste serment ?  
L'avons-nous prononcé ?... je m'en souviens à peine ;  
Ce n'est pas nous ! Sais-tu qui fit notre tourment ?  
C'est l'orgueil : il sépare, il ressemble à la haine.  
Lequel aurait pu dire adieu sans quelques pleurs ?  
Hélas ! lorsque entraînés vers les mêmes rivages,  
Deux ruisseaux sont unis, forcent-ils les orages  
A diviser leurs flots parés des mêmes fleurs ?  
Si quelque main, contraire à leur pente chérie,  
Forçait l'un à couler vers un autre séjour,  
La plus faible moitié serait bientôt tarie,  
Et l'autre, en murmurant, sécherait à son tour.

---

Leurs limpides destins furent notre partage ;  
J'y revois nos amours comme au fond d'un miroir :  
Où sont tes yeux, ma vie?... ah ! quand je peux les voir,  
Ils m'en disent bien davantage !



## L'INDISCRET

DANS la paix triste et profonde  
Où me plongeait ce séjour,  
J'ignorais qu'au bruit du monde  
On peut oublier l'amour :  
Quelle est donc cette voix importune et cruelle  
Qui déjà me détrompe avec un ris moqueur ?  
Comme une flèche aiguë elle siffle autour d'elle,  
Et le dard qu'elle porte a déchiré mon cœur.

Au bord de ma tombe ignorée,  
Ciel ! par cette langue acérée,  
Faut-il qu'un nom trop cher puisse m'atteindre encor !  
Pour m'apprendre, nouvelle affreuse !  
Que j'étais seule malheureuse,  
Et qu'on m'oublie avant ma mort !

Du plus sincère amour quel châtement terrible !  
Je n'étais pas aimée !... ô confidence horrible !

Il a parlé longtemps. Mes yeux, gonflés de pleurs,  
 Se détournaient en vain de ses lèvres légères,  
 Dont le souffle éteignait mes erreurs les plus chères,  
 Et dont le rire affreux outrageait mes malheurs.  
 Lui n'a vu mon effroi ni ma pâleur extrême ;  
 L'indiscret n'a point d'âme, il ne devine rien,  
 Du bruit de sa parole il s'étourdit lui-même,  
 Il s'écoute, il s'admire, il se répond : « C'est bien ! »  
 Loin de moi... Mais sa voix ! elle me frappe encore ;  
 Son timbre me poursuit, et partout il m'attend :  
 Sait-il que je me meurs ? Sait-il que je l'abhorre ?  
 Il révèle un secret, il parle, il est content.

Ah ! j'aurais dû crier : « C'est moi... je l'aime... arrête !  
 Par ton Dieu, par ta mère et tes premiers amours,  
 Dis qu'il n'est point parjure ; oh ! dis-le ! je suis prête  
 A t'entendre, à tout croire, à t'écouter toujours. »  
 Mais non, il n'a pas vu ma main, faible et glacée,  
 Rassembler mes cheveux pour voiler mon affront ;  
 Il n'a pas vu la mort, par lui-même tracée,  
 Sous le bandeau de fleurs qui tremblaient sur mon front.  
 Aveugle ! il n'a pas vu se fermer et s'éteindre  
 Mon œil longtemps fermé !  
 Quand j'ai dit : « Se peut-il !... » ma voix n'a pu l'atteindre ;  
 Il n'a donc pas aimé ?

Fuis, dépositaire infidèle  
 Des secrets imprudents confiés à ta foi !  
 Va ! qui trompe une amante au moins a pitié d'elle ;  
 Tu trahis un méchant, mais il l'est moins que toi.  
 Sa pudeur, ses remords prenaient soin de ma vie ;  
 Lui-même il frémira du mal que tu me fais :  
 Il laissait l'espérance à mon âme asservie,  
 Il se taisait enfin ; et moi... que je le hais !

---

Pour tromper tant d'amour qu'il s'imposa de peine!  
Quelle humiliante pitié!  
Mais toi, toi qui pour lui m'inspires tant de haine,  
Ah! prends-en la moitié!  
Qu'elle attache à mes pleurs une longue puissance,  
Qu'elle effraie à ton nom l'imprudente innocence,  
Que ton cœur s'intimide à mes cris douloureux,  
Qu'il devienne sensible, et qu'il soit malheureux!...



## LA FÊTE

Pour la douzième fois, hier, sur ma demeure,  
Nuit lente ! tu passais sans jeter de pavots ;  
Sur mon cœur malheureux je sentais tomber l'heure,  
Et l'écho répétait l'heure avec mes sanglots.  
Je regardais, sans voir, une lampe inutile  
Dont les rayons brûlaient ma paupière immobile ;  
« Elle s'éteint », disais-je : hélas ! c'étaient mes pleurs,  
Qui d'un triste nuage entouraient ses lueurs.

Mais à travers mes pleurs et cette clarté sombre,  
J'ai vu paraître une ombre,  
Autrefois mon idole, aujourd'hui mon effroi :  
Cette ombre était la sienne, elle avançait vers moi.  
« Te voilà donc ! lui dis-je, on m'a désespérée :  
« Mon âme était si tendre ! elle s'est égarée.

« On t'a nommé trompeur, et je t'ai cru trompeur,  
« Tu ne les démens pas ! tu ris... Parle, j'ai peur.  
« Tous ont fui, tous vont voir je ne sais quelle fête ;  
« Moi je mourais... mais parle, et mon âme s'arrête. »

L'ombre alors me repousse et m'entraîne à la fois.  
Oubliant ma faiblesse et ma fièvre brûlante,  
Partout pour la saisir j'étends ma main tremblante :  
Tout est lui, tout m'appelle, et tout a pris sa voix.  
J'ai couru, j'ai suivi des sentiers que j'ignore ;  
Demi-nue, insensible au souffle de l'hiver,  
J'obéissais, mourante, à ce guide si cher :  
Il ne m'appelait plus, j'obéissais encore.  
La pluie à longs torrents inondait le chemin ;  
Le vent soufflait : « Demain ! n'attends pas à demain ! »  
Et je tombe à sa porte, et presque évanouie,  
Par l'éclat des flambeaux je m'arrête éblouie.  
Des danses, des parfums, des voix, des chants d'amour,  
Remplissaient ce séjour.

Au milieu de l'encens qui formait un nuage,  
J'ai vu d'un groupe heureux se balancer l'image ;  
La plus belle au plus tendre abandonnait sa main.  
C'était... l'ai-je rêvé ? c'était cet inhumain,  
Comblé de tous les dons que l'amour nous envoie,  
Plus qu'elle encor paré d'espérance et de joie !  
Un prestige cruel m'attachait sur le seuil.

Sous mon voile de deuil,  
J'ai murmuré comme eux le chant de l'hyménée ;  
Mais il était plus triste à mon âme étonnée  
Que le cri de l'oiseau qu'on entend soupirer,  
Quand, blessé, sur la rive il est près d'expirer.  
Dans l'ombre où m'enchainait ma douleur curieuse,  
Froide et silencieuse,



---

J'ai contemplé longtemps ma mort dans leur bonheur ;  
Mais les flambeaux éteints m'en ont caché l'horreur !

J'ai dormi, je m'éveille, et ma fièvre est calmée.  
Sommeil, affreux miroir !... Je reprends mon bandeau.  
Voici l'aurore enfin ! lentement ranimée,  
Je vais d'un jour encore essayer le fardeau.



## L'ISOLEMENT

QUOI ! ce n'est plus pour lui, ce n'est plus pour l'attendre,  
Que je vois arriver ces jours longs et brûlants ?  
Ce n'est plus son amour que je cherche à pas lents ?  
Ce n'est plus cette voix si puissante, si tendre,  
Qui m'implore dans l'ombre, ou que je crois entendre ?  
Ce n'est plus rien ? Où donc est tout ce que j'aimais ?  
Que le monde est désert ! N'y laissa-t-il personne ?  
Le temps s'arrête et dort ; jamais l'heure ne sonne.  
Toujours vivre, toujours ! On ne meurt donc jamais !  
Est-ce l'éternité qui pèse sur mon âme ?  
Interminable nuit, que tu couvres de flamme !  
Comme l'oiseau du soir qu'on n'entend plus gémir,  
Auprès des feux éteints que ne puis-je dormir !  
Car ce n'est plus pour lui qu'en silence éveillée,  
La muse qui me plaint, assise sur des fleurs,  
M'attire dans les bois, sous l'humide feuillée,  
Et répand sur mes vers des parfums et des pleurs.  
Il ne lit plus mes chants, il croit mon âme éteinte.  
Jamais son cœur guéri n'a soupçonné ma plainte ;

---

Il n'a pas deviné ce qu'il m'a fait souffrir.  
Qu'importe qu'il l'apprenne ! il ne peut me guérir.  
J'épargne à son orgueil la volupté cruelle  
De juger dans mes pleurs l'excès de mon amour.  
Que devrais-je à mes cris ? Sa frayeur ? son retour ?  
Sa pitié ?... C'est la mort que je veux avant elle !  
Tout est détruit : lui-même, il n'est plus le bonheur :  
Il brisa son image en déchirant mon cœur.  
Me rapporterait-il ma douce imprévoyance  
Et le prisme charmant de l'inexpérience ?  
L'amour en s'envolant ne me l'a pas rendu :  
Ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu.



## SOUVENIR

QUAND il pâlit un soir, et que sa voix tremblante  
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé ;  
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,  
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé ;  
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme  
    Qui ne s'éteint jamais,  
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme ;  
    Il n'aimait pas, j'aimais !



A MADemoiselle

## GEORGINA NAIRAC

Ah ! prends garde à l'amour, il menace ta vie ;  
Je l'ai vu dans les pleurs que tu verses pour moi.  
Prends garde, s'il est temps ! il erre autour de toi,  
Et c'est avec des pleurs aussi qu'il m'a suivie.  
Retourne vers ta mère et ne la quitte pas.  
Va, comme un faible oiseau que menace l'orage,  
Contre son sein paisible appuyer ton courage ;  
Portes-y ta jeunesse, enchaînes-y tes pas.  
Plus heureuse que nous, de son printemps calmée,  
Laisse-la te soustraire à de vaines douleurs.  
Va ! tu me béniras de t'avoir alarmée.  
Je fus confiante, et je meurs.  
Folle sécurité d'une âme qui s'ignore,  
C'est donc ainsi toujours que vous devez finir !  
Quand on n'a pas souffert on ne sait rien encore,  
On ne veut confier son cœur qu'à l'avenir.

Dans l'âge du danger je n'avais plus de mère :  
Déjà mon tendre guide, arrêté par la mort,  
N'entendait plus ma plainte amère ;  
Déjà ses yeux fermés n'éclairaient plus mon sort.

Retourne vers ta mère, et que ton innocence,  
Prudemment effrayée au tableau de mes jours,  
Joigne à mon souvenir, qu'il faut plaindre toujours.  
Une longue reconnaissance !

Mais tu n'as pas souffert ? Ta tranquille pitié,  
Dis-le moi, n'a donné ses pleurs qu'à l'amitié ?  
Non, tu n'as pas senti cette fièvre de l'âme,  
Ce frisson douloureux qui passe au fond du cœur ;  
L'air ne t'a pas semblé comme une molle flamme,  
Qui verse dans les sens la soif et la langueur ?  
Ce triste isolement, ce tendre ennui, ces larmes,  
Ce besoin de presser un cœur semblable au tien,  
D'une voix qui poursuit le fidèle entretien,  
Rien n'a comblé ta vie et de crainte et de charmes ?  
Cet objet souhaité, dans un jour imprévu,  
Ne t'a pas sur son sein réunie à toi-même ;  
Ce tendre objet qui trompe, et qu'il faut que l'on aime,  
Tu ne l'as jamais vu !...

Je l'ai vu plein d'amour, et l'amour m'a trompée ;  
Je ne croyais que lui, de lui seul occupée,  
J'ai perdu mon repos dans sa félicité ;  
Je l'ai voulu. Mon Dieu ! c'était sa volonté.

Il savait tant de mots pour me rendre sensible,  
Pour instruire mon âme ardente à la douleur !  
Lui seul a ce pouvoir, cet art, ce don flexible,  
Lui seul donne la vie ensemble et le malheur.  
Mais le malheur enfin détache de la vie :

Non, je ne veux plus de mon sort,  
 Je ne veux plus souffrir. Sais-tu ce que j'envie ?  
 Sais-tu ce qu'après lui j'ai souhaité ? la mort.  
 Son pied ne presse plus le seuil de ma demeure,  
 Et pour ne la plus voir il invente un chemin.  
 Sans lui rien demander, j'écoute passer l'heure ;  
 L'heure dit comme lui : « Ni ce soir, ni demain ! »  
 Mais je compte, j'attends que moins inexorable  
 Une heure, la dernière, à mes maux secourable,  
 Éteigne sur ma cendre un importun flambeau,  
 Et défende à l'amour de troubler mon tombeau.

Quand celui qui me fuit ne songeait qu'à me suivre,  
 Le cours de mes beaux ans fut près de se tarir :  
 Qu'il m'eût alors été doux de mourir  
 Pour l'amant dont les pleurs me suppliaient de vivre !  
 « Ne meurs pas, disait-il, ou je meurs avec toi ! »  
 Et mon âme, enchaînée à cette âme amoureuse,  
 N'osa quitter la terre et combler son effroi.  
 L'imprudent ! sous ses pleurs j'allais m'éteindre heureuse.  
 J'allais mourir aimée. Il m'a rendu des jours,  
 Pour m'apprendre, ô douleur ! qu'on n'aime pas toujours.

Une nouvelle voix à son oreille est douce ;  
 D'autres yeux qu'il entend désarment son courroux ;  
 Et ce n'est plus ma main qu'il presse ou qu'il repousse,  
 Alors qu'il est tendre ou jaloux.  
 Quoi ! ce n'est plus vers moi qu'il apporte sans crainte  
 Son espoir, son désir, son plus secret dessein :  
 Et s'il est malheureux, s'il exhale une plainte,  
 Ce n'est plus dans mon sein !

L'ai-je trahi ? Jamais. Il eut mon âme entière.  
 Hélas ! j'étais étreinte à lui comme le lierre.

---

Que pour m'en arracher il m'a fallu souffrir !  
Dans cet effort cruel je me sentis mourir.  
Il détournâ les yeux, il n'a pas vu mes larmes ;  
Mon reproche jamais n'éveilla ses alarmes ;  
Jamais de ses beaux jours je ne ternis un jour ;  
Il garda le bonheur ; moi, j'ai gardé l'amour.





## A MA SOEUR

QUE VEUX-tu ? je l'aimais. Lui seul savait me plaire :  
Ses traits, sa voix, ses vœux lui soumettaient mes vœux.  
Tendre comme l'amour, terrible en sa colère...  
(Plains-moi, connais-moi toute à mes derniers aveux)  
Je l'aimais ! j'adorais ce tourment de ma vie,  
Ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor,  
Il me faisait mourir, et je disais : « J'ai tort. »  
A douter de moi-même il m'avait asservie.  
Toi ! tu n'aurais pu voir ses pleurs sans me haïr,  
Sans pleurer avec lui tu n'aurais pu l'entendre.  
Oui, j'accusais mon cœur que tu connais si tendre,  
Oui, je disais : « J'ai tort », en me sentant mourir.  
Ainsi, l'humble roseau tourmenté par l'orage  
Sous un ciel menaçant incline son courage,  
Et se relève encor d'un souffle ranimé :  
Je retrouvais la vie en son regard calmé.  
Pas une plainte alors, de sa voix consolante  
N'osait troubler l'accent qui reprenait mon cœur ;  
Et comme lui soumise, et ravie et tremblante,

De cet orage éteint j'oubliais la rigueur.  
 Quel doux saisissement, Dieu ! quel muet délire,  
 Quand son front se cachait sur ce cœur éperdu,  
 Qu'il demandait pardon, qu'il m'était tout rendu,  
 Que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire !  
 Je n'avais pas souffert, il pleurait. Mais, ma sœur,  
 Je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes,  
 Ses torts où tant d'amour répandait tant de charmes :  
 Je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

Sa douceur, l'inflexible ! oh ! comme il m'a punie  
 De l'empire d'un jour,  
 Où périt mon bonheur, dont la paix fut bannie,  
 Et qu'irrité de craindre il détruit sans retour.  
 Sans retour ! le crois-tu ? Dis-moi que je m'égare ;  
 Dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare ;  
 Dis qu'il va revenir, qu'il revient... Trompe-moi,  
 Mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.  
 Va le lui demander, va l'implorer... Demeure :  
 L'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.  
 N'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure ?  
 N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel ?  
 Ne l'accuse jamais. Songe que je l'adore,  
 Puisque je vis encore :  
 Avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,  
 Ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.

Tout change, il a changé ; d'où vient que j'en murmure ?  
 Pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné ?  
 Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné !  
 Tout change, il a changé. C'est là sa seule injure ;  
 Et s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,  
 Ce n'est pas à l'amour à le lui reprocher.  
 Tes yeux seuls pleins de moi, s'il daigne un jour y lire,

Lui diront mes adieux que je n'osai lui dire.  
Ton nom comme un écho lui parlera de moi ;  
Qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste.  
Ah ! je l'en défendrais contre tous... contre toi,  
Du peu de force qui me reste.  
Imite mon silence ; un stérile remord  
Ne ralluma jamais une flamme épuisée ;  
En oubliant qu'il l'a causée,  
Dans son étonnement il pleurera ma mort.

Ma sœur, j'ai vu la mort à la triste lumière  
Qui passa tout à coup dans le fond de mon cœur,  
Un soir qu'il m'observait, roulant sous sa paupière  
Je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.  
Oh ! que l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige !  
L'épi touché du vent tremble moins sur sa tige ;  
L'oiseau devant l'éclair éprouve moins d'effroi :  
Je sentis qu'un malheur tournait autour de moi.  
Pour la première fois, dans sa cruelle adresse,  
Jouant avec mon cœur qu'il déchirait, hélas !  
Il parlait de bonheur sans parler de tendresse,  
Il parlait d'avenir, et ne me nommait pas !

Sa main, qui refusait comme lui de m'entendre,  
S'éloigna de ma main ;  
Ses yeux qui tant de fois me priaient de l'attendre,  
Ne disaient plus : Demain !  
Pâle, presque à genoux, suppliante, craintive,  
J'ai dit... Je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs ;  
Et ce morne silence où parlent les douleurs,  
Ce cri prêt d'entr'ouvrir le sein qui le captive,  
Tout en moi, tout parlait : il n'a pas entendu !  
C'en était fait, ma sœur. De mes larmes suivie,  
Je repris la raison sans reprendre la vie :

J'écoutai... De ses pas le bruit s'était perdu,  
J'étais seule. Un enfant qu'abandonne sa mère,  
Dont la voix s'est brisée en une plainte amère,  
Qui l'attend immobile, interdit, sans couleur,  
Trouve un aspect moins triste à son premier malheur !  
Un poids moins douloureux étouffe la pensée,  
    Dans son âme oppressée ;  
Un fantôme moins noir l'épouvante et l'atteint,  
Lorsqu'à ses yeux en pleurs l'espoir... le jour s'éteint.

. . . . .

Qui fait fuir dans son nid cet oiseau palpitant ?  
De ma dernière nuit c'est l'ombre avant-courrière :  
Vois comme, en s'élevant de la noire bruyère,  
Aux fleurs de ma fenêtre elle monte et s'étend :  
Embrasse-moi, ma sœur, car son aile invisible  
M'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible.  
Ce rayon qui s'enfuit, non, ce n'est plus le jour,  
Ce n'est plus le malheur, non, ce n'est plus l'amour ;  
C'est ma dernière nuit. Déjà froide comme elle,  
Ma mémoire n'est plus qu'un miroir infidèle.  
Oui, tout change, ma sœur, tout s'efface, et je sens  
Que la paix ou la mort a coulé dans mes sens.



## A MA SŒUR

QU'AI-JE appris ! le sais-tu ? sa vie est menacée,  
On tremble pour ses jours.  
J'ai couru... Je suis faible... et ma langue glacée  
Peut à peine... Ma sœur, je l'aime donc toujours !  
Quel aveu, quel effroi, quelle triste lumière !  
Eh quoi ! ce n'est pas moi qui mourrai la première,  
Moi qu'il abandonna, moi qu'il a pu trahir,  
Moi qui fus malheureuse au point de le haïr,  
Qui l'essayai du moins ! c'est moi qui vis encore !  
Et j'apprends qu'il se meurt, j'apprends que je l'adore ;  
Le voile se déchire en ces moments affreux :  
Comment ne plus l'aimer quand il n'est plus heureux !

Viens, ma sœur... De ses torts tu m'as crue incapable,  
Et moi, je ne sais plus qui des deux fut coupable :  
C'est moi, mon Dieu ! c'est moi, si vous devez punir.  
Oubliez le passé, je prends son avenir :  
Dans la tombe qui s'ouvre, ah ! laissez-moi l'attendre !

Qu'il m'y retrouve un jour calmée et toujours tendre ;  
Que ma main le rassure en le guidant vers vous ;  
Que je lui dise : « Viens ! plus d'absence entre nous ;  
« Viens ! j'expié pour toi ton infidèle flamme. »  
Il me reconnaîtra. Saisi d'un doux remords,  
Il ne verra plus que mon âme,  
Il me trouvera belle alors.

Dieu ! couvrez-le des fleurs qu'en silence il cultive !  
Le monde est beau pour lui, l'amour l'attend... qu'il vive !  
Donnez-lui tous les biens qui me furent promis ;  
Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis ;  
Qu'ils marchent tous ensemble, et qu'il les guide encore  
Vers ces lauriers lointains que le bel âge adore !...  
Qu'il vive enfin... (Cruel, juge si je t'aimais !)  
Qu'il vive pour une autre et m'oublie à jamais !

Dis ! crois-tu que le ciel m'exauce et lui pardonne,  
Ma sœur, ou que le ciel comme lui m'abandonne ?  
Qu'il rejette ma vie en le privant du jour,  
Et punisse la haine où se cachait l'amour ?...  
Tu fais bien d'écouter sans répondre à mes plaintes,  
J'aime mieux ta pâleur et tes muettes craintes,  
Ta tristesse m'aide à souffrir :  
Peux-tu me consoler, ma sœur ? il va mourir !  
Priez pour lui, moi je succombe.  
La porte s'ouvre... elle retombe,  
Ah !... que ce bruit sourd m'a fait peur !  
On dirait que la mort a passé sur mon cœur.

Voyez-vous ses amis ? leur silence est horrible !  
Allons au-devant d'eux, parlez, demandez-leur...  
Non ! la force me manque et je crains le malheur ;

Hélas ! si vous saviez, que son poids est terrible !  
Que nous répondraient-ils ?... mais ils sont déjà loin.  
De m'arracher le cœur nul ne prendra le soin :  
J'ignorerai son sort, on m'y croit étrangère ;  
Et près de sa demeure, et si triste, et si chère,  
Personne, excepté vous, n'aurait guidé mes pas :  
Quand j'expire à sa porte, on ne m'y connaît pas.

Laissez-moi seule, allez, retournez la première.  
Voyez ! le ciel se couvre, et le jour va finir ;  
Voyez sous ces rideaux trembler une lumière ;  
C'est là peut-être... et moi, que vais-je devenir !  
On ferme lentement ; il semble que l'on pleure :  
    Oh ! que je voudrais voir !  
Écoutez cette cloche, écoutez... Non ! c'est l'heure,  
Enfin, c'est la prière, et c'est encor l'espoir !  
Priez pour lui, priez ! laissez... quittez l'envie  
De rappeler le temps où j'ai cru le haïr :  
Ma sœur, obtiens des cieus qu'ils lui rendent la vie ;  
Après, tu me diras qu'il faut encor le fuir.



## POINT D'ADIEU

**V**OUS, dont l'austérité condamne la tendresse,  
Vous, dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse,  
Qui n'offrez à l'amour que des yeux en courroux,  
Pardonnez-moi mes vers, ils ne sont pas pour vous.

Toi, dont l'âme, à la fois aimante et malheureuse,  
D'une âme qui t'entende appelle l'entretien,  
Si je puis rencontrer ta paupière rêveuse,  
Devine mon secret, devine... c'est le tien.

Presse alors sur ton cœur ces écrits pleins de larmes.  
Dis-toi : « Qu'elle a souffert, que je la plains, quel sort ! »  
Mais d'un bien que j'attends si je goûte les charmes,  
Dis-toi : « Qu'elle est heureuse ! elle est calme, elle dort. »



---

Si je m'éveille, écoute! une voix consolante  
Suivra, sans les troubler, tes pas silencieux,  
Et portera ces mots à ta douleur brûlante:  
« Viens! ne crains pas la mort, on aime dans les cieux! »



## ALBERTINE

QUE j'aimais à te voir, à t'attendre, Albertine !  
A te deviner, seule, en écoutant tes pas ;  
Oh ! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine !  
Quand je vivrais toujours, je ne l'oublierais pas.  
Comme, après un temps triste, une étoile imprévue  
    Jette sa lueur dans les cieus,  
Mon chagrin ! (j'en mourais !) semblait fuir à ta vue,  
Et mes yeux consolés ne quittaient plus tes yeux.  
Tu chantais comme au temps où, petite et joyeuse,  
    Et sensible et rieuse,  
Tu caressais ta mère et m'entraînais aux champs,  
Pour chercher des oiseaux, pour imiter leurs chants,  
Oui, tu me rappelais ton enfance ingénue,  
Cette grâce étrangère et du monde inconnue,  
Cette candeur, soumise à qui peut la trahir,  
Qui s'étonne, qui tremble, et pleure sans haïr.

D'où venais-tu, ma chère ! On t'aurait crue heureuse ;  
Le sourire toujours surmonta tes douleurs :  
Quand ton sein se brisa dans une lutte affreuse,  
On ignorait encor qu'il était plein de pleurs.

Albertine, Albertine ! ô ma douce compagne !  
Tes pas avant les miens se sont donc arrêtés !  
Tes cris qui m'appelaient, par l'écho répétés,  
Ne m'attireront plus à travers la campagne !  
Oh ! que c'est mourir jeune ! Un jour, ta faible voix  
(Elle devenait faible, et j'en étais troublée),  
Ta voix me dit : « Bientôt, pour la première fois,  
« Je ne guiderai plus ta course désolée :  
« Tu viendras seule alors à notre rendez-vous,  
« Sous le saule qui pleure au tombeau de mon frère,  
« Et de même, et bientôt, tu pleureras sur nous.  
« Pour moi, près de Julien, il reste assez de terre :  
« J'y songe tous les jours ; on est bien dans la mort.  
« Va ! le sommeil est doux quand il est sans remord. »  
Et ta main, du repos marquant l'étroit espace,  
Y jeta quelques fleurs pour y garder ta place.

Est-il vrai qu'on est mieux dans la mort ? Es-tu bien ?  
Mais quoi ! je parle seule ; elle ne répond rien !

Et quand je retournai les fleurs étaient flétries,  
Et déjà d'autres fleurs, que nous avions nourries,  
Penchaient leur tête autour de son tombeau ;  
Des papillons planaient gaîment sur elle,  
Dans les rameaux couvait la tourterelle,  
Et pour d'autres que moi le printemps était beau !

Eh quoi ! rien ne semblait manquer à la nature !  
De rustiques enfants couraient dans la verdure

De l'enclos dont l'aspect me faisait tressaillir :  
Enfants, ils n'y voyaient que des fleurs à cueillir.

Et moi, quand dans la tombe on me fera descendre,  
Des papillons légers voleront-ils sur moi ?  
Les oiseaux viendront-ils y chanter sans effroi ?  
Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre ?...  
Seule au monde aujourd'hui, j'achève mon chemin.  
Quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'alarmes,  
Tendre, tu ne viens plus le presser sous ta main,  
Tu n'y viens plus verser de l'espoir ou des larmes.  
Personne, quand je suis assise tristement,  
Ne vient tout près, tout bas, m'appeler son amie ;  
Ta seule ombre, épiant ma douleur endormie,  
Vient me consoler un moment.

Si je trouve, en suivant quelque route isolée,  
Un jeune arbre tombé sous ses premières fleurs,  
Je regarde en pitié sa tête échevelée :  
Ce qui souffre, c'est toi qui m'arraches des pleurs.

Ainsi, toujours aimante et déçue, ou trahie,  
Mes plus doux sentiments se fanent tour à tour ;  
Et l'amitié coûte à ma vie  
Autant de larmes que l'amour.

Mais je veux te pleurer, toi ! mais je veux entendre  
Ta voix, la seule voix qui me fut toujours tendre,  
La seule qui n'a pu me reprocher mon sort,  
Qui ne trouva jamais d'accents, que pour me plaindre,  
Qui voulait m'adoucir et ma vie et ta mort,  
Et me parlait du ciel sans m'apprendre à le craindre ;  
Qui m'a dit, presque éteinte au dernier entretien :  
« Adieu ! je vais dormir du sommeil de Julien. »

---

Oui, tu dors ! et l'enfant dont tu fus tant aimée,  
Et le pauvre, interdit à ta porte fermée,  
Tout s'arrêta pensif, tout pleura sur le seuil,  
Tout s'éloigna muet et partagea mon deuil.  
Et l'on m'a demandé si de mon Albertine  
Le rapide destin fut un moment heureux...  
Hélas ! au souvenir de ta voix argentine,  
J'ai puisé ce chant douloureux.

Humble fille de la nature,  
Elle aimait la fleur sans culture,  
Qui naît et meurt au fond des bois ;  
Son âme, brûlante et craintive,  
Aimait l'eau mobile et plaintive,  
Qui répond aux plaintives voix ;  
Comme l'impatient abeille  
Quitte une rose moins vermeille,  
Emportant dans les airs son parfum précieux,  
Cette jeune Albertine, en silence éveillée,  
Quittant avant le soir sa couronne effeuillée,  
Vient de s'en retourner aux cieux.



## LA GUIRLANDE

DE ROSE-MARIE

**T**E souvient-il, ma sœur, du rempart solitaire  
Où nous cherchions, enfants, de l'ombrage et des fleurs ?  
Et de cette autre enfant qui passait sur la terre,  
Pour sourire à nos jeux, pour y charmer nos pleurs ?  
Son dixième printemps la couronnait de roses :  
Marie était son nom, Rose y fut ajouté.  
Pourquoi ces tendres fleurs, dans leur avril écloses,  
Tombent-elles souvent sans atteindre l'été ?

Tu sais, ma sœur, tu sais qu'elle était belle !  
Tous les enfants cherchaient à l'embrasser.  
Quand son regard venait nous caresser,  
Pour la voir plus longtemps nous courions après elle.  
Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas ;  
Sa fuite dans nos bras n'avait plus de passage ;  
Elle disait : « Cessez ! J'aimerai la plus sage. »  
Et nous rompions sa chaîne, et nous parlions plus bas.

Bientôt elle eut douze ans. J'étais plus jeune encore,  
Quand le malheur entra dans notre humble maison.  
J'allai lui dire adieu : sa voix frêle et sonore  
Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.  
Elle avait dit : « Déjà ! » Sa surprise timide  
A ce déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser.  
Hélas ! elle pleurait, sa joue était humide ;  
Et je pleurai longtemps sans vouloir m'apaiser.

C'est que l'exil est triste ; il fait rêver l'enfance.  
Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel ;  
Il erre sans asile, il pleure sans défense,  
Comme un oiseau perdu loin du nid paternel ;  
Son ramage se change en plaintes douloureuses ;  
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir,  
Et même, en retournant sur des routes heureuses,  
S'il veut chanter, longtemps il semble encor gémir.  
A ses regrets en vain la patrie est rendue,  
L'orage a dispersé la couvée éperdue ;  
Ses frères sont partis ; le nid vide est tombé ;  
En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé.

Mais je reviens, je vole, et je cherche Marie.  
Je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs ;  
Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie  
Comme autrefois, sans doute, y sème leurs couleurs.  
Je l'appelle ; j'attends... Sa chambre est entr'ouverte...  
Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte !  
Joyeuse, je palpite et j'écoute un moment ;  
Sa mère sur le seuil arrive lentement :  
Oh ! comme elle a vieilli ! Que deux ans l'ont courbée !  
La vieillesse, vois-tu ! traîne tant de regrets !  
Elle relève enfin sa paupière absorbée,  
Me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.

« Où donc, lui dis-je, est Rose ? où donc est votre fille ?  
 A-t-elle aussi quitté sa maison, sa famille ? »  
 Elle s'est tue encore, et, se cachant les yeux,  
 D'une main défaillante elle a montré les cieux.  
 A ses gémissements ma voix n'a pu répondre ;  
     Le jardin me parut en deuil ;  
     Je sentis mon âme se fondre  
 Et mes genoux trembler en repassant le seuil.

J'allais... Je demandais... Ta sœur, presque étrangère,  
 Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau :  
 Hélas ! les pieds joyeux évitent la fougère  
     Qui croît à l'entour d'un tombeau.  
 La mort et le malheur épouvantent la vue :  
     On passe en courant devant eux.  
 Que devient l'infortune à la fuite imprévue  
     D'un ami distrait ou honteux ?  
 Parmi tous les témoins de ma première aurore,  
 Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore,  
 Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin ;  
 Mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.  
 Les jeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive ;  
 Et celle qui pleura de nos premiers adieux,  
 Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,  
     Ne vint pas essayer mes yeux !

J'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure ;  
 Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.  
 Oh ! ma sœur ! à douze ans se peut-il que l'on meure !  
 Quoi ! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous !  
 L'herbe seule a voilé cette vierge endormie :  
     Elle aimait les fleurs autrefois !  
 Tout est triste au tombeau de notre jeune amie ;  
 Son chapelet d'ivoire en orne seul la croix.



---

Comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière,  
Pour l'entourer de notre amour,  
On verra, par mes soins, quelques feuilles de lierre  
De son étroit asile embrasser le contour.



## LA FLEUR DU SOL NATAL \*

A MONSIEUR DUTHILLŒUL

O fleur du sol natal ! ô verdure sauvage !  
Par quelle main cachée arrives-tu vers moi ?  
O mon pays ! quelle âme aimante, à ton rivage,  
A compris qu'une fleur me parlerait de toi ?

\* Je dois à cet ingénieux présent d'un compatriote une surprise dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. A deux cents lieues de mon pays, je reçus un panier de fleurs cueillies aux environs de Douai. Ceux qui n'ont pas vu leur pays depuis l'enfance jugeront de l'impression que firent sur moi ces fleurs sauvages, traversant une longue route, soigneusement cachées dans une mousse fraîche qu'elles avaient embaumée.

Quel charme m'environne, et quel Dieu rompt ma chaîne ?  
La vie est libre encor... je lui pardonne tout !  
Sol natal ! sol natal ! dans ta suave haleine,  
Dans tes parfums, la vie a comme un autre goût.  
Voilà le souvenir au pénétrant silence ;  
Sans philtre, sans breuvage, il endort la douleur :  
Sur mes jours fatigués son aile se balance ;  
C'est une halte du malheur.

Le voilà ce beau lac dont l'eau n'est point amère ;  
Ma nacelle dormeuse y flotte seule en paix !  
Le voilà le doux chaume où m'enfanta ma mère,  
Où, cachée au malheur, je ne pleurai jamais !  
Cette jeune Albertine, à nos foyers restée,  
Ce lilas embaumé que je croyais perdu,  
O fleur, sauvage fleur de ma rive enchantée,  
Transfuge de nos bois, tu m'as donc tout rendu !



## A MES ENFANTS

OUI, nous allons encore essayer un voyage.  
Avril est né d'hier, il vole au fond des bois.  
Doux avril! On entend partout sa jeune voix,  
Partout ses doigts légers déroulent le feuillage.  
La nature s'habille; il faut prendre l'essor.  
A l'ombre de ma vie, abritez votre sort,  
Innocents pèlerins, suivez ma destinée.  
Dans la vôtre, que Dieu rende plus fortunée,  
Allez cueillir des jours libres et triomphants;  
Moi, je bénis les miens : vous êtes mes enfants!  
Le mortel le plus humble est fier de son ouvrage.  
Combien ce tendre orgueil m'a donné de courage!  
Oh! que de fois, sensible et vaine tour à tour,  
J'ai pensé qu'une reine envierait ma fortune!  
Et je plaignais la reine en sa gloire importune :  
Elle est à plaindre; elle a d'autres soins que l'amour...

Moi, par le monde errante, et partout étrangère,  
A vos berceaux de mousse à la hâte formés,  
Seule, ardente à veiller mes amours tant aimés,  
J'ai trouvé l'heure agile et ma tâche légère.  
Et vous, enveloppés de pavots frais et purs,  
Vous laissez votre vie à ma garde attentive :  
    Vos doux jeux me rendent captive ;  
    Vos rêves ne sont pas moins sûrs.  
Confiants, vous dansez quand votre mère chante ;  
Son baiser vous délasse et vous mène au sommeil,  
Sans prévoir que souvent la voix qui vous enchante  
Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil.  
Ignorez-le toujours ! toujours, s'il est possible,  
Puisse dans mes regards votre sécurité :  
Ils vous adouciron t la triste vérité  
    Qui déchire le plus sensible !

Quand j'emportai vos jours loin d'un ciel sans chaleur,  
Je vous couvais encore, ô ma jeune famille !  
    Et je sentais naître ma fille  
Dans mon sein tout blessé des flèches du malheur.  
Vous partagiez déjà notre errant esclavage,  
Dociles émigrés ! Faibles, tremblants et doux,  
    À peine éclos sur le rivage,  
Vos mobiles destins s'envolaient avec nous.  
Que ne peut-on fixer votre trace légère,  
Votre audace riante, à la crainte étrangère !  
Age heureux ! courts instants des naïves erreurs !  
Inhabile aux soupçons, aux jalouses fureurs,  
Moi seule, en vous berçant d'amour, de mélodie,  
Je vous inoculai ma douce maladie.  
Déjà vous bégayez d'imparfaites chansons,  
Et vos voix et vos cœurs vibrent de mes leçons.  
De ce peu que je sais je vous instruis moi-même ;

Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime ;  
Je vous aide à chercher les mots les plus touchants,  
Pour charmer votre père attendri de vos chants.  
Je vous dis : « Aimez Dieu, car lui seul nous protège,  
Lui seul vous aime, enfants, comme si les grandeurs  
A vos fronts ingénus attachaient leurs splendeurs.  
Il prête sa lumière à notre humble cortège,  
Et, pour nous soutenir sur les bords du chemin,  
Devant nous il étend son invisible main. »

Doux échos de mon âme, écoutez votre mère :  
Un jour vous serez seuls, par la sentence amère  
Qui sépare de force entre eux les voyageurs ;  
Ne craignez pas pour moi d'anathèmes vengeurs ;  
Relisez ces tableaux d'une innocente vie :  
Purs et vrais comme vous, ils désarmaient l'envie.  
Alors devant Dieu seul mettez-vous à genoux,  
Enfants ! priez pour moi : j'ai tant prié pour vous !  
Sur la route plus triste errez du moins ensemble !  
Contemplez ce nuage. Hélas ! il nous ressemble,  
Il va vite. En courant, levez parfois les yeux :  
N'ayez peur, mes amis, je serai dans les cieux.

Vous comprendrez alors ces vœux mélancoliques  
Où mon âme, n'osant tout haut se révéler  
    Dans ses alarmes prophétiques,  
    Vous plaignait sans vous en parler.  
Car l'imprévoyante colombe,  
Qui librement passait dans l'air,  
Au trait parti comme l'éclair  
    Tressaille, tourne, expire, tombe  
    Aux pieds du tranquille chasseur ;  
Et nul ange, ici-bas, n'a vengé sa douceur !

Je frissonne. Ma fille! ô soudaines alarmes!  
 Ainsi, qui lit trop loin ne voit plus que des larmes.  
 Dieu! pardonnez-les moi. Le temps doit m'en punir.  
 Quelle mère en secret ne vit dans l'avenir?  
 Quelle mère n'a vu la saison des orages  
 Sur ses enfants chéris balancer leurs nuages?  
 Les pleurs silencieux attendent les plus doux;  
 Ils souffrent sans le dire, ils meurent à genoux.  
 Mais quoi! les plus hardis seront-ils moins à plaindre?  
 Que de pièges là-bas, et que d'écueils à craindre!  
 Que de monde autour d'eux dans ces lointains sentiers  
 Où leurs pas et leurs vœux se livrent tout entiers!  
 Cédez, faibles roseaux, ployez sous la tempête,  
 Aux souffles incléments dérobez votre tête!  
 Cœurs d'anges, dont le ciel a semé les penchants,  
 C'est donc aussi pour vous que je crains les méchants!  
 Quoi! l'amour malheureux? Quoi! l'amitié trahie?  
 L'abandon?... Non! je rêve et je suis éblouie;  
 Non! ce rayon divin, qui brille en leurs regards,  
 Ne les appelle pas à de tristes hasards;  
 Non! l'azur de tes yeux, ô ma belle Hyacinthe\*,  
 Ne se voilera pas sous d'austères douleurs!...  
 Mais dans tes jeunes mains tu m'apportes des fleurs:  
 Va! l'augure est heureux: tu n'as pas une absinthe!

Il faut partir. Ce toit qu'il fut doux d'habiter,  
 Qui nous couvrit l'hiver, il faut donc le quitter!  
 Toujours quelque lien se rompra dans l'absence!  
 Je suis comme le lierre arraché malgré lui:  
     J'aimai si longtemps la présence  
     De ce que je quitte aujourd'hui!

\* Le vrai nom de sa fille aînée qu'on avait toujours appelée Ondine, de son nom d'enfant.

Quoi! toujours effleurer des rives orageuses?  
Quoi! poursuivre sans cesse un fuyant horizon?  
Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses  
Laissant à chaque haie un peu de leur toison?  
Oh! que de fils brisés dans ma trame affaiblie!  
Que d'adieux recélés dans le fond de mon cœur!  
Déjà, je sais déjà comment fuit le bonheur;  
    Je ne sais pas comme on l'oublie!  
Mon âme libre encor s'élançe en d'autres lieux,  
    D'où me sépare une absence éternelle;  
Comme l'oiseau blessé, qui n'étend plus qu'une aile  
    Pour traverser les cieux!

Mais en rendant mes jours à ma troublante étoile,  
Soit qu'un dur aquilon fasse frémir ma voile,  
Soit que d'un ciel brûlant me consume l'ardeur,  
J'aimerai des vallons la fraîche profondeur;  
Ma pensée en soupire, et le saule, et l'yeuse,  
Et, près du clair ruisseau, la paisible fileuse,  
Le bois qui la vit naître et la verra mourir,  
Me rendront des tableaux qu'il m'est doux de nourrir.  
Aux coteaux de Lormont\* j'avais légué ma cendre:  
Lormont n'a pas voulu d'un fardeau si léger;  
Son ombre est 'dédaigneuse au malheur étranger.  
Dans la barque incertaine, il faut donc redescendre.  
Venez, chers alcyons, pressez-vous sur mon cœur;  
Jetez un tendre adieu vers la rive sonore:  
Je le sens, quelque vœu nous y rappelle encore,  
Quelque regard nous suit, plein d'un trouble rêveur.  
Adieu!... Ma voix s'altère et tremble dans mes larmes.  
Enfants! jetez vos voix sur l'aile des zéphyr;

\* Les coteaux de Lormont dominent le port de Bordeaux.



Dites que j'ai pleuré, dites que mes soupirs  
Retourneront souvent à ces bords pleins de charmes.  
Là, de quatre printemps j'ai respiré les fleurs.  
Ainsi, partout des biens ! ainsi, partout des pleurs !



## LE BERCEAU D'HÉLÈNE

QU'A-T-ON fait du bocage où rêva mon enfance ?  
Oh ! je le vois toujours ! J'y voudrais être encor !  
Au milieu des parfums, j'y dormais sans défense,  
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.  
Peut-être qu'à cette heure il colore les roses,  
Et que son doux reflet tremble dans le ruisseau.  
Viens couler à mes pieds, clair ruisseau qui l'arroses ;  
Sous tes flots transparents, montre-moi le berceau ;  
Viens, j'attends ta fraîcheur, j'appelle ton murmure ;  
J'écoute, réponds-moi !  
Sur tes bords, où les fleurs se fanent sans culture,  
Les fleurs ont besoin d'eau, mon cœur sèche sans toi.  
Viens, viens me rappeler, dans ta course limpide,  
Mes jeux, mes premiers jeux si chers, si décevants,  
Des compagnes d'Hélène un souvenir rapide,  
Et leurs rires lointains, faibles jouets des vents.

Si tu veux caresser mon oreille attentive,  
N'as-tu pas quelquefois, en poursuivant ton cours,  
Lorsqu'elles vont s'asseoir et causer sur ta rive,  
N'as-tu pas entendu mon nom dans leurs discours?

Sur les roses peut-être une abeille s'élançait :  
Je voudrais être abeille et mourir dans les fleurs,  
Ou le petit oiseau dont le nid s'y balance !  
Il chante, elle est heureuse, et j'ai connu les pleurs.  
Je ne pleurais jamais sous sa voûte embaumée ;  
Une jeune Espérance y dansait sur mes pas :  
Elle venait du ciel, dont l'enfance est aimée ;  
Je dansais avec elle. Oh ! je ne pleurais pas !  
Elle m'avait donné son prisme, son fragile !  
J'ai regardé la vie à travers ses couleurs.  
Que la vie était belle ! et, dans son vol agile,  
Que ma jeune Espérance y répandait de fleurs !  
Qu'il était beau l'ombrage où j'entendais les Muses  
Me révéler tout bas leurs promesses confuses !  
Où j'osais leur répondre, et, de ma faible voix,  
Bégayer le serment de suivre un jour leurs lois !  
D'un souvenir si doux l'erreur évanouie  
Laisse au fond de mon âme un long étonnement ;  
C'est une belle aurore à peine épanouie  
Qui meurt dans un nuage, et je dis tristement :

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance ?  
Oh ! j'en parle toujours ! J'y voudrais être encor !  
Au milieu des parfums, j'y dormais sans défense,  
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

Mais au fond du tableau, cherchant des yeux sa proie,  
J'ai vu... je vois encor s'avancer le Malheur.

Il errait comme une ombre, il attristait ma joie  
    Sous les traits d'un vieux oiseleur ;  
Et le vieux oiseleur, patiemment avide,  
Aux pièges, avant l'aube, attendait les oiseaux ;  
Et le soir il comptait, avec un ris perfide,  
Ses petits prisonniers tremblants sous les réseaux.  
    Est-il toujours bien cruel, bien barbare,  
Bien sourd à la prière ? Et, dans sa main avare,  
    Plutôt que de l'ouvrir,  
Presse-t-il sa victime à la faire mourir ?  
Ah ! du moins, comme alors, puisse une jeune fille  
Courir, en frappant l'air d'une tendre clameur,  
Renvoyer dans les cieux la chantante famille,  
Et tromper le méchant qui faisait le dormeur !  
Dieu ! quand on le trompait, quelle était sa colère !  
Il fallait fuir : des pleurs ne lui suffisaient pas ;  
Ou, d'une pitié feinte exigeant le salaire,  
Il pardonnait tout haut, il maudissait tout bas.  
Au pied d'un vieux rempart, une antique chaumière  
    Lui servait de réduit ;  
Il allait s'y cacher tout seul et sans lumière,  
    Comme l'oiseau de nuit.  
Un soir, en traversant l'église abandonnée,  
Sa voix nomma la Mort. Que sa voix me fit peur !  
Je m'envolai tremblante au seuil où j'étais née,  
Et j'entendis l'écho rire avec le trompeur.  
« Dis ! qu'est-ce que la Mort ? » demandai-je à ma mère.  
« — C'est un vieux oiseleur qui menace toujours.  
Tout tombe dans ses rets, ma fille, et les beaux jours  
S'éteignent sous ses doigts comme un souffle éphémère. »

Je demeurai pensive et triste sur son sein.  
Depuis, j'allai m'asseoir aux tombes délaissées :

Leur tranquille silence éveillait mes pensées ;  
Y cueillir une fleur me semblait un larcin.  
L'aquilon m'effrayait de ses soupirs funèbres.  
La voix, toujours la voix, m'annonçait le Malheur ;  
Et quand je l'entendais passer dans les ténèbres,  
Je disais : « C'est la Mort, ou le vieux oiseleur. »

Mais tout change : l'autan fait place aux vents propices,  
La nuit fait place au jour,  
La verdure, au printemps, couvre les précipices,  
Et l'hirondelle heureuse y chante son retour.  
Je revis le berceau, le soleil et les roses.  
Ruisseau, tu m'appelais, je m'élançai vers toi.  
Je t'appelle à mon tour, clair ruisseau qui l'arroses ;  
J'écoute, réponds-moi !

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance ?  
Oh ! je le vois toujours ! J'y voudrais être encor !  
Au milieu des parfums, j'y dormais sans défense,  
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.



## LES DEUX AMITIÉS

A MON AMIE ALBERTINE GANTIER

**I**L est deux Amitiés comme il est deux Amours.  
L'une ressemble à l'imprudence ;  
Faites pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,  
C'est une enfant qui rit toujours.  
Bruyante, naïve, légère,  
Elle éclate en transports joyeux.  
Aux préjugés du monde indocile, étrangère,  
Elle confond les rangs et folâtre avec eux.  
L'instinct du cœur est sa science,  
Et son guide est la confiance.  
L'enfance ne sait point haïr ;  
Elle ignore qu'on peut trahir.  
Si l'ennui dans ses yeux (on l'éprouve à tout âge)  
Fait rouler quelques pleurs,  
L'Amitié les arrête, et couvre ce nuage  
D'un nuage de fleurs.

On la voit s'élançer près de l'enfant qu'elle aime,  
Caresser la douleur sans la comprendre encor,  
Lui jeter des bouquets moins riants qu'elle-même,  
L'obliger à la fuite et reprendre l'essor.

C'est elle, ô ma première amie !  
Dont la chaîne s'étend pour nous unir toujours.  
Elle embellit par toi l'aurore de ma vie ;  
Elle en doit embellir encor les derniers jours.  
Oh ! que son empire est aimable !  
Qu'il répand un charme ineffable  
Sur la jeunesse et l'avenir !  
Ce doux reflet du souvenir,  
Ce rêve pur de notre enfance  
En a prolongé l'innocence ;  
L'Amour, le temps, l'absence, le malheur,  
Semblent le respecter dans le fond de mon cœur.  
Il traverse avec nous la saison des orages,  
Comme un rayon du ciel qui nous guide et nous luit ;  
C'est, ma chère, un jour sans nuages  
Qui prépare une douce nuit.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,  
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère ;  
Elle observe en silence et craint de s'avancer ;  
Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser.  
Choisissant la raison pour conseil et pour guide,  
Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :  
Son abord est craintif, son regard est timide ;  
Elle attend, et ne prévient pas.



## LE BAL DES CHAMPS

OU

## LA CONVALESCENCE

UN bruit de fête agitait mes compagnes ;  
Sous leurs plus frais atours, je les vis accourir ;  
Elles criaient : « Viens, le bal va s'ouvrir ;  
Viens, nous allons au bal, et tu nous accompagnes. »  
« Quoi ! dans les champs ? Quoi ! dans ce beau jardin,  
Plus beau, plus vert, plus bruyant à cette heure,  
Si gai le soir, si triste le matin ?  
Car le matin, je sais que l'on y pleure !  
Quoi ! vous voulez que je suive vos pas,  
Si faible encore ? Oh ! je ne danse pas !  
Non, dis-je, non. » Mais elles m'entourèrent ;  
De fleurs, de nœuds en riant me parèrent ;  
Et, rendue en espoir à l'air pur des vallons,  
Riante aussi, je répondis : « Allons ! »



Oui, cette fête avait pour moi des charmes ;  
 Oui, j'appelais des champs les suaves couleurs ;  
 Car le zéphyr errant parmi les fleurs  
 Est salubre aux yeux où se cachent des larmes.  
 Mais je dis mal, non, je ne pleurais plus ;  
 J'étais de mille maux, de mille biens perdus,  
 Trop lentement mais à jamais guérie.  
 Hélas ! on meurt longtemps lorsque l'on fut trahie !  
 Je renaissais, j'osais vivre pour moi,  
 Pour l'amitié de ces beautés aimantes ;  
 A me parer j'aidais leurs mains charmantes ;  
 J'étais mieux. Oui, ma sœur, je le voyais en toi.  
 Dans tes regards émus qu'il m'était doux de lire,  
 Quand tu revis des fleurs couronner mes cheveux !  
 Tes tristes souvenirs, ton vague espoir, tes vœux,  
 Ma sœur, je voyais tout à travers ton sourire !  
 « Regardez-la, disais-tu, qu'elle est bien !  
 Que manque-t-il à son teint ? Quelques roses ;  
 Et le grand air, le bruit, qui sait ? un rien  
 Peut tout à coup les y répandre écloses. »  
 Je t'écoutais, je ne sais quel pouvoir  
 M'aidait à fuir ma retraite profonde ;  
 Je devançais l'instant qui me rendait au monde,  
 A ce monde entrevu que je voulais revoir.

Et l'heure frappe, et par elle entraînées,  
 Nous avançons deux à deux enchaînées.  
 D'harmonieux échos promènent dans les airs  
 L'enchantement des nocturnes concerts ;  
 Le jour fuyait, mais mille autres lumières  
 Sur mes yeux éblouis font baisser mes paupières.  
 Il me semblait, — Oh ! quel doux sentiment !  
 Ciel ! pardonnez à l'orgueil d'un moment ! —

Il me semblait, dans ma reconnaissance,  
Que tout daignait sourire à ma convalescence.  
Les yeux fermés, j'accueillis cette erreur ;  
Tout caressait mon innocente ivresse ;  
Autour de moi, je sentais le bonheur,  
Et le bonheur ressemble à la tendresse.

Mais on nous suit... mais j'entends une voix,  
Que, dans mon cœur, j'entendis autrefois :  
Je crois rêver, je l'espère... et ma vue  
Passe en tremblant sur l'image imprévue.  
Aimable sœur, ce fut encor ta main  
Qui, prompte à me sauver, me montra le chemin !  
De ta frayeur, de ta grâce attendrie,  
J'ai murmuré : « Ne suis-je pas guérie ? »  
Et lui, peut-être, ému quelques instants  
De me revoir languissante et penchée,  
Comme une fleur que l'orage a touchée,  
Dans ma pâleur, il m'observa longtemps.  
Mais ma fierté n'en fut point consternée,  
Nul changement n'a paru dans mes traits,  
D'un air indifférent, je me suis détournée...  
Hélas ! j'ai cru que je mourais !



## LES DEUX RAMIERS

D'ou venez-vous, couple triste et charmant ?  
Rien parmi nous ne vous appelle encore ;  
Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,  
Et nul abri pour l'amoureux tourment ;  
Les blés frileux, cachant leurs fronts timides,  
Comme les fleurs tremblent au vent du nord  
Le lierre seul couvre les murs humides,  
Et l'hirondelle est toujours loin du port.

Vous deux, chassés par le malheur sans doute  
Et consolés du malheur par l'amour,  
Pour échapper à quelque noir vautour,  
De l'Orient vous avez fui la route.  
Au toit prochain, je vous entends gémir ;  
Ah ! vous souffrez... Je ne sais plus dormir !  
Des vrais amants doux et discrets modèles,  
J'ai vos douleurs. Que n'ai-je aussi vos ailes !

Je volerais sur votre humble rempart ;  
Tristes ramiers, j'irais triste moi-même,  
En souvenir d'un malheureux que j'aime,  
Du peu que j'ai vous offrir une part.

Il erre seul... et vous errez ensemble ;  
Dans vos baisers que votre exil est doux !  
Le même sort vous frappe et vous rassemble ;  
Oh ! que d'amants sont moins heureux que vous !  
Venez tous deux, venez sur ma fenêtre  
De votre soif éteindre les ardeurs ;  
Des cieux dorés où l'amour vous fit naître,  
Au toit du pauvre oubliez les splendeurs.  
Que l'un de vous se hasarde à descendre !  
Le plus hardi doit guider le plus tendre ;  
D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur,  
Pour un moment qu'il détache son cœur !  
Voici du grain, voici de l'eau limpide,  
Humble secours par mes mains répandu ;  
Il soutiendra votre destin timide,  
Si tout un jour vous l'avez attendu !

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine  
Semez vos dons à mon cher voyageur !  
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine  
Sur son front pur appelle la rougeur.  
Que ma prière en tout lieu le devance !  
Dieu ! que pas un ne le nomme étranger !  
Aidez son cœur à porter notre absence,  
Et que parfois le temps lui soit léger !



## LE PRÉSAGE

OUI, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre !  
Mon front brûle et rougit, un charme est dans mes pleurs.  
Je veux parler, j'écoute et j'attends... doux augure !  
L'air est chargé d'espoir... il revient... je le jure,  
Car le frisson qu'il donne a fait fuir mes couleurs.  
Un songe en s'envolant l'a prédit. L'heure même  
A pris une autre voix pour m'annoncer le jour ;  
Et ce ramier dans l'air, ce présage que j'aime,  
Me ferait-il trembler s'il venait sans l'Amour ?

De ce tribut toujours je payai sa présence.  
L'Amour, dans sa pitié, me prépare au bonheur :  
Je n'ai plus froid de son absence ;  
Tient-il déjà mon cœur enfermé dans son cœur !

Et ce livre qui parle !... Ah ! ne sais-je plus lire ?  
Tous les mots confondus disent ensemble : « Il vient ! »  
Comme un enfant, je pleure et je me sens sourire :  
C'est ainsi qu'on espère, Amour, il m'en souvient !

Mais prends garde à ma vie, un instant fais-moi grâce !  
La lumière est trop vive en sortant de la nuit ;  
Laisse-moi rêver sur sa trace ;  
Arrête le temps et le bruit.  
Saulé ému, taisez-vous ! Ruisseau, daignez vous taire !  
Écoutez, calmez-vous, il ne tardera pas ;  
J'ai senti palpiter la terre,  
Comme au temps où mes pas me portaient sur ses pas.

Me voici sur la route, et j'ai fui la fenêtre ;  
Trop de fleurs l'ombrageaient... Quoi ! c'est encor l'été !  
Quoi ! les champs sont en fleurs ? Le monde est habité !  
Hier, c'est donc lui seul qui manquait à mon être ?  
Hier, pas un rayon n'éclairait mon ennui :  
Dieu !... l'été, la lumière et le ciel, c'est donc lui !

Oui, ma vie ! oui, tout rit à deux âmes fidèles.  
Tu viens : l'été, l'amour, le ciel, tout est à moi !  
Et je sens qu'il m'éclôt des ailes  
Pour m'élançer vers toi !



## LE MESSAGE

LE voilà cet écrit qu'ont demandé mes larmes,  
Dont l'absence à mes jours a volé tant de charmes,  
Le voilà sur mon cœur, et mon cœur n'entend rien ;  
Mes yeux l'ont parcouru sans y revoir la vie ;  
L'âme qui l'a tracé n'en fait plus un lien ;  
L'âme qui le reçoit en regrette l'envie !  
J'ai rêvé... j'en ai dû de plus doux au sommeil !  
Hélas ! Je fus toujours crédule à l'espérance.  
Il ne vient pas payer les tourments du réveil :  
Je fus aussi toujours sans force à la souffrance !

Et je ne reçois pas ce que j'avais perdu ;  
Et le bonheur lui-même... ô secrète misère !  
Étonnement d'un cœur avec lui trop sincère !  
Pour qu'il soit le bonheur, je l'ai trop attendu.



## ÉLÉGIE

**P**ARTI! — Fut-elle donc pour moi seule charmante,  
Cette pure ignorance où me tint l'amitié,  
Qui me cacha longtemps, peut-être par pitié,  
Que j'étais née, hélas, pour mourir son amante ?  
N'a-t-il jamais, jamais ressaisi la douceur  
De ses troubles soumis à ma raison craintive,  
Où je pleurais pour lui, confidente naïve,  
Où pour lui pardonner je me faisais sa sœur ?

Quand il m'ôta ce nom, un désordre timide  
Lia ma voix saisie et mes vœux confondus ;  
Je n'osai plus répondre... Ah ! pour son cœur avide,  
Que d'aveux ignorés ! que de secrets perdus !  
Si j'avais su parler ! si quelque humain langage  
Eût fait passer pour lui mon âme en mes discours,



Si son charme éloquent m'eût prêté du secours,  
Il m'aimerait encor ! J'aimais trop... quel dommage !

Toi qui, sans me comprendre, as passé près de moi,  
Quoi ! tu cherchais l'amour, et j'étais devant toi !



## ÉLÉGIE

Un jour, écoute... un jour, j'étais bien malheureuse !  
Je marchais, je trainais une tristesse affreuse :  
A travers la distance, et les monts, et les bois,  
Et l'air, qui m'empêchait de ressaisir ta voix,  
Je te reconnaissais. Obstinée à t'attendre,  
Mon âme me disait : « Parle ! il va nous entendre ;  
Parle ! ou, sans toi, vers lui laisse-moi m'échapper.  
De silence et de pleurs pourquoi m'envelopper ?  
Ah ! je veux mes amours ! Le feu cherche la flamme ;  
L'âme demande l'âme ;  
Et toi, tu veux mourir ! La cendre de l'orgueil  
Se répand sur tes jours et m'éteint dans le deuil.  
De ton timide cœur brûlante prisonnière,  
Je consume ta vie, et j'appelle les cieux :  
Regarde ! ils sont là-bas, dans ses traits, dans ses yeux.  
Rends-les-moi ! Cette grâce, au moins, c'est la première. »

---

« — Oh ! taisez-vous, mon âme, il n'y faut plus songer.  
Qu'il ignore à jamais ce délire funeste !  
Dans de folles amours, qui ? moi ? le replonger ?  
Moi, troubler son bonheur ? C'est celui qui me reste ! »

Et je ne donnai plus de voix à mes douleurs ;  
De ton séjour heureux je détournai la vue ;  
La prière m'offrit sa douceur imprévue ;  
Je respirai d'attendre, et je fondis en pleurs.



## PRESSENTIMENT

UNE autre le verra, tendre et triste près d'elle,  
Vivre de ses regards, frissonner de sa voix,  
Lui demander la mort s'il la croit infidèle,  
Et, s'il se croit aimé, ce qu'il fut une fois ;

Ce qu'il est, quand mes yeux lui promettent mon âme,  
Quand le doute et l'espoir l'approchent de mon cœur ;  
Quand il cherche un serment dans mes baisers de flamme,  
Quand il ne doute plus, soumis par le bonheur.

Le bonheur s'enfuira, ses ailes sont rapides ;  
Un jour nous pleurerons, sans nous calmer le soir :  
Cet adieu suspendu sur nos têtes timides,  
Il nous aura brisés du même désespoir.

Et comme moi, longtemps malheureux et fidèle,  
Quand il aura souffert tout ce qu'il peut souffrir,  
Une autre le verra tendre et triste près d'elle :  
Mon Dieu ! que de pensers consolent de mourir !



## LE REGARD

L A I S S E ! j'ai vu tes yeux, dans leur douce lumière,  
S'attacher sur des yeux qui donnent le bonheur ;  
Et je ne sais quel deuil accable ma paupière,  
Je ne sais quelle nuit environne mon cœur.  
On dirait que, pressé par une main cruelle,  
Il ne se débat plus sous son arrêt de mort.  
Laisse ! il faut nous ravir une erreur mutuelle ;  
Ce cœur n'est plus à toi... Je te sauve un remord.  
Seule, avec désespoir, j'y suis redescendue ;  
Ton portrait déchiré s'y baignait dans les pleurs.  
Quoi ! cette image aimante est à jamais perdue !  
Qui donc pouvait l'atteindre et changer ses couleurs ?  
Toi seul ! Je voudrais croire à ta voix généreuse,  
Mais j'ai vu... Qu'ils sont beaux les yeux qui te parlaient !  
J'avais donc oublié que je suis malheureuse ?  
Va ! je n'oublierai plus qu'ils me le rappelaient.

Toi, de quoi pleures-tu ? Je n'entends pas tes larmes :  
J'y vois briller ces yeux dont tu m'as dit les charmes ;

Laisse-moi les haïr, mais de loin, mais tout bas.  
Quels yeux !... Ils sont partout. Oh ! ne me parle pas.  
Va-t'en ! Va ! sois heureux, je le veux, je t'en prie !  
Tes pleurs me font mourir... Je crois que je t'aimais !  
Va-t'en ! Je suis jalouse, et je fus trop chérie  
Pour oser te le dire et te revoir jamais !



## REGRET

**D**ES roses de Lormont la rose la plus belle,  
Georgina, près des flots nous souriait un soir ;  
L'orage, dans la nuit, la toucha de son aile,  
Et l'Aurore passa triste sans la revoir !

Pure comme une fleur, de sa fragile vie  
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.  
On la pleure, on lui porte envie :  
Elle aurait vu l'hiver ; c'est vivre trop de temps !





## LE RETOUR CHEZ DELIE

C'EST ici... Pardonnez, je respire avec peine ;  
Mes genoux affaiblis me forcent à m'asseoir.  
Ici, tous mes secrets vous cherchèrent un soir.  
Oh ! que de souvenirs un souvenir ramène !  
O mémoire du cœur, vous garde-t-on toujours ?  
Oui, le temps fane en vain les roses sur nos têtes ;  
    Le temps éteint toutes les fêtes :  
    Il n'éteint pas tous les amours !

Trois étés de ces bois ont embaumé l'ombrage,  
Depuis que, m'exilant sur des rives sans fleurs,  
    Je n'emportai que le triste courage,  
    En pleurant, de cacher mes pleurs.

Ne me reprochez plus ma fuite et mon silence ;  
Ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers :

Hélas ! quand l'aquilon souffle avec violence,  
L'alcyon qui s'envole est morne sur les mers.  
Dans mon isolement j'enfermais ma pensée ;  
Des maux que je fuyais poursuivie et lassée,  
D'avance je trainais les maux qui m'attendaient,  
Et, quand vous m'accusiez, mes larmes répondaient.

Que les bords étrangers sont froids pour la souffrance !  
En vain de doux regards y plaignaient ma langueur,  
En vain !... Tous les regards importunent le cœur,  
    Quand on n'y voit plus l'espérance.  
Quel attrait déchirant me fait donc revenir ?...  
Ah ! ne le nommez pas ! Souffrez que ma tristesse,  
Qui ne veut rien du temps, mais qui craint sa vitesse,  
    S'arrête sur un souvenir.

C'est vous ! je vous revois, toujours belle, Délie !  
De mes siècles de pleurs à peine un seul moment  
Semble avoir dans son vol touché ce front charmant,  
Et du Dieu qui me hait vous êtes embellie.  
Pour fixer le bonheur avez-vous un secret ?  
    Ne pouvez-vous pas me l'apprendre ?  
Je croyais !... Du bonheur ce que j'ai su comprendre,  
    C'est qu'on en meurt par le regret.

Ne vous étonnez plus : en recevant la vie,  
De tout ce qu'elle offrait je n'ai vu que l'amour ;  
Mon cœur le respirait avec l'air et le jour.  
A quelque chère idole en tous temps asservie,  
Je tombais à genoux pour adorer des fleurs ;  
Je me vouais surtout à la plus solitaire :  
Elle me semblait triste, et je sentais des pleurs  
S'échapper de mon sein. Aimante avec mystère,

Je courais raconter à quelque humble arbrisseau  
 Ce que j'avais souffert du tourment de l'étude :  
 Comme au fond de mon cœur dormait l'inquiétude,  
 Quand mes heures coulaient au bruit d'un frais ruisseau !  
 Qu'ils étaient loin alors ces maîtres sans clémence  
     Qui ne m'apprenaient qu'à frémir !  
 Que Dieu me semblait grand, dans cet espace immense  
     Où je n'entendais rien gémir !  
 Le timbre dont l'horloge éveillait mes alarmes,  
 La leçon monotone et les regards grondeurs,  
 Et le livre muet imbibé de mes larmes,  
 Soleil ! tout se perdait dans tes pures splendeurs !  
 Dérobée en furtive aux sévères entraves  
 De l'école où tremblaient mes compagnes esclaves,  
 J'étais libre, j'errais, je suspendais mes pas,  
 Je répondais... à qui ? je ne le savais pas ;  
 Mais un intime accent, toujours, toujours le même,  
 Me suivait, me parlait, me répétait : « Je t'aime ! »  
 Et d'avance, à ce mot en tous lieux entendu,  
 « Je t'aime ! » était le mot que j'avais répondu.

Ne riez pas, Délie ! écoutez ! De ma mère  
 Ayez pour un moment l'indulgente pitié ;  
 Elle ne riait pas de cette sève amère  
 Qui de son tendre fruit consumait la moitié.  
 Mère, elle m'entendait lorsqu'en ses bras penchée,  
 Mes yeux priaient ses yeux de prendre mon secret :  
 Peut-être sa pitié, sur mon âme attachée,  
 Reconnaissait son âme où veillait un regret ;  
 Car mes jeunes amours n'avaient pas d'inconstance :  
 Pour l'arbrisseau chéri j'appelais le printemps ;  
     S'il mourait, à mon existence  
 Un doux ombrage, un charme allait manquer longtemps,

Et je ne chantais plus ; sa verdure fanée  
Ornait mon front pensif aux jeux bruyants du soir :  
Ce n'étaient plus mes jeux ; de leurs cris consternée,  
J'allais près de ma mère et languir et m'asseoir ;  
Et ma mère, en berçant ma fièvre douloureuse,  
Disait que l'arbrisseau reverdirait un jour.  
Cette fièvre du cœur, c'était déjà l'amour,  
Et je ne fus jamais à demi malheureuse.

Jugez quand ce fut lui ! quand j'entendis sa voix,  
Cet accent retrouvé ! Que suis-je devenue,  
Quand je vis mon idole à mes pieds reconnue,  
Tous mes rêves épars ressaisis à la fois ?  
J'osai me croire aimée : alors toute la terre  
Tressaillit avec moi, me rapprocha des cieux.  
Pour écouter longtemps je sus longtemps me taire,  
Et je ne répondis qu'au regard de ses yeux :  
J'osai le soutenir, et je perdis mon âme ;  
Je ne me souvins plus, je n'entendis plus rien ;  
L'univers, c'était lui ; lui m'appela son bien ;  
Et tout s'anéantit dans notre double flamme.

Les voilà donc ces lieux où je donnai mes jours !  
Rien n'est changé... que lui, dans ce touchant asile !  
C'est le même parfum qui court dans l'air tranquille !  
Cette lampe y brûle toujours !

O Délie ! est-ce là que j'ai souri moi-même  
A l'objet adoré que m'offrait ce miroir ?  
Qu'il est beau le miroir qui double ce qu'on aime !  
Ce portrait qui se meut, quel bonheur de le voir !

Je marche où de ses pieds mes pieds pressaient l'empreinte.  
 Que de fois, pour tromper l'embarras le plus doux,  
 Cette harpe, au hasard, parla seule entre nous!  
 Mais ces lieux qu'à présent je parcours avec crainte,  
 Ces parfums, ces flambeaux, ces brillantes couleurs,  
     Ces contrastes de mes douleurs,  
 Ces messagers riants qu'à vos pieds on envoie,  
 Tout parle, tout s'empreint d'une alarmante joie,  
 Et mon cœur... oui, mon cœur entend qu'il va venir :  
 Cruelle! et vous vouliez encor me retenir!  
 Vous me trompiez... Adieu! Votre main caressante  
 Ne m'enchainera plus : je suis libre aujourd'hui.

En me réunissant à lui,  
 Croyez-vous n'inventer qu'une ruse innocente ?  
 Je n'ai donc pas souffert ? Regardez-moi ! L'amour  
 N'est donc qu'un mot frivole, un rêve, un badinage,  
 Un lien sans devoir égarant le jeune âge,  
     Qu'il brise et reprend tour à tour ?  
 Je ne sais ; mais, adieu ! Fière autant que sensible,  
 Dans l'effroi d'abaisser ma douleur à ses pieds,  
 J'ai fui ; laissez-moi fuir. Quoi ! pour cet inflexible,  
     C'est vous qui me priez !

« Il le veut », dites-vous. Il veut ! toujours le même :  
 Voilà comme il régnait sur mes esprits confus ;  
 J'obéissais toujours, mais je disais : « Il m'aime ! »  
 Ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus ?  
 Que veut-il ? Mon bonheur ? eh bien ! je suis heureuse,  
 Je suis calme, je suis... voyez ! je vis encor.  
 Dans le bruit de la fête apprenez-lui mon sort :  
 Ménagez bien son âme ; elle est si généreuse !

Et si vous me nommez, choisirez-vous l'instant  
Où quelque objet nouveau, brillant et sous les armes,  
Fera battre et rêver son cœur déjà content,  
Pour dire : « Elle est partie ! Oh ! que j'ai vu de larmes ! »  
Si c'est lui qu'il faut plaindre, enfin, je le plaindrai ;  
Mais, je le sens, jamais je ne le reverrai !

Le revoir ! ô terreur ! l'entendre ! lui répondre !  
Reconnaître ses yeux qui m'ont donné la mort,  
Les voir errer sur moi, sans trouble, sans remord !  
Balbutier son nom, m'égarer, me confondre !

Le revoir ! ô douleur ! sans joie, à mon retour,  
Interroger mes traits oubliés dans l'absence,  
Et peut-être un moment douter, en ma présence,  
S'il m'a connue un jour !

Non ! laissez-moi m'enfuir. Que je doute moi-même  
Si je l'ai vu jamais, si j'existe, si j'aime !  
Ah ! je ne le hais pas, je ne sais point haïr :  
Mais, laissez-moi douter... mais laissez-moi m'enfuir !



## ÉLÉGIE

**T**oi que l'on plaint, toi que j'envie,  
Indigente de nos hameaux,  
Toi dont ce chêne aux vieux rameaux  
N'a pas vu commencer la vie;

Toi qui n'attends plus des mortels  
Ni ton bonheur, ni ta souffrance;  
Toi dont la dernière espérance  
S'incline aux rustiques autels;

Toi que dans le fond des chaumières  
On appelle avant de mourir  
Pour aider une âme à souffrir  
Par ton exemple et tes prières;

Oh! donne-moi tes cheveux blancs,  
Ta marche pesante et courbée,  
Ta mémoire enfin absorbée,  
Tes vieux jours, tes pas chancelants,

Tes yeux sans lumière, sans larmes,  
Assoupis sous les doigts du temps,  
Miroirs ternis pour tous les charmes  
Et pour tous les feux du printemps!  
Ce souffle qui t'anime à peine,  
Ce reste incertain de chaleur  
Et qui s'éteint de veine en veine,  
Comme il est éteint dans ton cœur!

Prends ma jeunesse et ses orages,  
Mes cheveux libres et flottants;  
Prends mes vœux que l'on croit contents;  
Prends ces doux et trompeurs suffrages  
Que ne goûtent plus mes douleurs,  
Ce triste éclat qui m'environne,  
Et cette fragile couronne  
Qu'on attache en vain sur mes pleurs!

Changeons d'âme et de destinée!  
Prends, pour ton avenir d'un jour,  
Ma jeune saison condamnée  
Au désespoir d'un long amour!

Ah! si cet échange est possible,  
Que toi seule, à mes vœux sensible,  
Au Temps me présente pour toi :  
Qu'il éteigne alors sous son aile  
Une image ardente et cruelle  
Qui brûle et s'attache sur moi!  
Que ces flots, ces molles verdure,  
Ces frais bruissements des bois  
N'imitent plus, dans leur murmure,  
Les accents d'une seule voix!



Que pour moi, comme à ton oreille  
Que rien n'émeut, que rien n'éveille,  
Le souvenir n'ait point d'échos,  
L'ombre du soir point de féerie !  
Que les ruisseaux de la prairie  
Ne me soient plus que des ruisseaux !

Que, semblable à la chrysalide,  
Qui sous sa froide et sombre égide  
Couve son destin radieux,  
Demain, sur des ailes de flamme,  
Comme l'insecte qui peint l'âme,  
J'étende mon vol vers les cieux !...

Mais tu regagnes sans m'entendre  
Le sentier qui mène au vallon ;  
Insensible aux cris d'un cœur tendre,  
Comme aux soupirs de l'Aquilon,  
Tu n'écoutes plus de la terre  
Le bruit, les plaintes, ni les chants ;  
Et sur ton chemin solitaire,  
Inutile même aux méchants  
Qui me suivent d'un pas agile,  
Toi, dans ces incultes séjours,  
Tu dérobes ton pied d'argile  
Aux pièges où tombent mes jours !

Suis ta route, vieille bergère ;  
En glanant l'aride fougère,  
Debout encor sous ton fardeau,  
Sans craindre une voix importune,  
Bientôt ta paisible infortune  
Cheminera sur mon tombeau.

---

## ÉLÉGIE

QUAND le fil de ma vie (hélas! il tient à peine!)  
Tombera du fuseau qui le retient encor;  
    Quand ton nom, mêlé dans mon sort,  
Ne se nourrira plus de ma mourante haleine;  
Quand une main fidèle aura senti ma main  
    Se refroidir sans lui répondre;  
Quand mon dernier espoir, qu'un souffle va confondre,  
    Ne trouvera plus ton chemin,  
Prends mon deuil : un pavot, une feuille d'absinthe,  
Quelques lilas d'avril, dont j'aimai tant la fleur,  
Durant tout un printemps qu'ils sèchent sur ton cœur!  
Je t'en prie : un printemps ! Cette espérance est sainte !  
J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs  
N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite ;  
Va ! j'en veux à la mort qui sera moins discrète,  
Et je ne serai plus quand tu liras : « Je meurs. »

---

Porte en mon souvenir un parfum de tendresse :  
Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer.  
Sur l'arbre, où la colombe a caché son ivresse,  
Une feuille, au printemps, suffit pour l'attirer.

S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie  
De cette couleur sombre attriste un temps d'amour,  
Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie ;  
Dis-leur qu'Amour est triste, ou le devient un jour ;  
Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première ;  
Oh ! dis-le sans froideur, car je t'écouterai !  
Invente un doux symbole où je me cacherai :  
Cette ruse entre nous encor... C'est la dernière.

Dis qu'un jour, dont l'aurore avait eu bien des pleurs,  
Tu trouvas sans défense une abeille endormie,  
Qu'elle se laissa prendre et devint ton amie,  
Qu'elle oublia sa route à te chercher des fleurs.  
Dis qu'elle oublia tout sur tes pas égarée,  
Contente de brûler dans l'air choisi par toi.  
Sous cette ressemblance avec pudeur livrée,  
Dis-leur, si tu le peux, ton empire sur moi.

Dis que l'ayant blessée, innocemment peut-être,  
Pour te suivre elle fit des efforts superflus,  
Et qu'un soir accourant, sûr de la voir paraître,  
Au milieu des parfums, tu ne la trouvas plus ;  
Que ta voix, tendre alors, ne fut pas entendue ;  
Que tu sentis sa trame arrachée à tes jours ;  
Que tu pleuras sans honte une abeille perdue ;  
Car ce qui nous aima nous le pleurons toujours !  
Qu'avant de renouer ta vie à d'autres chaînes,  
Tu détachas du sol où j'avais dû mourir

---

Ces fleurs, et qu'à travers les plus brillantes scènes,  
De ton abeille encor le deuil vient t'attendrir.  
Ils riront. Que t'importe! Ah! sans mélancolie,  
Reverras-tu des fleurs retourner la saison?  
Leur miel, pour toi si doux, me devint un poison :  
Quand tu ne l'aimas plus, il fit mal à ma vie.

Enfin, l'été s'incline, et tout va pâlissant.  
Je n'ai plus devant moi qu'un rayon solitaire,  
Beau comme un soleil pur sur un front innocent;  
Là-bas... C'est ton regard! Il retient à la terre!



## LA VALLÉE DE LA SCARPE

**M**ON beau pays, mon frais berceau,  
Air pur de ma verte contrée,  
Lieux où mon enfance ignorée  
Coulait comme un humble ruisseau ;  
S'il me reste des jours, m'en irai-je attendrie  
Errer sur vos chemins qui jettent tant de fleurs,  
Replonger tous mes ans dans une rêverie  
Où l'âme n'entend plus que ce seul mot : Patrie !  
Et ne répond que par des pleurs ?  
Ciel !... un peu de ma vie ira-t-elle, paisible,  
Se perdre sur la Scarpe au cristal argenté ?  
Cette eau qui m'a portée, innocente et sensible,  
Frémira-t-elle un jour sous mon sort agité ?  
Entendrai-je au rivage encor cette harmonie,  
Ce bruit de l'univers, cette voix infinie  
Qui parlait sur ma tête et chantait à la fois  
Comme un peuple lointain répondant à ma voix ?

Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre  
Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil,  
O mon premier miroir ! ô mon plus doux soleil !  
Je vous vois... et jamais je ne peux vous atteindre !  
Mais cette heure était belle, et belle sa couleur :  
Dans son doux souvenir un moment reposée,  
Elle passe à mon âme ainsi que la rosée  
Passe au fond d'une fleur.

D'un repentir qui dort elle suspend la chaîne ;  
Pour la goûter en paix le temps se meut à peine ;  
Non, ce n'est pas la nuit, non, ce n'est pas le jour :  
C'est une douce fée, et je la nomme : Amour !  
C'est l'heure où l'âme en vain détrompée et flétrie  
Rappelle en gémissant l'âme qu'elle a chérie.

Oh ! qui n'a souhaité redevenir enfant ! \*  
Dans le fond de mon cœur que je le suis souvent !  
Mais comme un jeune oiseau né sous un beau feuillage,  
Fraîchement balancé dans l'arbre paternel,  
Supposait à sa vie un printemps éternel,  
Et qui voit accourir l'hiver dans un orage,  
J'ai vu tomber la feuille, au vert pur et joyeux,  
Dont le frémissement plaisait à mon oreille ;  
Du même arbre aujourd'hui la fleur n'est plus pareille.  
Le temps, déjà le temps a-t-il touché mes yeux ?  
Du moins, là-bas, dans l'ombre, où par lui tout arrive  
Si mes pas chancelants tombent avant le soir,  
Il est doux en fuyant de regarder la rive  
Où naguères l'on vint jouer avec l'espoir.

\* Ce vers rappelle celui de Byron :

*Ah ! happy years ! once more who would not be a boy !*

Là, de la vague enfance un regret qui sommeille  
Dans les fleurs du passé tout-à-coup se réveille ;  
Il reparait vivant à nos yeux d'aujourd'hui ;  
On tend les bras, on pleure en passant devant lui.

Ce tendre abattement vous saisit-il, mon frère,  
Le soir, quand vous passez près du seuil de mon père ?  
Croyez-vous voir mon père assis, calme, rêveur ?  
Dites-vous à quelqu'un : « Elle était là, ma sœur ! »  
Eh bien ! racontez-moi ce qu'on fait dans nos plaines ;  
Peignez-moi vos plaisirs, vos jeux, surtout vos peines.  
Dans l'église isolée... où tu m'as dit adieu,  
Mon frère, donne encore à l'aveugle qui prie :  
Dis que c'est pour ta sœur, dis, pour ta sœur chérie,  
Dis que ta sœur est triste, et qu'il en parle à Dieu !

Et le vieux prisonnier de la haute tourelle  
Respire-t-il encore à travers les barreaux ?  
Partage-t-il toujours avec la tourterelle  
Son pain, qu'avaient déjà partagé ses bourreaux ?  
Cette fille de l'air, à la prison vouée,  
Dont l'aile palpitante appelait le captif,  
Était-ce une âme aimante au malheur envoyée ?  
Était-ce l'espérance au vol tendre et furtif ?  
Oui : si les vents du nord chassaient l'oiseau débile,  
L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir ;  
De l'espace désert voyageur immobile,  
Il oubliait de vivre ; il attendait l'espoir.  
Car toujours, jusqu'au terme où nous devons atteindre,  
Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain,  
Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre,  
Comme un rayon qui part d'une immortelle main.

Et lui, voit-il encor la froide sentinelle  
Attachée en silence au cercle de ses jours ?  
D'une faute expiée est-ce l'ombre éternelle ?  
Sur ses rêves troublés veille-t-elle toujours ?  
Regarde-t-il encor sous sa demeure sombre  
Les fleurs?... Libre du moins, toi, tu les cueilleras !  
Oh ! que j'ai vu souvent ses yeux luire dans l'ombre,  
Étonnés qu'un enfant vint lui tendre les bras !  
Il me montrait ses mains l'une à l'autre enchainées ;  
Je les voyais trembler, pâles et décharnées.  
Au poids de tant de fer joignait-il un remord ?  
Est-il heureux enfin, est-il libre, est-il mort ?  
Que j'ai pleuré sa vie ! O Liberté céleste,  
Sans toi, mon jeune cœur étouffait dans mon sein ;  
Je t'implorais au pied de ce donjon funeste.  
Un jour... As-tu, mon frère, oublié ce dessein ?  
De la déesse un jour tu me montras l'image.  
O Dieu ! qu'elle était belle ! Arrivais-tu des cieux,  
Liberté, pour ouvrir et pour charmer les yeux ?  
Dans nos temples d'alors on te rendait hommage ;  
Partout l'encens, les fleurs, l'or mûri des moissons,  
Les danses du jeune âge et les jeunes chansons,  
Partout l'étonnement, le doux rire des Grâces,  
Partout la foule émue à genoux sur tes traces !

Et je voulais courir, pour le vieux prisonnier,  
Te chercher par le monde où l'on t'avait revue ;  
Te demander pourquoi, dans nos champs revenue,  
A bénir ton retour il était le dernier.  
Doux crime d'un enfant, clémence aventureuse !  
Je t'aime, un jour entier tu m'as rendue heureuse  
Toi dont le cœur naïf y prêta du secours,  
Mon frère, dans mes vœux reconnais-moi toujours.



Que jamais sur ta vie une grille inflexible  
N'étende son voile de fer !  
Sois libre ! et que le sort content, s'il est possible,  
N'ajoute plus tes maux à ce que j'ai souffert !

On m'arrêta fuyante ; et, craintive, à ma mère  
Je fus à jointes mains conduite vers le soir.  
O mère ! trop heureuse encor de me revoir,  
Sa tremblante leçon ne me fut point amère ;  
Car, de mon front coupable en détachant les fleurs,  
Pour cacher son sourire elle baisa mes pleurs.

J'oubliai mon voyage, et jamais ta souffrance,  
Vieux captif ! et jamais ton doux nom, Liberté !  
Et jamais ton pardon de mon cœur regretté,  
Ma mère ! et ton beau rêve envolé, belle France !  
Et la leçon : « Ma fille, où voulez-vous courir ?  
Votre idole n'est pas où vous pensez l'atteindre.  
Un flambeau vous éclaire, et vous alliez l'éteindre :  
Ce flambeau, c'est ma vie, et je n'ai qu'à mourir  
Si vous m'abandonnez. Pour vous, chère ingénue,  
Livrée à des regrets que vous ne savez pas,  
Sous le toit déserté, faible et trainant vos pas,  
« Trop tard vous seriez revenue.  
Vos yeux à peine ouverts égarent vos jours,  
Enfant, si près de moi vous ne marchez toujours.

« La Liberté, ma fille, est un ange qui vole.  
Pour l'arrêter longtemps la terre est trop frivole.  
Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur ;  
Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine,  
Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine,  
Rafraîchit en passant le front du laboureur.

---

On dit qu'elle descend rapide, inattendue ;  
Que son aile sur nous repose détendue...  
Hélas ! où donc est-elle ? En vain j'ouvre les yeux ;  
En vain, dit-on : « Voyez ! » Je ne la vois qu'aux cieux.  
Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même,  
Où l'on travaille en paix, où l'on prie, où l'on aime,  
Où l'indigence obtient une obole et des pleurs,  
La déesse en silence aime à jeter ses fleurs.  
Les fleurs tombent sans bruit, et, de peur de l'envie,  
On les effeuille à Dieu, qui dit : « Cache ta vie. »  
Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi :  
Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi. »



## A MES SOEURS

J'ÉTAIS enfant, l'enfance est écouteuse :  
Sur notre beau navire emporté par les vents,  
Entre le ciel et l'onde et nos destins mouvants,  
Les vieux marins charmaient la route aventureuse ;  
Le soir, sous le grand mât circulaient leurs récits.  
Je n'avais plus de peur alors qu'entre eux assis  
Des voyages lointains ils commençaient l'histoire.  
Ils ne mentaient jamais, je veux toujours le croire ;  
Et, quand l'heure avec nous s'envolait sur les flots,  
On appelait en vain, parmi les matelots,  
Un jeune passager dont la vue attentive  
Poursuivait tristement la vague fugitive.  
On eût dit que si jeune, et si triste, et si beau,  
Sur cette route humide il voyait un tombeau.

Un soir que le vaisseau, bondissant sous ses voiles,  
Formait un long sentier tout scintillant d'étoiles,  
En regardant s'ouvrir ce sillage éclatant,  
Je disais : « Conduit-il au bonheur qui m'attend ? »

Je croyais qu'une fée, en épurant les ondes,  
Pour tracer au navire un lumineux chemin  
Brûlait des lampes d'or sous les vagues profondes ;  
Et moi, pour l'en bénir, je lui tendais la main.

A mes yeux fascinés la belle Néréide  
Errait sans se mouiller dans son palais humide ;  
Je voyais son front calme orné de diamants,  
Et dans le frais cristal glisser ses pieds charmants.  
Je tressaillais de crainte, et de joie, et d'envie ;  
J'aurais voulu près d'elle aller passer ma vie :  
Car je rêvais encor ces contes qu'autrefois,  
Pour m'endormir, ma mère enchantait de sa voix.  
Peut-être à mon berceau quelque aimable marraine  
D'un talisman secret avait doté mon sort ;  
Peut-être que des flots elle était souveraine,  
Et que ses doux regards me protégeaient encor...  
Un soupir dissipa la scène de féerie :  
Le jeune homme sur l'onde était aussi penché.  
Je me souvins alors que je l'avais cherché  
Et que l'on m'envoyait troubler sa rêverie ;  
Car déjà le soleil s'éteignait dans les flots,  
Et les récits du soir charmaient les matelots.

« Viens ! lui dis-je, on t'attend. Vois ! la mer est tranquille.  
Il faut conter : pourquoi ne parles-tu jamais ?  
Des joyeux passagers quelle douleur t'exile ?  
Pleures-tu ton pays ? eh bien ! si tu l'aimais,  
Viens en parler longtemps. Moi, j'ai quitté la France,  
Mais j'en parle, et la plainte éveille l'espérance.

Vois-tu ! le même ciel nous aime et nous conduit ;  
L'étoile qui m'éclaire est celle qui te luit ;  
Sa lueur au navire annonce un vent prospère,

Et moi, je reverrai la maison de mon père.  
Toi, n'as-tu pas un père ? et n'est-ce pas pour lui  
Que l'on t'a vu prier en pleurant aujourd'hui ?

Ne pleure plus. Écoute ! On chante au bruit des ondes.  
Que cet air est charmant ! C'est un écho français.  
Dans nos humbles vallons que je le chérissais !  
Viens l'apprendre : il t'appelle, il faut que tu répondes.  
Et le jeune inconnu, moins farouche à ma voix,  
Vint au cercle conteur prendre place une fois.

Ce qui m'a fait pleurer, jamais je ne l'oublie :  
C'est un songe du cœur. Il survit au réveil.  
Si le charme en pouvait deux fois être pareil,  
Mes sœurs, je vous dirais, dans sa mélancolie,  
Ce songe, qu'en parlant j'écoute encor tout bas ;  
Mais il est des accents que l'on n'imité pas !



## LE BILLET

**J**E sais lire, ô bonheur ! ô clarté ! je sais lire !  
O paroles sans bruit qui consolent l'amour !  
Sous mes regards émus cette lettre soupire,  
Et jusque dans moi-même elle éveille le jour !

Dans ces mots retrouvés ta voix est répandue,  
Cher absent, dont le cœur palpite devant moi :  
Oui, la feuille qui vole en silence attendue,  
C'est ton cœur qui me cherche ; il parle comme toi !

Je lis, j'entends le ciel ; car le ciel c'est toi-même !  
Ainsi, lorsque la crainte enchainait nos deux voix,  
Tes lèvres, sans parler, me disaient : « Que je t'aime ! »  
Et ma bouche muette ajoutait : « Je te crois. »



## LA VALLÉE

**N**ON ! je ne verrai plus de si belle vallée  
Que celle où sur tes pas je descendis un jour,  
Où l'eau, parmi les fleurs lentement écoulée,  
Trouve une eau qui la cherche et s'y joint sans retour.  
J'étais bien ! tout parlait à mon âme ravie.  
Ah ! les derniers rayons du jour et de la vie  
Répandront sur mes yeux leur mourante langueur  
Avant que ce tableau s'efface de mon cœur.

Et pourtant ce n'est pas cette belle verdure,  
Ces ruisseaux murmurants sous les jeunes roseaux,  
Ni cette ombre des bois, cette ombre où la nature  
Mélait son harmonie au doux chant des oiseaux ;  
Non ! ce n'est pas du ciel la lumière enchantée,  
Ni l'onde éblouissante, où ma vue arrêtée  
Ne pouvait soutenir l'éclat d'un sable d'or,  
Qui fait en y rêvant que je tressaille encor :

---

C'était toi, mon amour, mon avenir, mon âme !  
C'était toi qui m'aimais, toi qui semblais heureux !  
C'était ton regard pur qui répandait sa flamme  
Sur notre plus beau jour réfléchi dans tes yeux.  
Le veux-tu ? retournons sous ces paisibles ombres,  
Loin d'un monde orageux, loin de nos cités sombres ;  
Viens ! cachés dans les fleurs, nos destins, nos amours,  
Comme les deux ruisseaux se confondront toujours !





## LE RETOUR A BORDEAUX

Salut! rivage aimé de ma timide enfance,  
Où de ma vie en fleur le songe a commencé!  
Je t'aborde, et je sens ma première espérance  
Me réunir tremblante à mon bonheur passé.  
Quel doux ravissement se glisse dans mes larmes?  
Quelle main me caresse et s'arrête à mon cœur?  
Quelle secrète voix, relevant ma langueur,  
Et m'appelle, et m'attire où la vie a des charmes?  
Parle-moi, je t'écoute, éloquent souvenir.  
Qui ne s'est détourné d'un trompeur avenir  
Pour chercher, dans le fond de son âme attendrie,  
Tes regrets, tes leçons, ta tristesse chérie?  
Ce tableau vague et doux qui repose les yeux,  
Qui nous rend l'innocence et le pardon des cieus,  
Ne m'en détournerez pas, j'y retrouve ma mère!  
Laissez-moi regarder ma mère et mes beaux jours;  
Je les perdus si jeune! Il veut rêver toujours  
Celui dont le bonheur n'est plus qu'une chimère.

Ingrate! et sur qui donc se repose ma main ?  
N'ai-je pas un ami qui partage ma joie ?  
Sommes-nous pas ensemble où le ciel nous envoie ?  
N'est-ce pas le bonheur qui m'escorte en chemin ?  
Ne parle-t-on jamais que des saisons passées ?  
Mon sommeil si souvent se peint de leurs couleurs !  
Pour rafraichir mes yeux lassés de tant de pleurs  
L'avenir m'a promis de riantes pensées.  
Je le sens, c'est ici que j'en dois recueillir ;  
C'est ici que l'exil a perdu sa tristesse.  
Beau rivage! au refus de la fière Lutèce,  
Pour la seconde fois tu veux donc m'accueillir ?

Comme on voit vers le soir, dans la rade tranquille,  
Au milieu des vaisseaux prêts à franchir le port,  
Glisser sans bruit la barque agile,  
Bornant sa course à l'autre bord,  
Ma voile n'ira plus, follement égarée,  
Affronter les lointaines mers.  
Non! je ne veux courir que sur l'onde azurée  
Dont les flots ne sont point amers.  
A travers les vieux pins qui peuplent la campagne,  
Des pas qu'on n'entend plus sont restés imprimés ;  
Je crois suivre les pas du paisible Montagne,  
Je crois saisir dans l'air ses accents ranimés.  
Aux lèvres des vieillards, je cherche son sourire,  
Sa railleuse vertu, sa facile pitié,  
Ces préceptes du cœur que son cœur sut écrire,  
Et son amour pour l'amitié.  
Que ce livre est beau! que je l'aime!  
Le monde y paraît devant moi :  
L'indigent, l'esclave, le roi,  
J'y vois tout; je m'y vois moi-même.

Bords heureux ! de sa cendre, il vous légua l'honneur.  
Tout ce qu'il cultiva nous instruit, nous attire,  
Et les fruits que l'on en retire  
Ont un goût de sagesse, un parfum de bonheur.  
Il est doux, en passant un moment sur la terre,  
D'effleurer les sentiers où le sage est venu,  
D'entretenir tout bas son malheur solitaire  
Des discours d'un ami qu'on pense avoir connu.  
Ainsi, comme une fleur pour l'avenir semée,  
O Montesquieu ! ta grâce a consolé mon sort,  
Et je garde en mon âme, à jamais imprimée,  
Cette plainte où ton âme a coulé sans effort :  
« Puisque je suis heureux, qu'importe que je pleure ! »  
Dans mon ravissement, je l'ai dit tout à l'heure.  
Hélas ! je vis d'aimer ; il me faut donc souffrir :  
J'y consens, je suis faible et ne veux point haïr ;  
Je ne veux pas des maux que la sagesse ignore.  
Trahie et sans espoir, je me tais, j'aime encore ;  
Je n'use point ma vie en longs ressentiments :  
Si l'amour a des pleurs, la haine a des tourments.

Aux coteaux de Lormont dansent-elles encore,  
Les Muses que j'adore ?  
Leurs pas mystérieux, est-ce le bruit léger  
Que m'apporte le vent dans son vol passager ?  
Est-ce leur chant du soir qui frémit sur la rive  
Où le printemps arrive ?  
Dieu ! qu'il verse de fleurs au bord des flots charmés !  
D'un ciel rempli d'amour que ces lieux sont aimés !  
Que l'heure qui m'amène est belle dans ma vie !  
Temps ! donne-lui des sœurs qui soient belles encor ;  
De ces lieux enchantés ne bannis plus mon sort :  
Que j'y vive mes jours ! c'est tout ce que j'envie.

Salut, belle Aquitaine! En parcourant le sol,  
Doux sol où s'éveilla l'âme de ton Orphée\*,  
Je demande aux échos l'harmonieuse fée  
Qui souffla dans son sein la voix d'un rossignol.  
Est-ce au peuplier vert qui borde cette eau vive  
Que son berceau fut suspendu?  
Des flots mélodieux la cadence plaintive  
Le rappelle à mon cœur qui l'a bien entendu.  
Est-ce au brillant sommet des collines fleuries  
Où se parfume, et vole, et languit le zéphyr?  
Est-ce au vallon sonore, aux riantes prairies  
Où le papillon naît et meurt dans le plaisir?  
Est-ce au roc libre et fier que la vague menace  
Avec un bruit pareil aux autans orageux,  
Qu'il puisa son génie, et sa brûlante audace,  
Et sa liberté noble, et ses chants courageux?  
N'y trouverai-je point sa tombe recueillie?  
Non! la cité lointaine en est enorgueillie;  
Mais son ombre parfois glissera sur les eaux,  
Comme un doux alcyon dans son nid de roseaux.

Cette lyre vivante, hélas! où donc est-elle?  
Oh! qui n'eût souhaité qu'elle fût immortelle?  
Mon cœur inoccupé, trop jeune pour l'amour,  
Sentit en l'écoutant qu'il aimerait un jour.  
Un bel enfant dès lors troubla ma rêverie;  
Je le baisai, distraite, et ce baiser fut doux;  
J'en entretins longtemps ma mémoire attendrie;  
Il me l'a bien rendu, car il est mon époux.  
A tes enchantements c'est lui qui me ramène,  
Fleuve où mon souvenir s'éveille et se promène.

\* Garat.

L'hirondelle en avril t'effleure comme moi;  
Je voyage comme elle et je chante pour toi:

Salut! rivage aimé de ma timide enfance,  
Où de ma vie en fleur le songe a commencé!  
Je t'aborde, et je sens ma première espérance  
Me réunir tremblante à mon bonheur passé.



## LES DEUX PEUPLIERS

Sous les mêmes zéphyr, sous les mêmes orages,  
Beaux arbres, vous ouvrez, vous répandez vos fleurs.  
Attirés vers le ciel, vos pudiques ombrages  
Voilent votre amitié sous les mêmes couleurs.  
L'hiver aux longs instants, le frimas vous protège ;  
Il épure vos jours par d'utiles rigueurs.  
Enveloppés tous deux sous un manteau de neige,  
La sève qui vous joint se retire à vos cœurs.  
Vos rameaux frémissants ne forment qu'un murmure ;  
Mariés dans la terre, en vos nœuds adorés  
Vous vivez l'un par l'autre ; et sous la même armure,  
Un jour, si l'on vous frappe, ensemble vous mourrez !

Et moi, j'aurais voulu... Mais toujours impossibles,  
Nous jetons vers le ciel des vœux qu'il n'entend pas :  
Le ciel nous a formés mobiles et sensibles,  
Et le sol le plus doux n'enchaîne point nos pas.

## PRIÈRE

**N**E me fais pas mourir sous les glaces de l'âge,  
Toi qui formas mon cœur du feu pur de l'amour.  
Rappelle ton enfant du milieu de l'orage ;  
Dieu ! j'ai peur de la nuit, que je m'envole au jour !

Après ce que j'aimai, je ne veux pas m'éteindre ;  
Je ne veux pas mourir dans le deuil de sa mort.  
Que son souffle me cherche, attaché sur mon sort,  
Et défende au froid de m'atteindre !



## RÉVÉLATION

**V**OIS-TU! d'un cœur de femme il aut avoir pitié;  
Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges;  
Quand elles diraient non, je dis oui. Les plus sages  
Ne peuvent sans transport se prendre d'amitié:  
Juge d'amour! Ce mot nous rappelle nos mères;  
Le berceau balancé dans leurs douces prières;  
L'ange gardien qui veille et plane autour de nous,  
Qu'une petite fille écoute à deux genoux;  
Dieu qui parle et se plaît dans une âme ingénue,  
Que l'on a vu passer avec l'errante nue,  
Dont on buvait l'haleine au fond des jeunes fleurs,  
Qu'on regardait dans l'ombre et qui séchait nos pleurs;  
Et le pardon qui vint, un jour de pénitence,  
Dans un baiser furtif redorer l'existence!

Ce suave lointain reparaît dans l'amour;  
Il redonne à nos yeux l'étonnement du jour;



---

Sous ses deux ailes d'or qu'il abat sur notre âme,  
Des prismes mal éteints il rallume la flamme ;  
Tout s'illumine encor de lumière et d'encens ;  
Et le rire d'alors roule avec nos accents!...

Parle-moi doucement ; sans voix, parle à mon âme ;  
Le souffle appelle un souffle, et la flamme une flamme.  
Entre deux cœurs charmés il faut peu de discours,  
Comme à deux filets d'eau peu de bruit dans leur cours.  
Ils vont ! les vents d'été parfument leur voyage.  
Altérés l'un de l'autre et contents de frémir,  
Ce n'est que de bonheur qu'on les entend gémir.  
Quand l'hiver les cimente et fixe leur image,  
Ils dorment, suspendus sous le même pouvoir  
Et si bien emmêlés qu'ils ne font qu'un miroir.

On a si peu de temps à s'aimer sur la terre !  
Oh ! qu'il faut se hâter de dépenser son cœur !  
Grondé par le remords, prends garde ! il est grondeur,  
L'un des deux, mon amour, pleurera solitaire.  
Parle-moi doucement, afin que dans la mort  
Tu scelles nos adieux d'un baiser sans remord,  
Et qu'en entrant aux cieus, toi calme, moi légère,  
Nous soyons reconnus pour amants de la terre.  
Que si l'ombre d'un mot t'accusait devant moi,  
A Dieu, sans le tromper, je réponde pour toi :  
« Il m'a beaucoup aimée ! Il a bu de mes larmes ;  
Son âme a regardé dans toutes mes douleurs ;  
Il a dit qu'avec moi l'exil aurait des charmes,  
La prison du soleil, la vieillesse des fleurs ! »

Et Dieu nous unira d'éternité. Prends garde !  
Fais-moi belle de joie ! et quand je te regarde,  
Regarde-moi ; jamais ne rencontre ma main

---

Sans la presser. Cruel ! on peut mourir demain,  
Songe donc ! Crains surtout qu'en moi-même enfermée,  
Ne me souvenant plus que je fus trop aimée,  
Je ne dise, pauvre âme oublieuse des cieus,  
Pleurant sous mes deux mains et me cachant les yeux :  
« Dans tous mes souvenirs, je sens couler mes larmes ;  
Tout ce qui fit ma joie enfermait mes douleurs ;  
Mes jeunes amitiés sont empreintes des charmes  
Et des parfums mourants qui survivent aux fleurs. »

Je dis cela, jalouse, et je sens ma pensée  
Sortir en cris plaintifs de mon âme oppressée.  
Quand tu ne réponds pas, j'ai honte à tant d'amour,  
Je gronde mes sanglots, je m'évite à mon tour,  
Je m'en retourne à Dieu, je lui demande un père,  
Je lui montre mon cœur gonflé de ta colère,  
Je lui dis, ce qu'il sait, que je suis son enfant,  
Que je veux espérer et qu'on me le défend !

Ne me le défends plus ! laisse brûler ma vie.  
Si tu sais le doux mal où je suis asservie,  
Oh ! ne me dis jamais qu'il faudra se guérir,  
Qu'aimer use le cœur et que tout doit mourir !  
Car tu me vois dans l'âme, approche, tu peux lire ;  
Voilà notre secret : est-ce mal de le dire ?  
Non, rien ne meurt. Pieux d'amour ou d'amitié,  
Vois-tu ! d'un cœur de femme il faut avoir pitié !



## LA VIE ET LA MORT DU RAMIER

**D**E la colombe au bois c'est le ramier fidèle ;  
S'il vole sans repos, c'est qu'il vole auprès d'elle ;  
Il ne peut s'appuyer qu'au nid de ses amours,  
Car des ailes de feu l'y réchauffent toujours !

Laissez battre et brûler deux cœurs si bien ensemble ;  
Leur vie est un fil d'or qu'un nœud secret assemble,  
Il traverse le monde et ce qu'il fait souffrir :  
Ne le déliez pas ! Vous les feriez mourir !

Ils ne veulent à deux qu'un peu d'air, un peu d'ombre,  
Une place au ruisseau qui rafraîchit le cœur ;  
Seuls, entre ciel et terre, un nid suave et sombre,  
Pour s'entre-aider à vivre, ou cacher leur bonheur !

Quand vous ne verrez plus passer par ce rivage  
Cette blanche moitié de la colombe aux bois,  
N'allez pas croire au moins que l'un d'eux soit volage :  
Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois !

Laissez-vous entraîner sur leurs traces perdues  
Vers le nid, doux sépulcre alors silencieux,  
Et vous y trouverez quatre ailes détendues  
Sur deux cœurs mal éteints rallumés dans les cieux !



## L'ATTENTE

QUAND je ne te vois pas, le temps m'accable, et l'heure  
A je ne sais quel poids impossible à porter ;  
Je sens languir mon cœur, qui cherche à me quitter ;  
Et ma tête se penche, et je souffre, et je pleure.

Quand ta voix saisissante atteint mon souvenir,  
Je tressaille, j'écoute... et j'espère immobile ;  
Et l'on dirait que Dieu touche un roseau débile ;  
Et moi, tout moi répond : « Dieu ! faites-le venir ! »

Quand sur tes traits charmants j'arrête ma pensée,  
Tous mes traits sont empreints de crainte et de bonheur ;  
J'ai froid dans mes cheveux, ma vie est oppressée,  
Et ton nom, tout à coup, s'échappe de mon cœur.

---

---

Quand c'est toi-même, enfin ! quand j'ai cessé d'attendre,  
Tremblante, je me sauve en te tendant les bras,  
Je n'ose te parler, et j'ai peur de t'entendre ;  
Mais tu cherches mon âme, et toi seul l'obtiens !



## AMOUR

Ce que j'ai dans le cœur, brûlant comme notre âge,  
Si j'ose t'en parler, comment le définir ?  
Est-ce un miroir ardent frappé de ton image ?  
Un portrait palpitant né de ton souvenir ?

Vois ! je crois que c'est toi, même dans ton absence,  
Dans le sommeil. Eh quoi ! peut-on veiller toujours ?  
Ce bonheur accablant que donne ta présence  
Trop vite épuiserait la flamme de mes jours.

Le même ange peut-être a regardé nos mères,  
Peut-être une seule âme a formé deux enfants.  
Oui, la moitié qui manque à tes jours éphémères,  
Elle bat dans mon sein, où tes traits sont vivants !

---

Sous ce voile de feu j'emprisonne ta vie.  
Là, je t'aime, innocente, et tu n'aimes que moi.  
Ah! si d'un tel repos l'existence est suivie,  
Je voudrais mourir jeune, et mourir avec toi!





## MALHEUR A MOI

**M**ALHEUR à moi ! je ne sais plus lui plaire ;  
Je ne suis plus le charme de ses yeux ;  
Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux,  
Pour attendrir sa jalouse colère ;  
Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,  
Me demander des serments ou des larmes ;  
Il veille en paix, il s'endort sans alarmes :  
Malheur à moi !

Las de bonheur, sans trembler pour ma vie,  
Insoucieux, il parle de sa mort !  
De ma tristesse il n'a plus le remord,  
Et je n'ai pas tous les biens qu'il envie !  
Hier, sur mon sein, sans accuser ma foi,  
Sans les frayeurs que j'ai tant pardonnées,  
Il vit des fleurs qu'il n'avait pas données :  
Malheur à moi !

---

Distrain d'aimer, sans écouter mon père,  
Il l'entendit me parler d'avenir :  
Je n'en ai plus s'il n'y veut pas venir ;  
Par lui je crois, sans lui je désespère ;  
Sans lui, mon Dieu ! comment vivrai-je en toi ?  
Je n'ai qu'une âme, et c'est par lui qu'elle aime ;  
Et lui, mon Dieu, si ce n'est pas toi-même,  
Malheur à moi !



## LA JALOUSE

SANS signer ma tristesse, un jour, au seul que j'aime  
J'écrivis en secret : « Elle attend : cherche-la !  
Devine qui t'appelle, et réponds : « Me voilà ! »  
Et quand il accourut, quand je venais moi-même,  
Quand je retins le cri d'un bonheur plein d'effroi,  
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »

Sans me nommer, craintive en livrant mes alarmes,  
J'écrivis : « J'ai pleuré. Je pleure... C'est pour vous !  
Que l'amour vous éclaire et demeure entre nous ! »  
Et quand il vit mes yeux encor voilés de larmes,  
Quand il toucha ma main qui lui rendait ma foi,  
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »

---

Sans dire : « C'était moi ! » je m'enfuis, je succombe ;  
Bientôt je n'aurai plus de secret à cacher.  
S'il rêve alors au nom qui courut le chercher,  
Il le devinera peut-être sur ma tombe ;  
Et, soulevant enfin ma vie avec effroi,  
Qu'il dise au moins : « C'est elle ! ô pitié ! c'était toi ! »



## SERAIS-TU SEUL ?

O h ! si j'avais de grandes ailes,  
Que je traverserais de lieux !  
J'irais, sous mes plumes fidèles,  
Dans leurs pleurs essuyer tes yeux ;  
Je m'abattrais sur ta fenêtre,  
Ou près de ton cœur endormi ;  
Toi, quand tu me verrais paraître,  
T'enfuirais-tu, mon seul ami ?

Non ! Tu subirais le prodige  
Qui rouvrirait les cieus pour nous ;  
Et, comme une fleur sur sa tige,  
Je tremblerais sur tes genoux ;  
Puis, craintive comme une femme,  
Si je t'entraînais à demi,  
Pour ne plus déchirer notre âme  
Me suivrais-tu, mon seul ami ?

A minuit la lune rayonne,  
Et ma trace aurait un flambeau ;  
Vers tes pas, dont mon cœur frissonne,  
Dieu ! que le chemin serait beau !  
Sous nos fleurs où, pleine de larmes,  
Ta voix dans ma voix a gémi,  
Comme au temps dont j'ai fait les charmes,  
Serais-tu seul, mon seul ami ?

Mais le jour luit, mon rêve tombe.  
Au soleil les rêves ont peur ;  
Et les ailes de ma colombe  
Vont seules te porter mon cœur.  
Elle a respiré l'air où j'aime ;  
Dans mes bras son vol a frémi :  
Triste, comme un peu de moi-même,  
Caresse-la, mon seul ami !



## LES AILES D'ANGE

**V**ous aussi, vous m'avez trompée,  
Avec vos traits d'ange et vos pleurs ;  
Sous le charme de vos douleurs,  
Mon âme reste enveloppée.  
De vos jours longtemps accablés  
J'écartai les ombres cruelles ;  
Mais l'air pur fait frémir vos ailes.  
Bel ange ! et vous vous envoliez.

Quand vos ailes alors tremblantes  
Vinrent se reposer sur moi,  
Quand à travers un peu d'effroi  
J'accueillis vos peines brûlantes,  
Entre vous et les cieus troublés  
J'étendis mes deux mains fidèles !  
Sur mon cœur j'ai séché vos ailes,  
Bel ange ! et vous vous envoliez.

---

Saviez-vous qu'une voix plaintive  
Pût toucher un cœur à la mort ?  
Étiez-vous triste du remord  
D'y rendre ma vie attentive ?  
Où fuir, hélas ! quand vous parlez  
De pleurs, d'amitiés éternelles ?  
J'écoutais, j'oubliais vos ailes,  
Bel ange ! et vous vous envoliez.

Charmez votre exil sur la terre,  
Sous d'autres cieus, par d'autres fleurs ;  
Allez ! Dieu comptera vos pleurs  
Au fond d'une âme solitaire.  
Peut-être un jour vous reviendrez  
Y cacher des douleurs nouvelles :  
Mais vous aurez toujours des ailes,  
Toujours vous vous envolerez.





## JE NE CROIS PLUS

**A**LLEZ, pensers d'amour, vers de nouvelles âmes,  
Comme autour d'un flambeau, voltiger et mourir ;  
Papillons immortels, vivez à d'autres flammes :  
Tout le feu de mon cœur ne peut plus vous nourrir.

Ma trame était trop faible, et, déjà consumée,  
Elle résiste à peine au poids de quelques jours ;  
En vain de votre dieu je suis encore aimée,  
En vain ! je ne crois plus que l'on aime toujours !



## REVEIL

C'EST qu'ils parlaient de toi, quand loin du cercle assise,  
Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux ;  
C'est qu'ils me regardaient, quand mon âme indécise  
Osa braver ton nom qui passait entre nous !

Et puis leurs voix riaient ! J'ai pu rester sans crainte.  
On disait ton bonheur et tes belles amours.  
A mon livre fermé moi je lisais toujours,  
Car sur mon front baissé toute une âme était peinte !

Te voilà donc heureux ! Je sais donc tout prévoir !  
Je ne crains donc plus rien... rien, que de te revoir.  
Heureux par tant d'objets, je respire moi-même ;  
Sur deux cœurs à la fois je n'ai plus à gémir ;  
Je dirai : « Quel bonheur ! ce n'est plus moi qu'il aime ;  
D'autres ont pris mes pleurs... et je pourrai dormir ! »

Reste à ce doux éclat qui rayonne autour d'elles :  
Leur front se baigne encor dans l'air pur du matin,  
Et je leur sais gré d'être belles,  
Si ces fleurs d'un moment consolent ton destin.  
Mais le voir ! ah ! c'est trop ! N'attends pas l'impossible !  
Laisse au ruisseau désert son cours triste et paisible ;  
Ne viens pas me surprendre, et, d'un regard glacé,  
Me défendre de vivre au moins dans le passé !  
Ne viens pas dans mes traits qu'un tourment décolore,  
Plus voilés, plus rêveurs encore,  
Oh ! ne viens pas compter, malgré moi découverts,  
Les pleurs que j'ai versés, les jours que j'ai soufferts !  
Laisse-moi m'isoler dans l'oubli de mes peines ;  
D'un esclave qui dort ne heurte pas les chaînes.  
Si je dois au passé quelques éclairs heureux,  
Il est temps de mourir à ce qu'il eut d'affreux.  
Ne fais plus fermenter dans mon âme troublée  
Tous ces germes amers où s'éteint la raison ;  
Laisse tomber en paix une fleur accablée,  
Atteinte dans le cœur d'un tranquille poison.

Tu le sais, comme on voit un calme et frais breuvage  
Tourner pendant l'orage,  
Tu le sais, quand l'amour gronde et fait tant souffrir,  
La douce humeur de l'âme est facile à s'aigrir.  
J'ai senti... (le dirai-je ? oui, s'accuser soi-même  
Est peut-être un besoin d'absoudre ce qu'on aime.)  
J'ai senti tout mon cœur s'élever contre toi ;  
J'ai supplié la mort d'éteindre ma mémoire ;  
Oui, j'ai haï ton nom ! oui, j'ai haï ta gloire !  
Ah ! c'est que je t'aimais alors : pardonne-moi !



## PITIÉ

SONGE-T-IL si par lui mon sort fut triste... et doux ?  
Si mon cœur est paisible, ou volage, ou jaloux ?  
Jamais de sa couronne une feuille légère  
Cherche-t-elle ma vie à sa vie étrangère ?  
Son nom seul fugitif et parfois caressant,  
Porté vers l'avenir, me salue en passant.  
De lui, rien ! Peine affreuse et jamais exprimée !  
Douleur toujours profonde et toujours renfermée !  
Rapprochement cruel des jours purs et dorés,  
Par ses regards, bien plus que des cieus, éclairés,  
Avec ces jours d'exil, d'abandon, d'amertume,  
De regret qui déchire, et d'espoir qui consume !

Oh ! qu'il n'apprenne pas ces tourments infinis  
Dont les cœurs trop naïfs sont raillés et punis !  
Et puis, ce n'est pas lui, c'est l'amour qui me tue.  
Il détacha son sort de ma vie abattue ;

---

A présent, je descends un rapide chemin,  
Dans une sombre nuit où j'ai perdu sa main.  
Il ne viendra jamais ; pourquoi le lui défendre ?  
Je l'ai haï ; qu'importe ? A-t-il voulu l'apprendre ?  
S'occupe-t-on toujours d'un danger qui n'est plus ?  
Vers des échos muets que de cris superflus !  
Ah ! je me fais pitié, je pleure sur moi-même,  
Et je dis bien souvent : « Ce n'est plus lui que j'aime ! »



## DÉTACHEMENT

**I**L est des maux sans nom dont la morne amertume  
Change en affreuses nuits les jours qu'elle consume.  
Se plaindre est impossible ; on ne sait plus parler ;  
Les pleurs même du cœur refusent de couler.  
On ne se souvient pas, perdu dans le naufrage,  
De quel astre inclément s'est échappé l'orage.  
Qu'importe ? Le malheur s'est étendu partout :  
Le passé n'est qu'une ombre, et l'attente un dégoût.

C'est quand on a perdu tout appui de soi-même,  
C'est quand on n'aime plus, que plus rien ne nous aime,  
C'est quand on sent mourir son regard attaché  
Sur un bonheur lointain qu'on a longtemps cherché,  
Créé pour nous, peut-être ! et qu'indigne d'atteindre,  
On voit comme un rayon trembler, fuir... et s'éteindre,



## TRISTESSE

**N**'IRAI-JE plus courir dans l'enclos de ma mère ?  
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?  
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?  
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?  
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?

C'est que, pour retourner à ces fraîches prémices,  
A ces fruits veloutés qui pendent au berceau,  
Prête à se replonger aux limpides calices  
De la source fuyante et des vierges délices,  
L'âme hésite à troubler la fange du ruisseau.

Quel effroi de ramper au fond de sa mémoire,  
D'ensanglanter son cœur aux dards qui l'ont blessé,  
De rapprendre un affront que l'on crut effacé,  
Que le temps... que le ciel a dit de ne plus croire,  
Et qui siffle aux lieux même où la flèche a passé !

Qui n'a senti son front rougir, brûler encore  
Sous le flambeau moqueur d'un amer souvenir ?  
Qui n'a pas un écho cruellement sonore,  
Jetant par intervalle un nom que l'âme abhorre,  
Et la fait s'envoler au fond de l'avenir ?

Vous aussi, ma natale, on vous a bien changée !  
Quoi ! quand mon cœur remonte à vos gothiques tours,  
Qu'il traverse, rêveur, notre absence affligée,  
Il ne reconnaît plus la grâce négligée  
Qui donne tant de charme au maternel séjour !

Il voit rire un jardin sur l'étroit cimetière,  
Où la lune souvent me prenait à genoux ;  
L'ironie embaumée a remplacé la pierre  
Où j'allais, d'une tombe indigente héritière,  
Relire ma croyance au dernier rendez-vous !

Tristesse ! après longtemps revenir isolée,  
Rapporter de sa vie un compte douloureux,  
La renouer malade à quelque mausolée,  
Chercher un cœur à soi sous la croix violée,  
Et ne plus oser dire : « Il est là ! » c'est affreux !

Mais cet enfant qui joue et qui dort sur la vie,  
Qui s'habille de fleurs, qui n'en sent pas l'effroi,  
Ce pauvre enfant heureux que personne n'envie,



Qui, né pour le malheur, l'ignore et s'y confie,  
Je le regrette encor, cet enfant, c'était moi.

Au livre de mon sort si je cherche un sourire,  
Dans sa blanche préface, oh ! je l'obtiens toujours  
A des mots commencés que je ne peux écrire,  
Éclatants d'innocence et charmants à relire,  
Parmi les feuillets noirs où s'inscrivent mes jours !

Un bouquet de cerise, une pomme encor verte,  
C'étaient là des festins savourés jusqu'au cœur !  
A tant de volupté l'âme neuve est ouverte,  
Quand l'âpre affliction, de miel encor couverte,  
N'a pas trempé nos sens d'une amère saveur !

Parmi les biens perdus dont je soupire encore,  
Quel nom portait la fleur... la fleur d'un bleu si beau,  
Que je vis poindre au jour, puis frémir, puis éclore,  
Puis que je ne vis plus à la suivante aurore ?  
Ne devrait-elle pas renaître à mon tombeau !

Douce église ! sans pompe, et sans culte et sans prêtre,  
Où je faisais dans l'air jouer ma faible voix,  
Où la ronce montait fière à chaque fenêtre,  
Près du Christ mutilé qui m'écoutait peut-être,  
N'irai-je plus rêver du ciel comme autrefois ?

Oh ! n'a-t-on pas détruit cette vigne oubliée,  
Balançant au vieux mur son fragile réseau ?  
Comme l'aile d'un ange aimante et dépliée,  
L'humble pampre embrassait l'église humiliée  
De sa pâle verdure où tremblait un oiseau.

L'oiseau chantait, piquait le fruit mûr, et ses ailes  
Frappaient l'ogive sombre avec un bruit joyeux ;  
Et le soleil couchant dardait ses étincelles  
Aux vitraux rallumés de rougeâtres parcelles  
Qui me restaient longtemps ardentes dans les yeux.

Notre-Dame\*! aujourd'hui belle et retentissante,  
Triste alors, quel secret m'avez-vous dit tout bas ?  
Et quand mon timbre pur remplaçait l'orgue absente,  
Pour répondre à l'écho de la nef gémissante,  
Mon frêle et doux *Ave*, ne l'écoutez-vous pas ?

Et ne jamais revoir ce mur où la lumière  
Dessinait Dieu visible à ma jeune raison !  
Ne plus mettre à ses pieds mon pain et ma prière !  
Ne plus suivre mon ombre au bord de la rivière,  
Jusqu'au chaume enlierré que j'appelais maison !

Ni le puits solitaire, urne sourde et profonde,  
Crédule, où j'allais voir descendre le soleil,  
Qui faisait aux enfants un miroir de son onde.  
Elle est tarie... Hélas ! tout se tarit au monde ;  
Hélas ! la vie et l'onde ont un destin pareil !

Ne plus passer devant l'école bourdonnante,  
Cage en fleurs où couvaient, où fermentaient nos jours,  
Où j'entendis, captive, une voix résonnante  
Et chère ! à ma prison m'enlever frissonnante :  
Voix de mon père, ô voix ! m'appellez-vous toujours ?

\* Une église de Douai abandonnée pendant la Révolution.

---

Où libre je pâlis de tendresse éperdue,  
Où je crus voir le ciel descendre, et l'humble lieu  
S'ouvrir! Mon père au loin m'avait donc entendue!  
Fière, en tenant sa main, je traversai la rue;  
Il la remplissait toute; il ressemblait à Dieu!

Albertine! et là bas flottait ta jeune tête  
Sous le calvaire en fleurs; et c'était loin du soir!  
Et ma voix bondissante avait dit: « Est-ce fête?  
O joie! est-ce demain que Dieu passe et s'arrête? »  
Et tu m'avais crié: « Tu vas voir! tu vas voir! »

Oui! c'était une fête, une heure parfumée;  
On moissonnait nos fleurs, on les jetait dans l'air;  
Albertine riait sous la pluie embaumée;  
Elle vivait encor; j'étais encore aimée!  
C'est un parfum de rose.... il n'atteint pas l'hiver.

Du moins n'irai-je plus dans l'enclos de ma mère?  
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs?  
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère?  
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère?  
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs?



## ABNÉGATION

**S**I solitaire, hélas ! et puis si peu bruyante,  
Tenant si peu d'espace, on me l'envie encor !  
Cette pensée est triste, elle entraîne à la mort,  
Et, pour s'en reposer, la tombe est attrayante.  
C'est la première fois qu'elle a navré mon sein ;  
A tous les flots amers de ma vie écoulée  
Cette goutte de fiel ne s'était pas mêlée ;  
Personne n'avait dit : « S'en ira-t-elle enfin ! »

Oh ! personne ! A présent je suis de trop au monde,  
Et j'ai hâte, et j'ai peur d'amasser mes instants ;  
Je trompe une espérance !... En vain je la seconde ;  
Importune et mourante, on peut vivre longtemps !

Oui, je me presse en vain d'avancer et de vivre.  
Quelque anneau tient encor mon cœur : il se rompra.  
Tout ce que j'aime est frêle et meurt, et pour vous suivre,  
Mes chers anneaux brisés, mon cœur se brisera !



## LE MAL DU PAYS

**J**E veux aller mourir aux lieux où je suis née :  
Le tombeau d'Albertine est près de mon berceau ;  
Je veux aller trouver son ombre abandonnée ;  
Je veux un même lit près du même ruisseau.

Je veux dormir. J'ai soif de sommeil, d'innocence,  
D'amour ! d'un long silence écouté sans effroi,  
De l'air pur qui soufflait au jour de ma naissance,  
Doux pour l'enfant du pauvre et pour l'enfant du roi.

J'ai soif d'un frais oubli, d'une voix qui pardonne.  
Qu'on me rende Albertine ! elle avait cette voix  
Qu'un souvenir du ciel à quelques femmes donne ;  
Elle a béni mon nom... autre part... autrefois !

Autrefois!... qu'il est loin le jour de son baptême !  
Nous entrâmes au monde un jour qu'il était beau :  
Le sel qui l'ondoya fut dissous sur moi-même,  
Et le prêtre pour nous n'alluma qu'un flambeau.

D'où vient-on quand on frappe aux portes de la terre ?  
Sans clarté dans la vie, où s'adressent nos pas ?  
Inconnus aux mortels qui nous tendent les bras,  
Pleurants, comme effrayés d'un sort involontaire.

Où va-t-on quand, lassé d'un chemin sans bonheur,  
On tourne vers le ciel un regard chargé d'ombre ?  
Quand on ferme sur nous l'autre porte, si sombre !  
Et qu'un ami n'a plus que nos traits dans son cœur ?

Ah ! quand je descendrai rapide, palpitante,  
L'invisible sentier qu'on ne remonte pas,  
Reconnaîtrai-je enfin la seule âme constante  
Qui m'aimait imparfaite et me grondait si bas ?

Te verrai-je, Albertine ! Ombre jeune et craintive ?  
Jeune, tu t'envolas peureuse des autans :  
Dénouant pour mourir ta robe de printemps,  
Tu dis : « Semez ces fleurs sur ma cendre captive. »

Oui ! je reconnâtrai tes traits pâles, charmants,  
Miroir de la pitié qui marchait sur tes traces,  
Qui pleurait dans ta voix, angélisait tes grâces,  
Et qui s'enveloppait dans tes doux vêtements !

Oui, tu ne m'es qu'absente, et la mort n'est qu'un voile,  
Albertine ! et tu sais l'autre vie avant moi.  
Un jour, j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile ;  
Elle a baisé mon front, et j'ai dit : « C'est donc toi ! »

---

Viens encor, viens! j'ai tant de choses à te dire!  
Ce qu'on t'a fait souffrir, je le sais! j'ai souffert.  
O ma plus que sœur, viens! ce que je n'ose écrire,  
Viens le voir palpiter dans mon cœur entr'ouvert !





## LA CRAINTE

OUVRE-TOI, cœur malade ! et vous, lèvres amères,  
Ouvrez-vous ! plaignez-moi ! Dieu m'oublie ou me hait ;  
Sa pitié n'entend plus mon désespoir muet ;  
Sa main jette au hasard mes heures éphémères :  
Comme des oiseaux noirs dans les vents dispersés,  
Lasses avant d'éclorre, et sans bonheur perdues,  
Elles traînent sur moi leurs ailes détendues ;  
Et Dieu ne dit jamais : « C'est assez ! c'est assez ! »

J'ai pleuré ; mais des pleurs blessent-ils sa puissance ?  
Faible, où trouver des cris pour les jeter aux cieux ?  
Enfant, quand je pleurais, sans le voir de mes yeux,  
D'un ange autour de moi je sentais la présence :  
Il était sous les fleurs que relevait ma main ;  
Il me parlait souvent dans la voix de ma mère ;  
Et si je soupirais d'une voix éphémère,  
Penché sur moi, le soir, il me disait : « Demain ! »

---

Et je ne l'entends plus. J'entends toujours mon âme !  
Toujours elle se plaint ; jamais elle ne dort !  
Et cette âme où passa tant de pleurs, tant de flamme,  
Le ciel qui la sait toute en voudra-t-il encor ?

Ciel ! un peu de bonheur ! ciel ! un peu d'espérance !  
Un peu d'air dans l'orage où s'éteignent mes jours ;  
Un souffle à ma faiblesse, un songe à ma souffrance,  
Ou ce sommeil sans rêve et qui dure toujours !



## L'ÉTONNEMENT

D'ou sait-il que je l'aime encore ?  
Je ne le dis pas... je l'ignore.  
Je ne descends plus dans mon cœur,  
Je crains d'y rapprendre un malheur.  
Et de l'absence que j'abhorre  
Lui qui prolongea la froideur,  
D'ou sait-il que je l'aime encore ?  
Que sa mémoire me fait peur !

Il dit que l'amour sait attendre,  
Et deux cœurs mariés s'entendre !  
Et ce lien défait par lui,  
Il vient le reprendre aujourd'hui.  
Il dit nous ! comme à l'aube tendre  
D'un jour heureux qui n'a pas lui ;  
Il dit que l'amour sait attendre :  
J'écoutais... et je n'ai pas fui !

---

Je n'ai trouvé rien à répondre ;  
Dans sa voix qui sait me confondre  
Le passé vient de retentir,  
Et ma voix ne pouvait sortir.  
J'ai senti mon âme se fondre ;  
Tout près d'un nouveau repentir,  
Je n'ai trouvé rien à répondre :  
Non ! je n'ai pas osé mentir !

Dieu ! sera-t-il encor mon maître ?  
Sa tristesse dit qu'il veut l'être ;  
Sans cris, sans pleurs, sans vains débats,  
Comme il veut ce qu'il veut tout bas !  
Oui ! je viens de le reconnaître,  
Rêveur, attaché sur mes pas.  
Dieu ! sera-t-il encor mon maître ?  
Mais, absent, ne l'était-il pas ?



## LA SINCÈRE

**V**EUX-TU l'acheter ?  
Mon cœur est à vendre.  
Veux-tu l'acheter,  
Sans nous disputer ?

Dieu l'a fait d'aimant,  
Tu le feras tendre ;  
Dieu l'a fait d'aimant  
Pour un seul amant !

Moi, j'en fais le prix ;  
Veux-tu le connaître ?  
Moi, j'en fais le prix ;  
N'en sois pas surpris.

As-tu tout le tien ?  
Donne ! et sois mon maître.  
As-tu tout le tien,  
Pour payer le mien ?

S'il n'est plus à toi,  
Je n'ai qu'une envie ;  
S'il n'est plus à toi,  
Tout est dit pour moi.

Le mien glissera,  
Fermé dans la vie ;  
Le mien glissera,  
Et Dieu seul l'aura !

Car, pour nos amours,  
La vie est rapide ;  
Car, pour nos amours,  
Elle a peu de jours.

L'âme doit courir  
Comme une eau limpide ;  
L'âme doit courir,  
Aimer ! et mourir.



## NE FLEUR

**E**LLLE était belle encor ! tu me l'avais donnée.  
Tu m'avais dit : « Tiens-la, cette nuit, sur ton cœur ! »  
Et puis le soir, ta main, railleuse à l'humble fleur,  
Dispersa dans les airs sa cendre infortunée.

Et tu me regardais à travers le flambeau  
Qui vacillait du poids de ce doux incendie ;  
Et tu la suspendais sur le brûlant tombeau,  
Symbole de l'ardente et folle maladie !

Je te trouvai cruel. Le rire de tes yeux  
Fit rouler dans les miens des pleurs silencieux ;  
Car j'aimais cette fleur qui m'avait dit : « Il t'aime ! »  
Et j'ai vu tout un sort dans ce rapide emblème.

---

Ne m'offre plus de fleur. Le faible doit prévoir.  
Faible, sans la sauver, j'épouse son offense ;  
Une femme, une fleur, s'effeuillent sans défense :  
Tu riais d'elle... et moi je ne veux plus te voir !





## LA DERNIÈRE FLEUR

QUE ton cœur prenne ma défense,  
Passant de mon dernier séjour !  
Je mourus sans rendre une offense :  
Mon sort fut une longue enfance,  
Et ma pensée un long amour !

Sur moi lentement éveillée,  
Femme, je n'ai pas fui mon sort ;  
Et sous mes larmes effeuillée,  
Dans mes doux sentiments raillée,  
Je pleurais, et j'aimais encor !

---

Auprès de cette cendre éteinte  
Demeure un instant par pitié!  
Sous l'urne tiède et sans empreinte,  
Que je rêve un moment la plainte  
De l'amour ou de l'amitié.

Car on dit que longtemps encore  
L'âme retourne au monument,  
Glissant du ciel à chaque aurore,  
Pour épier ce qu'elle adore...  
Et que parfois c'est vainement!

Si l'attente, effroi de ma vie,  
Doit aussi tourmenter ma mort,  
Si pas un cœur ne m'a suivie,  
Parle-moi, toi ! je t'en supplie :  
Dis mon nom et pleure mon sort.

Bon passant ! si ta voix est tendre,  
Jamais je n'oublierai ta voix.  
Parle-moi ! guéris-moi d'attendre ;  
Dis mon nom : je croirai l'entendre  
Comme on me l'a dit une fois !

Si tu vois une fleur sauvage  
Croître et trembler sur mon tombeau,  
Cueille à la mort son pâle hommage ;  
Emporte cette frêle image  
D'un être plus aimant que beau.

Prends-moi, sous ce fragile emblème,  
Comme un talisman pour tes jours ;  
S'il recèle un peu de moi-même,

Cache-le sur un cœur qui t'aime ;  
Et ce cœur t'aimera toujours !

Jamais une main qui sépare  
N'osera s'étendre entre vous ;  
L'amour ne sera plus avare ;  
Et si tout l'enfer ne t'égare,  
Toi ! tu ne seras point jaloux !

J'ai porté bonheur sur la terre  
A ceux qui pleuraient devant moi :  
Une larme est un saint mystère.  
Va ! de ta pitié solitaire  
Cette fleur m'acquitte envers toi !



## LA MÉMOIRE

T  
AIS-TOI, ma sœur ! le passé brûle.  
Son nom, c'est lui ; ne le dis plus :  
Se reprendre à des biens perdus,  
C'est marcher au flot qui recule.  
Empreint d'une ardente douceur,  
A peine effleure-t-il ma bouche,  
Comme une flamme qui me touche,  
Ce nom brûle... Tais-toi, ma sœur !

Femme, tu vois un cœur de femme  
Au fond de nos yeux consternés,  
Lorsqu'à s'éteindre condamnés,  
Trop de fièvre en usa la flamme.  
Au mal qui fait longtemps souffrir,  
Crois-moi, l'homme est plus inflexible ;  
Il nous défend d'être sensible,  
Il ne défend pas d'en mourir !

Ce qu'il sait de science amère  
Pour mentir à son propre amour ;  
Ce qu'il peut inventer un jour  
Contre son idole éphémère ;  
Ce que j'ai ressenti tout bas  
De sa haine... ou de son délire,  
'Tout haut je ne veux pas le dire,  
Pour que Dieu ne me venge pas !

Car j'ai là comme une prière  
Qui pleure pour lui nuit et jour ;  
C'est la charité dans l'amour,  
Ou c'est sa parole première.  
Qu'elle enfermait d'âme et de foi,  
Sa voix jeune et si tôt parjure !  
J'en parle à Dieu sans son injure,  
Pour que Dieu l'aime autant que moi.

Je garde au cœur la fraîche empreinte  
De ce qu'il fut dans sa candeur :  
Et, quand Dieu pèsera mon cœur,  
Crois-tu qu'il en brise l'étreinte ?  
Lui n'est plus lui, même à ses yeux ;  
D'autres n'ont que son faux hommage :  
Je le plains, mais sa belle image,  
Je ne la lui rendrai qu'aux cieux !



## LOUISE LABÉ

Quoi! c'est là ton berceau, poétique Louise!  
Mélodieux enfant, fait d'amour et d'amour,  
Et d'âme, et d'âme encore, et de mollesse exquise!  
Quoi! c'est là que ta vie a pris l'air et le jour!

Quoi! les murs étouffants de cette étroite rue  
Ont laissé, sans l'éteindre, éclore ta raison!  
Quoi! c'est là qu'a brillé ta lampe disparue!  
La jeune perle ainsi colore sa prison...

Non, ce n'est pas ainsi que je rêvais ta cage,  
Fauvette à tête blonde, au chant libre et joyeux!  
Je suspendais ton aile à quelque frais bocage,  
Plein d'encens et de jour aussi doux que tes yeux!

Et le Rhône en colère, et la Saône dormante,  
N'avaient point baptisé tes beaux jours tramés d'or ;  
Dans un cercle de feu tourmentée et charmante,  
J'ai cru qu'avec des fleurs tu décrivais ton sort,  
Et que ton aile au vent n'était point arrêtée  
Sous ces réseaux de fer aux rigides couleurs ;  
Et que tu respirais la tristesse enchantée  
Que la paix du désert imprime aux jeunes fleurs ;  
Que tu livrais aux flots tes amoureuses larmes,  
Miroir pur et profond qu'interrogeaient tes charmes ;  
Et que tes vers émus, nés d'un frais souvenir,  
S'en allaient sans efforts chanter dans l'avenir !

Mais tu vivais d'une flamme  
Raillée en ce froid séjour ;  
Et tu pleurais de ton âme,  
O Salamandre d'amour !

Quand sur les feuilles parlantes  
Que ton cœur sut embraser,  
Tu laisses dans un baiser  
Courir tes larmes brûlantes,

O Louise ! on croit voir l'éphémère éternel  
Filer dans les parfums sa soyeuse industrie,  
Lorsque, tombé du ciel, son ardente patrie,  
Il en retient dans l'ombre un rayon paternel.  
Fiévreux, loin du soleil, l'insecte se consume ;  
D'un fil d'or sur lui-même ourdissant la beauté,  
Inaperçu dans l'arbre où le vent l'a jeté,  
Sous un linceul de feu son âme se rallume !...

L'amour se venge d'être esclave.  
Fièvre des jeunes cœurs, orage des beaux jours,

---

Qui consume la vie et la promet toujours,  
Indompté sous les nœuds qui lui servent d'entrave,  
Oh ! l'invisible amour circule dans les airs,  
Dans les flots, dans les fleurs, dans les songes de l'âme,  
Dans le jour qui languit trop chargé de sa flamme,  
Et dans les nocturnes concerts !

Et tu chantas l'amour ! ce fut ta destinée.  
Belle, et femme, et naïve, et du monde étonnée,  
De la foule qui passe évitant la faveur,  
Inclinant sur ton fleuve un front tendre et rêveur,  
Louise, tu chantas ! A peine de l'enfance  
Ta jeunesse hâtive eut perdu les liens,  
L'amour te prit sans peur, sans débats, sans défense ;  
Il fit tes jours, tes nuits, tes tourments et tes biens !

Et toujours par ta chaîne au rivage attachée,  
Comme une nymphe triste au milieu des roseaux,  
Des roseaux à demi cachée,  
Louise, tu chantas dans les fleurs et les eaux !...





## LES FLEURS

O H! de l'air! des parfums! des fleurs pour me nourrir!  
Il semble que les fleurs alimentent ma vie;  
Mais elles vont mourir... Ah! je leur porte envie!  
Mourir jeune, au soleil, Dieu! que c'est bien mourir!

Pour éteindre une fleur, il faut moins qu'un orage.  
Moi, je sais qu'une larme effeuille le bonheur.  
A la fleur qu'on va fuir, qu'importe un long courage?  
Heureuse, elle succombe à son premier malheur!

Roseaux moins fortunés, les vents dans leur furie  
Vous outragent longtemps sans briser votre sort!  
Ainsi, roseau qui marche en sa gloire flétrie,  
L'homme achète longtemps le bienfait de la mort!

---

Et moi, je veux des fleurs pour appuyer ma vie;  
A leurs frêles parfums, j'ai de quoi me nourrir.  
Mais elles vont mourir... Ah! je leur porte envie!  
Mourir jeune, au soleil, Dieu! que c'est bien mourir!



## L'IMPOSSIBLE

QUI me rendra ces jours où la vie a des ailes  
Et vole, vole ainsi que l'alouette aux cieux,  
Lorsque tant de clarté passe devant ses yeux,  
Qu'elle tombe éblouie au fond des fleurs, de celles  
Qui parfument son nid, son âme, son sommeil,  
Et lustrent son plumage ardé par le soleil!

Ciel! un de ces fils d'or pour ourdir ma journée,  
Un débris de ce prisme aux brillantes couleurs!  
Au fond de ces beaux jours et de ces belles fleurs,  
Un rêve où je sois libre, enfant, à peine née!

Quand l'amour de ma mère était mon avenir,  
Quand on ne mourait pas encor dans ma famille,  
Quand tout vivait pour moi, vaine petite fille,  
Quand vivre était le ciel, ou s'en ressouvenir,

---

Quand j'aimais sans savoir ce que j'aimais, quand l'âme  
Me palpait heureuse, et de quoi ? Je ne sais ;  
Quand toute la nature était parfum et flamme,  
Quand mes deux bras s'ouvraient devant ces jours... passés !



## LE VIEUX PATRE

Dieu est trop haut  
et la France est trop loin  
(*Soupir de la Pologne*).

O mes enfants! ne dansez pas!  
J'apporte une triste nouvelle :  
Tous vos frères meurent là-bas,  
Et notre honte se révèle.  
Ils sont chrétiens et malheureux,  
Mes enfants! Que Dieu nous pardonne!  
Pleurons sur nous, prions pour eux!  
Notre bon roi les abandonne!

« On dit que vers nous, tous les jours,  
Ils tendent leurs mains suppliantes,  
Et qu'ils appellent au secours,  
Avec des bannières sanglantes.

Courez à leurs cris douloureux ;  
Que Dieu vous guide et nous pardonne !  
S'il est temps, combattez pour eux !  
Notre bon roi les abandonne !

« Mes filles, écartez ces fleurs ;  
Leurs enfants veulent des prières :  
Tout baignés de sang et de pleurs,  
Ils tombent du sein de leurs mères.  
Donnez vos croix ; qu'un or pieux  
Les sauve, et que Dieu nous pardonne !  
Priez ! pleurez ! donnez pour eux !  
Notre bon roi les abandonne !

« Mais le fer seul va délivrant :  
Portez-en dans leurs nobles plaines,  
Puisque ce n'est plus qu'en mourant  
Que les peuples brisent leurs chaînes !  
Si le fer rend victorieux,  
Eh bien ! pour que Dieu nous pardonne,  
Tout ce fer, donnons-le pour eux !  
Notre bon roi les abandonne !

« Débile et sombre, un vieux roi franc  
Aux enfans portait envie,  
Et des flots de leur jeune sang  
Prolongeait sa hideuse vie.  
Sous un maître non moins affreux,  
Ce peuple expire... et nous pardonne.  
Dieu des rois, descendez sur eux !  
Notre bon roi les abandonne !

« Mes fils, confiez vos troupeaux  
Aux femmes qui n'ont que des larmes.

Dieu soufflera dans vos drapeaux,  
Son courroux bénira vos armes.  
Si le voyage est malheureux,  
Allez, et que Dieu nous pardonne!  
Allez, mes fils, mourez pour eux!  
Notre bon roi les abandonne! »

Ainsi parle aux jeunes bergers  
Un vieillard qui rentre au village;  
Et le Plaisir aux pieds légers  
Fuit avec la danse volage.  
Des échos enfin généreux  
Ont crié : « Que Dieu nous pardonne!  
Priez pour nous! mourons pour eux!  
Notre bon roi les abandonne! »



## LE CRIEUR DE NUIT

ÉVEILLEZ-VOUS, gens qui dormez !  
Sur vos toits minuit passe et pleure ;  
Priez Dieu, s'il vous plait ! c'est l'heure,  
Pour les morts qui vous ont aimés :  
Éveillez-vous, gens qui dormez !

« Toi qui ne pleures rien encore,  
O mon ange ! ne tremble pas !  
Viens verser un secret tout bas  
Dans un cœur vivant qui t'adore,  
Toi qui ne pleures rien encore. »

Éveillez-vous, gens qui dormez !  
Sur vos toits minuit passe et pleure ;  
Priez Dieu, s'il vous plait ! c'est l'heure,  
Pour les morts qui vous ont aimés :  
Éveillez-vous, gens qui dormez !



« Sous les jasmins de ta fenêtre,  
Nul passant ce soir ne me nuit :  
J'ai gagné le crieur de nuit ;  
Descends donc pour me reconnaître  
Sous les jasmins de ta fenêtre ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez !  
Sur vos toits minuit passe et pleure ;  
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,  
Pour les morts qui vous ont aimés :  
Éveillez-vous, gens qui dormez !

« Sans laisser tomber une rose  
Sur le front de ton fiancé,  
Minuit s'en va triste et lassé ;  
Et ta blanche fenêtre est close,  
Sans laisser tomber une rose ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez !  
Sur vos toits minuit passe et pleure ;  
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,  
Pour les morts qui vous ont aimés :  
Éveillez-vous, gens qui dormez !

« Minuit fera lever l'aurore ! »  
Dit l'ange qui se dévoila.  
« O mon fiancé, me voilà !  
Si vous sonnez longtemps encore,  
Minuit fera lever l'aurore ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez !  
Sur vos toits minuit passe et pleure ;

---

Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,  
Pour les morts qui vous ont aimés :  
Éveillez-vous, gens qui dormez !

« Dieu ! dit la mère de famille,  
Jamais pour les morts mécontents  
Minuit n'a pleuré si longtemps ;  
Il aura fait peur à ma fille.  
Paix dans les cieux à ma famille ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez !  
Sur vos toits minuit passe et pleure !  
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,  
Pour les morts qui vous ont aimés :  
Éveillez-vous, gens qui dormez !

Des petits enfants et des mères  
Racontèrent, le lendemain,  
A l'ange riant sous sa main,  
Qu'un mort prolongeait les prières  
Des petits enfants et des mères !



## UNE ONDINE

**L**A rivière est amoureuse.  
Enfant ! n'y viens pas le soir ;  
Près d'Angèle la peureuse  
Va plutôt rire et t'asseoir.  
Si l'eau jalouse en soupire,  
Ferme l'oreille à sa voix ;  
Car elle roule un empire  
Doux et mortel à la fois.

Chaque soir, ses bras humides  
Attirent quelque imprudent  
Qui, sous ses perles liquides,  
Vient plonger son cœur ardent :  
Un miroir à la surface  
Sourit, trempé de fraîcheur ;  
Le pied glisse, l'onde efface  
Le sourire et le plongeur !

---

Et la vierge fiancée  
Pleure au bord de l'élément  
Qui, dans la couche glacée,  
Berce à jamais son amant,  
Cet amant, dont sa jeune âme  
Croit entendre les sanglots  
Murmurer : « Venez, ma femme,  
Dormir aussi sous les flots. »

Par le doux pater d'Angèle,  
Par ses yeux fervents d'amour,  
Par la croix, par la chapelle  
Qui doit vous unir un jour,  
Enfant! l'onde est molle et pure,  
Mais elle a soif de nos pleurs;  
La rive ombreuse est plus sûre :  
N'en dépasse pas les fleurs!



## L'ÉPHÉMÈRE

**F**RÊLE création de la fuyante aurore,  
Ouvre-toi comme un prisme au soleil qui le dore,  
Va dire ta naissance au liseron d'un jour,  
Va ! tu n'as que le temps de deviner l'amour !

Et c'est mieux, c'est bien mieux que de le trop connaître,  
Mieux de ne pas survivre au jour qui le vit naître.  
Happe sa douce amorce, et que ton aile, enfant,  
Joue avec ce flambeau ! rien ne te le défend.  
Né dans le feu, ton vol en cercles s'y déploie  
Et sème des anneaux de lumière et de joie.  
Le fil de tes hasards est court, mais il est d'or !  
Nul regret ne pendra lugubre sur ton sort,  
Nul adieu ne viendra gémir dans l'harmonie  
De ton jour de musique et d'ivresse infinie ;  
Ce que tu vas aimer durera tes instants ;  
Tu ne verras le deuil ni les rides du temps.

Les feuillets de ton sort sont des feuilles de rose.  
Fiévreuse de soleil et d'encens, quel destin !  
Atome délecté dans le miel qui l'arrose,  
Sonne ta bien-venue au banquet du matin.

Je t'envie ! et Dieu t'aime, innocent éphémère.  
Tu nais sans déchirer le beau flanc de ta mère ;  
Ce penser triste et doux ne te fait point de pleurs :  
Il ne t'impose pas comme un remords de vivre.  
Tu n'as point à trainer ton cœur lourd comme un livre.  
Heureux rien ! ta carrière est au bout de ces fleurs.  
Bois ta vie à leur âme, et que ta prompte haleine  
Goûte à tous les parfums dont s'abreuve la plaine.

Hâte-toi ! si le ciel commence à se couvrir,  
Une goutte de pluie inondera tes ailes :  
Avant d'avoir vécu, tu ne veux pas mourir,  
Toi ! Les fleurs vont au soir : ne tombe qu'après elles.  
Bonjour ! bonheur ! adieu ! trois mots pour ton soleil.  
Et pour nous, que de nuits jusqu'au dernier sommeil !  
Le long vivre n'apprend que des fables railleuses.  
Tristement recueillis sous nos ailes frileuses,  
Nous épions l'espoir, qui n'ourdit qu'un regret :  
Et l'espoir n'ouvre pas sa belle chrysalide,  
Et c'est un fruit coulé sous son écorce vide,  
Et le vrai, c'est la mort ! — et j'attends son secret.

Oh ! ce sera la vie. Oh ! ce sera vous-même,  
Rêve, à qui ma prière a tant dit : Je vous aime.  
Ce sera pleur par pleur, et tourment par tourment,  
Des âmes en douleurs le chaste enfantement !



## LE CONVOI D'UN ANGE

**M**ON Dieu ! ce que j'entends si suave en moi-même,  
Qui s'éveille, qui chante au milieu de mon cœur,  
Sonore tremblement qui m'attriste et que j'aime,  
Est-ce un timbre dans l'âme ? Est-ce un oiseau moqueur,  
Qui fait ces voix d'enfant autre part entendues,  
Douce voix que la terre a pour jamais perdues ?  
Dieu ! Quel écho profond pour de si faibles voix !

Quand j'ignorais la mort, je pense qu'une fois  
On me fit blanche et belle, et qu'on serra ma tête  
D'une tresse de fleurs comme pour une fête ;  
Qu'une gaze tombait sur mes souliers plus beaux ;  
Et qu'à travers le jour nous portions des flambeaux :  
Et puis, qu'un long ruban nous tenait, jeunes filles  
Prises pour le cortège au sein de nos familles.

Oui, de mes jours pleurés je vois sortir ce jour  
Tout soleil ! ruisselant sur la fraîche chapelle  
Où je voudrais prier quand je me la rappelle.  
Enfants, nous emportions à son dernier séjour  
Un enfant plus léger, plus peureux de la terre,  
Et qui s'en retournait habillé de mystère,  
Furtif comme l'oiseau sur nos toits entrevu,  
Posé pour nous chanter son passage imprévu,  
Dont la flèche invisible a détendu les ailes,  
Et qui se traîne aux fleurs, et disparaît sous elles !

Je souriais pourtant, car je ne savais pas  
Si l'église tintait la vie ou le trépas.  
Ma mère était plus tendre et me pressait contre elle.  
« Dieu ! » disait-elle, « ô Dieu ! cachez-la dans votre aile ! »  
Et puis en me baisant : « Tu laisseras tomber  
Tes fleurs en saluant l'autel de la Madone ;  
Dans l'eau sainte, petite, il faut les imbiber ;  
Mets ton flambeau dans l'ombre ; elle sait bien qui donne.  
Regarde si la flamme a monté vers les cieus,  
Ma fille, et ne va pas en détourner les yeux !  
Tiens, voilà pour le pauvre : il faut l'aider ; il prie  
Celle qui va te voir et qu'on nomme Marie. »  
Émue elle ajouta : « Toi, tu vivras toujours ! »  
Et je trouvai ce jour plus beau que d'autres jours.

Nous entrâmes sans bruit dans la chapelle ouverte,  
Étrangère au soleil sous sa coupole verte.  
Là, comme une eau qui coule au milieu de l'été,  
On entendait tout bas courir l'éternité.  
Quelque chose de tendre y languissait : du lierre  
Y tenait doucement la vierge prisonnière ;  
Parmi le jour douteux qui flottait dans le chœur,  
On voyait s'abaisser et s'élever son cœur.



Je le croirai toujours : c'était comme une femme  
Sur ses genoux émus tenant son premier-né,  
Chaste et nu, doux et fort, humble et prédestiné,  
Déjà si plein d'amour qu'il nous attirait l'âme !

La mort passait sans pleurs. Hélas ! on n'avait pu  
Porter la mère au seuil où la blanche volée,  
Sur la petite boîte odorante et voilée,  
Reprenait l'hymne frêle aux vents interrompu.

Et quand je ne vis plus ce doux fardeau de roses  
Trembler au fond du voile au soleil étendu,  
On dit : « Regarde au ciel ! » Et je vis tant de choses  
Que je l'y crus porté par le vent, ou perdu,  
Fait ange dans l'azur inondé de lumière ;  
Car l'or du ciel fondait en fils étincelants,  
Et tant de jour coulait sur nos vêtements blancs  
Qu'il fallut curieuse en ôter ma paupière.

Longtemps tout fut mobile et rouge sous ma main,  
Et je ne pus compter les arbres du chemin.  
Sous le toit sans bonheur on nous reçut encore ;  
Le jardin nous offrit ce que l'enfance adore,  
Et nous trouvâmes bons les fruits de l'ange. Hélas !  
Une chambre était triste : elle ne s'ouvrit pas ;  
Et nous fîmes un feu des églantines mortes,  
Dont l'enfant qui s'en va fait arroser les portes.

L'enfant aimé de Dieu n'est jamais revenu ;  
Sage, il trouva son nid assez grand pour sa tombe.  
Oui, vous l'aimiez, mon Dieu ! car la jeune colombe  
N'emporta point de terre à son pied rose et nu.

---

## A M. ALPHONSE DE LAMARTINE

## RÉPONSE

**T**RISTE et morne sur le rivage  
Où l'espoir oublia mes jours,  
J'enviais à l'oiseau sauvage  
Les cris qu'il pousse dans l'orage  
Et que je renferme toujours !

Et quand l'eau s'enfuyait, semée  
De tant d'heures, de tant de mois,  
Sous ma voile sombre et fermée,  
D'une vie autrefois aimée  
Je ne trainais plus que le poids.

J'osais, au fond de ma misère,  
Rêvant sous mes genoux pliés,  
Sans haleine pour ma prière,  
Murmurer à Dieu : « Dieu, mon père !  
Mon père ! vous nous oubliez !

« Vous ne donnez repos ni trêve,  
Ni calme à notre errant esquif  
Tantôt échoué sur la grève,  
Tantôt emporté comme un rêve,  
Perdu dans l'orage ou captif !

« Partout où le malheur l'égare,  
Une mère a peur de mourir ;  
J'ai peur : j'ose nommer barbare  
Le destin mobile et bizarre  
Qui fit mes enfants pour souffrir !

« Qui prendra la rame affligée,  
Quand la barque sans mouvement,  
De mon faible poids allégée,  
Leur paraîtra vide, changée,  
Et sur un plus morne élément ?

« Sans char, sans prêtre, au cimetière  
Leur piété me conduira ;  
Puis, d'un peu de buis ou de lierre,  
Doux monument de sa prière,  
Le plus tendre me couvrira !... »

Tout passe ! Et je vis disparaître  
L'orage avec l'oiseau plongeur ;

Et sur mon étroite fenêtre  
La lune, qui venait de naître,  
Répandit sa douce blancheur.

J'étendis mes bras devant elle,  
Comme pour atteindre un ami  
Dont le pas vivant et fidèle  
Tout à coup au cœur se révèle  
Sur le seuil longtemps endormi.

Je ne sais quelle voix puissante  
Retint mon souffle suspendu ;  
Voix d'en haut, brise ravissante,  
Qui me relevait languissante,  
Comme si Dieu m'eût répondu !

Mais pour trop d'espoir affaiblie,  
Et voilant mes pleurs sous ma main,  
J'ai dit dans ma mélancolie :  
« Lorsque tout m'ignore ou m'oublie,  
Quel ange est donc sur mon chemin ? »

C'était vous ! J'entendis des ailes  
Battre au milieu d'un ciel plus doux ;  
Et sur le sentier d'étincelles  
Que formaient d'ardentes parcelles,  
L'ange qui venait, c'était vous !

Oui, du haut de son vol sublime,  
Lamartine jetait mon nom,  
Comme d'une invisible cime,  
A la barque, au bord de l'abîme,  
La ciel ému jette un rayon !

Doux comme une voix qui pardonne,  
Depuis que ton souffle a passé  
Sur mon front pâle et sans couronne,  
Une sainte pitié résonne  
Autour de mon sort délaissé !

Jamais, dans son errante alarme,  
La *Péri*, pour porter aux cieux,  
Ne puisa de plus humble larme  
Que le pleur plein d'un triste charme  
Dont tes chants ont mouillé mes yeux !

Mais dans ces chants que ma mémoire  
Et mon cœur s'apprennent tout bas,  
Doux à lire, plus doux à croire,  
Oh ! n'as-tu pas dit le mot gloire ?  
Et ce mot, je ne l'entends pas.

Car je suis une faible femme,  
Je n'ai su qu'aimer et souffrir ;  
Ma pauvre lyre, c'est mon âme,  
Et toi seul découvres la flamme  
D'une lampe qui va mourir.

Devant tes hymnes de poète,  
D'ange, hélas ! et d'homme à la fois,  
Cette lyre inculte, incomplète,  
Longtemps détendue et muette,  
Ose à peine prendre une voix.

Je suis l'indigente glaneuse  
Qui d'un peu d'épis oubliés

---

A paré sa gerbe épineuse,  
Quand ta charité lumineuse  
Verse du blé pur à mes pieds.

Oui! toi seul auras dit : « Vit-elle? »  
Tant mon nom est mort avant moi!  
Et sur ma tombe l'hirondelle  
Frappera seule d'un coup d'aile  
L'air harmonieux comme toi.

Mais toi, dont la gloire est entière  
Sous sa belle égide de fleurs,  
Poète! au bord de ta paupière,  
Dis vrai! sa puissante lumière  
A-t-elle arrêté bien des pleurs?

Nous faisons suivre cette pièce de madame Desbordes-Valmore des beaux vers qui lui avaient été adressés par M. de Lamartine. Nos lecteurs nous sauront gré de les trouver ici.



A M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE

SOUVENT sur les mers où se joue  
La tempête aux ailes de feu,  
Je voyais passer sur ma proue  
Le haut mât que le vent secoue,  
Et pour qui la vague est un jeu !

Ses voiles ouvertes et pleines  
Aspiraient le souffle des flots,  
Et ses vigoureuses antennes  
Balançaient, sur les vertes plaines,  
Ses ponts chargés de matelots.

La lame en vain dans la carrière  
Battait en grondant ses sabords :  
Il la renvoyait en poussière,  
Comme un coursier sème en arrière  
La blanche écume de son mors.

---

---

« Longue course à l'heureux navire ! »  
Disais-je. En trois bonds il a fui ;  
La vaste mer est son empire,  
Son horizon n'a que sourire,  
Et l'univers est devant lui.

Mais d'une humble voile sur l'onde  
Si je distinguais la blancheur,  
Esquif que chaque lame inonde,  
Seule demeure qu'ait au monde  
Le foyer flottant du pêcheur ;

Lorsqu'au soir sur la vague brune,  
La suivant du cœur et de l'œil,  
Je m'attachais à sa fortune,  
Et priais les vents et la lune  
De la défendre de l'écueil ;

Sous une voile, dont l'orage  
En lambeaux déroulait les plis,  
Je voyais le frêle équipage  
Disputer son mât qui surnage  
Aux coups des vents et du roulis.

Debout, le père de famille  
Labourait les flots divisés ;  
Le fils manœuvrait, et la fille  
Recousait avec son aiguille  
La voile ou les filets usés.

Deux enfants accroupis sur l'âtre  
Soufflaient la cendre du matin ;



Et déjà la flamme bleuâtre  
Égayait le couple folâtre  
De l'espoir d'un frugal festin.

Appuyée au mât qui chancelle  
Et que sa main tient embrassé,  
La mère les couvait de l'aile,  
Et suspendait à sa mamelle  
Le plus jeune à son cou bercé.

« Ils n'ont, disais-je, dans la vie  
Que cette tente et ces trésors ;  
Ces trois planches sont leur patrie,  
Et cette terre en vain chérie  
Les repousse de tous ses bords !

« En vain de palais et d'ombrage  
Ce golfe immense est couronné :  
Ils n'ont pour tenir au rivage  
Que l'anneau, rongé par l'orage,  
De quelque môle abandonné !

« Ils n'ont pour fortune et pour joie  
Que les refrains de leurs couplets,  
L'ombre que la voile déploie,  
La brise que Dieu leur envoie,  
Et ce qui tombe des filets. »

Cette pauvre barque, ô Valmore,  
Est l'image de ton destin.  
La vague, d'aurore en aurore,  
Comme elle te ballotte encore  
Sur un océan incertain !

---

Tu ne bâtis ton nid d'argile  
Que sous le toit du passager,  
Et, comme l'oiseau sans asile,  
Tu vas glanant de ville en ville  
Les miettes du pain étranger.

Ta voix enseigne avec tristesse  
Des airs de fête à tes petits,  
Pour qu'attendri de leur faiblesse,  
L'oiseleur les épargne et laisse  
Grandir leurs plumes dans les nids !

Mais l'oiseau que ta voix imite  
T'a prêté sa plainte et ses chants ;  
Et plus le vent du nord agite  
La branche où ton malheur s'abrite,  
Plus ton âme a des cris touchants !

Du poète c'est le mystère :  
Le luthier qui crée une voix  
Jette son instrument à terre,  
Foule aux pieds, brise comme un verre  
L'œuvre chantante de ses doigts ;

Puis, d'une main que l'art inspire,  
Rajustant ces fragments meurtris,  
Réveille le son et l'admire,  
Et trouve une voix à sa lyre  
Plus sonore dans ses débris !...

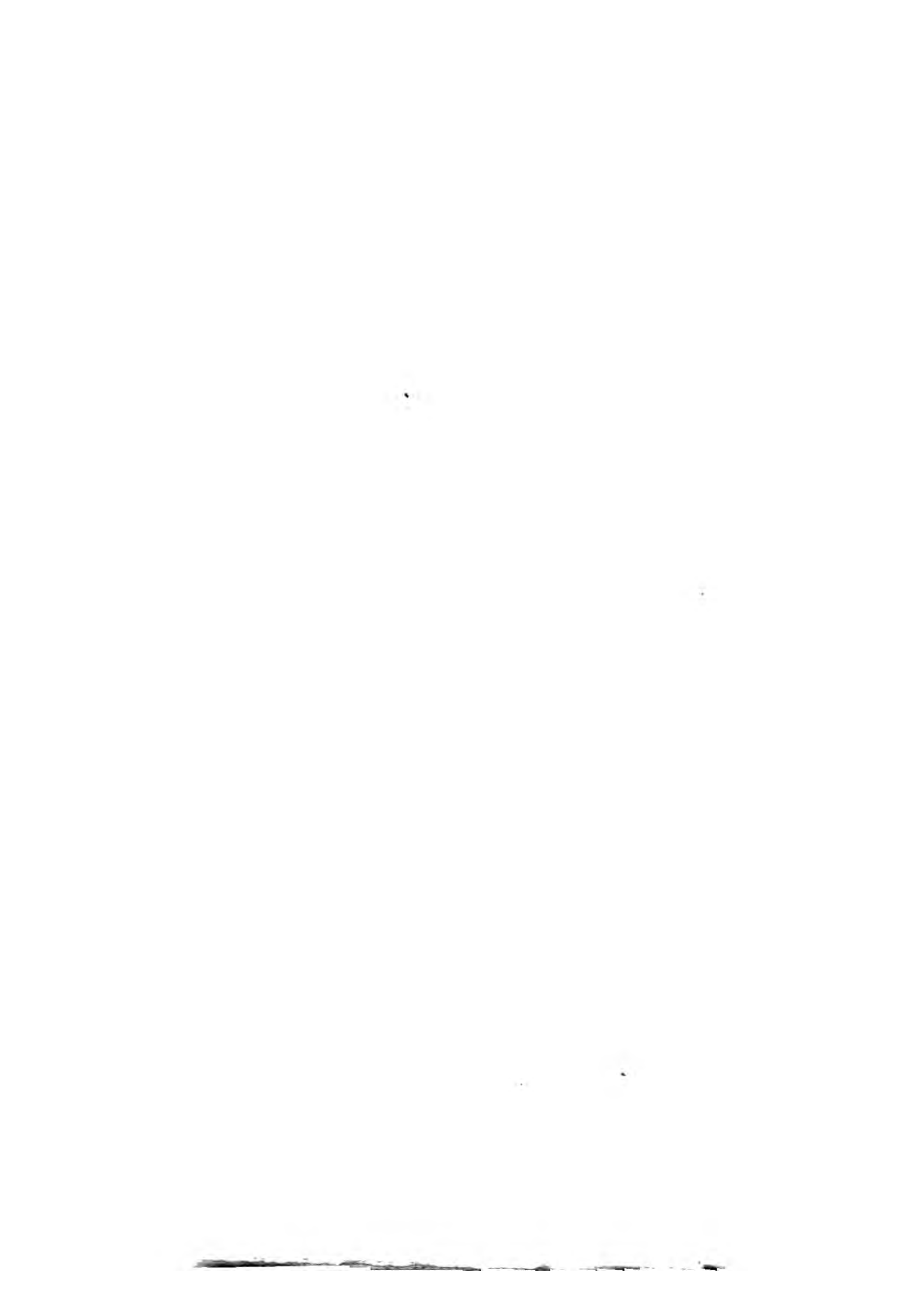
Ainsi le cœur n'a de murmures  
Que brisé sous les pieds du sort :

L'âme chante dans les tortures,  
Et chacune de ses blessures  
Lui donne un plus sublime accord !

Sur la lyre où ton front s'appuie,  
Laisse donc résonner tes pleurs !  
L'avenir, du barde est la vie ;  
Et les pleurs que la gloire essuie  
Sont le seul baume à ses douleurs !



# *TABLE*





## TABLE

---

NOTICE. . . . . 1.

### *IDYLLES*

L'arbrisseau . . . . .	3
Les Roses . . . . .	6
La Journée perdue. . . . .	9
L'Adieu du soir. . . . .	12
La Nuit . . . . .	14
L'absence. . . . .	16
Les deux bergères . . . . .	19
La Fontaine. . . . .	23
Une jeune fille et sa Mère . . . . .	25

## ÉLÉGIES

L'Inquiétude. . . . .	33
Le Concert . . . . .	35
Le Billet . . . . .	37
L'Insomnie . . . . .	39
Son image. . . . .	41
L'imprudence. . . . .	42
La Prière perdue . . . . .	44
A l'Amour . . . . .	46
Les Lettres . . . . .	49
La nuit d'hiver. . . . .	52
L'inconstance. . . . .	55
Élégie. <i>Toi qui m'as tout repris.</i> . . . .	57
A Délie . . . . .	59
A Délie . . . . .	63
A Délie . . . . .	65
Le Souvenir . . . . .	67
La Séparation . . . . .	68
La promenade d'automne. . . . .	70
Élégie. <i>Il fait nuit.</i> . . . .	72
Les Regrets. . . . .	73
La douleur . . . . .	75
Le pressentiment . . . . .	77
Élégie. <i>J'étais à toi.</i> . . . .	79
Élégie. <i>Je m'ignorais encor.</i> . . . .	81
Élégie. <i>Ma sœur, il est parti.</i> . . . .	83
Élégie. <i>Quoi! les flots sont calmés.</i> . . . .	85
Élégie. <i>Peut-être un jour.</i> . . . .	88
Élégie. <i>Il avait dit.</i> . . . .	89
Élégie. <i>Qui, toi, mon bien aimé.</i> . . . .	91
Prière pour lui . . . . .	94
Le Printemps . . . . .	96
L'Attente. . . . .	99
Élégie. <i>Dusses-tu me punir.</i> . . . .	101
L'indiscret . . . . .	103
La Fête . . . . .	106

L'isolement . . . . .	109
Souvenir . . . . .	111
A Mademoiselle Georgina Nairac. . . . .	112
A ma sœur. <i>Que veux-tu ?</i> . . . . .	116
A ma sœur. <i>Qu'ai-je appris ?</i> . . . . .	120
Point d'Adieu . . . . .	123
Albertine. . . . .	125
La guirlande de Rose-Marie. . . . .	129
La Fleur du sol natal . . . . .	133
A mes enfants . . . . .	135
Le berceau d'Hélène . . . . .	141
Les deux amitiés. . . . .	145
Le bal des champs ou la convalescence. . . . .	147
Les deux ramiers . . . . .	150
Le présage . . . . .	152
Le message . . . . .	154
Élégie. <i>Parti !</i> . . . . .	155
Élégie. <i>Un jour, écoute.</i> . . . . .	157
Pressentiment . . . . .	159
Le regard. . . . .	161
Regret. . . . .	163
Le retour chez Délie . . . . .	164
Élégie. <i>Toi que l'on plaint.</i> . . . . .	170
Élégie. <i>Quand le fil de ma vie.</i> . . . . .	173
La Vallée de la Scarpe. . . . .	176
A mes sœurs. <i>J'étais enfant.</i> . . . . .	182
Le billet . . . . .	185
La Vallée. . . . .	186
Le retour à Bordeaux. . . . .	188
Les deux peupliers. . . . .	193
Prière. . . . .	194
Révélation . . . . .	195
La vie et la mort du ramier . . . . .	198
L'attente . . . . .	200
Amour. . . . .	202
Malheur à moi . . . . .	204
La Jalouse . . . . .	206
Serais-tu seul . . . . .	208



Les ailes d'ange. . . . .	210
Je ne crois plus. . . . .	212
Réveil. . . . .	213
Pitié . . . . .	215
Détachement. . . . .	217
Tristesse. . . . .	218
Abnégation . . . . .	223
Le mal du pays. . . . .	225
La crainte. . . . .	228
L'étonnement. . . . .	230
La sincère . . . . .	232
Une fleur. . . . .	234
La dernière fleur. . . . .	236
La mémoire. . . . .	239
Louise Labé. . . . .	241
Les fleurs. . . . .	244
L'impossible. . . . .	246
Le vieux pâtre . . . . .	248
Le crieur de nuit . . . . .	251
Une ondine . . . . .	254
L'Éphémère . . . . .	256
Le convoi d'un ange . . . . .	258
A M. A. de Lamartine. (Réponse). . . . .	261
A M <sup>me</sup> Desbordes-Valmore. (Lamartine) . . . . .	266



## E R R A T A

Page 32, (note), au lieu de :

Quelle *charmante* germination !

lisez :

Quelle *lente* germination.

Page 42, vers 1<sup>er</sup>, au lieu de :

Comme une fleur à plaisir *effeuillée*

lisez :

Comme une fleur à plaisir *effeuillée*,

Page 104, vers 21, au lieu de :

Aveugle ! il n'a pas vu *se fermer* et s'éteindre

lisez :

Aveugle ! il n'a pas vu *se troubler* et s'éteindre

Page 257, vers 1, au lieu de :

Les feuillets de ton sort sont des feuilles de *rose*.

lisez :

Les feuillets de ton sort sont des feuilles de *rose*



*Achevé d'imprimer*

Le quinze septembre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

*A PARIS*





PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE  
(AUTEURS CONTEMPORAINS)

---

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)  
imprimés sur papier vélin teinté  
Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

*Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte.*

VICTOR DE LAPRADE.	<i>Psyché, Odes, Harmodius</i> , 1 vol.	6 fr.	✓
—	<i>Les Symphonies, Idylles héroïques</i> , 1 vol. . . . .	6 fr.	✓
—	<i>Poèmes civiques. — Tribuns et courtisans</i> , 1 vol. . . . .	6 fr.	✓
—	<i>Pernette. Le livre d'un Père</i> , 1 vol. . . . .	6 fr.	✓
—	<i>Poèmes évangéliques</i> , 1 vol. . .	6 fr.	✓
—	<i>Les voix du Silence. — Le Livre des Adieux</i> , 1 vol. . . . .	6 fr.	✓
LECONTE DE LISLE.	<i>Poèmes barbares</i> , 1 vol. . . . .	6 fr.	
—	<i>Poèmes antiques</i> , 1 vol. . . . .	6 fr.	
—	<i>Poèmes tragiques</i> , 1 vol. . . .	6 fr.	
LEOPARDI.	<i>Poésies et œuvres morales</i> , Première traduc- tion complète précédée d'un essai sur Leopardi, par F.-A. AULARD, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, 3 vol. Chaque vol. . . . .	6 fr.	
JULES DE LA MADELÈNE.	<i>Le Marquis des Saffras</i> , 1 v.	6 fr.	
XAVIER DE MAISTRE.	<i>Voyage autour de ma chambre</i> .		
—	<i>La jeune Sibérienne. — Le Léproux</i> , 1 vol. .	6 fr.	
—	<i>Fragments ; correspondance inédite</i> , avec une notice et des notes, par M. EUG. RÉAUME. 2 volumes . . . . .	12 fr.	
MICHELET.	<i>Histoire de France</i> , 19 vol. à . . . . .	6 fr.	
—	Tirage sur papier vergé à 500 exempl. Chaque vol. . . . .	6 fr.	
F. MISTRAL.	<i>Mireille</i> (texte et traduction), 1 vol. .	6 fr.	
ALFRED DE MUSSET.	<i>Œuvres</i> , 10 vol. Chaque vol.	6 fr.	
PAUL DE MUSSET.	<i>Biographie d'Alfred de Musset</i> , 1 vol. . . . .	6 fr.	
—	<i>Originaux du XVII<sup>e</sup> siècle</i> , 2 vol. Chaque vol. . . . .	6 fr.	
—	<i>Lui et Elle</i> , 1 vol. . . . .	5 fr.	

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.









